

Le bonheur est un parfum sans nom

Didier Leclair

Indociles



ROMAN

LE BONHEUR
EST UN PARFUM SANS NOM

DU MÊME AUTEUR

Pour l'amour de Dimitri
Ottawa, David, 2015.

Un ancien d'Afrique
Ottawa, Vermillon, 2014.

Le complexe de Trafalgar
Ottawa, Vermillon, 2012.

Le soixantième parallèle
Ottawa, Vermillon, 2010.

Un passage vers l'Occident
Ottawa, Vermillon, 2007.

Ce pays qui est le mien
Ottawa, Vermillon, 2003.

Toronto, je t'aime
Ottawa, Vermillon, 2000.
Prix Trillium 2000.

Didier Leclair
Le bonheur
est un parfum sans nom

ROMAN

Indociles

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives Canada

Leclair, Didier, auteur

Le bonheur est un parfum sans nom / Didier Leclair.

(Indociles)

Publié en formats imprimé(s) et électronique(s).

ISBN 978-2-89597-598-4 (couverture souple). — ISBN 978-2-89597-630-1 (PDF).

— ISBN 978-2-89597-631-8 (EPUB)

I. Titre. II. Collection : Indociles

PS8573.E3385B66 2017 C843'.6 C2017-903495-2
C2017-903496-0

Les Éditions David

335-B, rue Cumberland, Ottawa (Ontario) K1N 7J3

Téléphone : 613-695-3339 | Télécopieur : 613-695-3334

info@editionsdavid.com | www.editionsdavid.com

Tous droits réservés. Imprimé au Canada.

Dépôt légal (Québec et Ottawa), 3^e trimestre 2017

Les Éditions David remercient le Conseil des arts du Canada, le Bureau des arts francophones du Conseil des arts de l'Ontario, la Ville d'Ottawa et le gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour leurs activités d'édition.



Conseil des arts
du Canada

Canada Council
for the Arts



ONTARIO ARTS COUNCIL
CONSEIL DES ARTS DE L'ONTARIO
an Ontario government agency
un organisme du gouvernement de l'Ontario



À ma fille

Sans le jazz, comment
aurais-je pu endurer l'exil ?
Excepté la mort, dont je
suis exempt d'ailleurs, ce
qui peut arriver de pire à
l'être humain, c'est l'exil.

MONGO BETI

Ma vie est une œuvre d'art

Je suis assis à mon bureau et la fenêtre donne sur un ciel d'hiver blafard, lézardé de quelques oiseaux fugaces qui filent vers la mangeoire du voisin. Des flocons fins et disparates descendent en virevoltant sur le jardin enneigé et le seul arbre au centre de la cour balafre le tapis blanc de son ombre aux contours gigantesques. L'ordi portatif est ouvert sur une page vierge et je pense à tes yeux de félin, véritables perles mystérieuses, et combien ils me séduisent. Au bout du fil, en main libre, mon éditeur évoque pour la énième fois les raisons pour lesquelles je devrais écrire ce livre sur les peuples pasteurs de la région des Grands Lacs en Afrique. Il dit que les écoles et universités de par le monde seraient intéressées. J'humecte mes lèvres à la recherche de ton parfum et je lui réponds que j'y réfléchirai. Il n'insiste pas et je raccroche avant de m'imaginer ce goût de toi.

Je sais que je n'écrirai jamais ce livre. Tout ce qui sort de moi est un jet de feu jailli du volcan qui ne dit pas son nom. Un geyser qui se fout pas mal des peuples pasteurs de la région des Grands Lacs, des peuplades mandingues ou bantoues aussi.

Sans oublier les Slaves, les Caucasiens, ceux d'Asie et de Papouasie. Mon appartement est loué pour trois mois et j'ai promis à mon éditeur, d'ici là, un manuscrit fini et auréolé des cendres sorties de la région embrasée qu'est mon cœur. Oui, c'est un brasier et je ne brûle pour personne d'autre que toi, toi avec qui j'ai dansé lentement, *These Foolish Things Remind Me Of You*, une nuit mémorable.

Je fais naître ce manuscrit sous mes doigts en espérant qu'il va te plaire. C'est mon éditeur qui m'a prêté l'argent pour les trois mois de loyer. Je lui donnerai un roman. Je préférerais sauter de la fenêtre donnant sur le ciel d'hiver que me parjurer. Voler une fraction de seconde et descendre vers ma fin comme Icare qui s'est trop approché du soleil. Une vraie mort d'écrivain, quoi.

Je réside dans un quartier sympathique de classe moyenne. Mon compte en banque se porte bien pour le moment grâce à des prêts de la mère de mes deux enfants qui, même si nous sommes divorcés depuis vingt ans, ne peut rien leur refuser. Alors, elle prête l'argent de son second mari tant que je rembourse.

La vie d'un artiste, avec l'âge, devient elle-même une œuvre d'art. J'en suis, à cinquante ans, arrivé à cette conclusion. Belle, laide, scandaleuse, grotesque, absurde, tout cela m'importe peu. J'ai conçu des romans avant et si je ne saute pas de ma fenêtre du troisième étage, j'en écrirai d'autres. Tous ces écrits contiennent une partie de moi, quelque chose d'indélébile, d'irrépressible. Par conséquent, je suis une œuvre d'art. C'est tout.

Convaincre s'écrit comment ?

Winston est arrivé juste au moment où je faisais la vaisselle après mon déjeuner. Il prend aussitôt une serviette et essuie les casseroles, l'assiette et les ustensiles laissés dans l'égouttoir. C'est un musicien de soixante-cinq ans, ami des oiseaux, qui vit dans la maison d'à côté. Je le connais depuis dix ans, mais ça fait un mois que je suis son voisin. C'est lui qui m'a recommandé l'immeuble de trois étages et il s'est acquitté des frais de déménagement de mon appartement vétuste que le propriétaire s'apprêtait à démolir au centre-ville. Il a refusé que je le rembourse. C'est une façon de me remercier pour mes deux articles dithyrambiques sur lui et son quintette de jazz que j'ai réussi à placer il y a un an dans le *Globe and Mail* et plus récemment dans le *Toronto Star*. C'est vrai qu'il a fallu se battre pour y arriver. Le jazz est rarement le sujet éditorial des principaux journaux de la ville. Toutefois comme ancien journaliste, j'ai des vieux collègues qui rêvent secrètement de jouer du jazz, d'autres qui tueraient leur mère pour être écrivain. Vu que je sais faire les deux, il est difficile pour eux de

me refuser une faveur. Le problème est toujours après, en sortant de ces endroits infestés de faux écrivains et de musiciens ratés. J'ai l'impression que ces vendeurs d'illusions, admiratifs et béats, m'ont couvert de leurs postillons encenseurs aussi collants que le miel de la plus mauvaise ruche. Une fois loin de leurs compliments chuchotés pour que leurs collègues ne sachent rien de leurs aspirations avortées, je dois prendre une douche et me frotter énergiquement pour éviter de coller aux murs de la ville, aux sièges du métro, aux manteaux des passagers de la cohue des heures de pointe et attirer la langue rugueuse des chiens de mon quartier qui font semblant d'être promenés par leur maître.

— Tu avances dans ton roman ?

— Oui.

Il jette un coup d'œil dans ma direction et secoue la tête, sceptique.

— Est-ce que tu as réfléchi à ma proposition ?

— Laquelle ? Ah, oui !

— Et ?

— Avant de te répondre, faut que tu me dises la raison de cette initiative.

— On est amis. Les amis s'entraident. Et puis...

— Et puis quoi ?

— Je sais que tu y penses tout le temps. Tu caches bien ça, mais je peux le voir. La sensibilité, c'est mon business.

J'éclate de rire après ce commentaire. Un rire généreux et satisfait.

Winston m'embête depuis qu'il a eu l'idée il y a une semaine d'organiser une soirée chez lui dans

l'espoir que la femme mystérieuse, qui m'a laissé sans moyen de la retrouver, se présente par hasard. Son carnet d'adresses est rempli d'amis qui aiment faire la fête et ils ont tendance à venir avec des gens non invités.

— La sensibilité, ton business ?

— Bien sûr. Comme tu le sais, j'ai commencé ma carrière à dix-huit ans. Je n'ai jamais rien fait d'autre. Quand tu joues du blues et du jazz à longueur de journée, t'apprends une chose ou deux sur l'âme. Par exemple, quand on entre dans ton appartement, on sent tout de suite l'odeur de *Nobody Knows The Trouble I've Seen*. À plein nez.

— Tu recommences avec tes comparaisons étranges.

— Non, c'est pas étrange. T'as exactement l'odeur de ce morceau quand je le joue à trois heures du matin dans un *after-hours*. C'est poivré, pimenté avec une touche de fruits trop mûrs...

— Une détresse sournoise, quoi.

— Exactement. Quand tu veux, tu comprends. Alors, pour la petite fête, ça marche ?

— D'accord. Je sais qu'elle ne se présentera pas. J'ai pas ce genre de chance.

— Arrête tes bêtises. Elle sera là et, même si elle ne vient pas, elle viendra à une prochaine fête.

Il sort sur ces mots de promesse sans un au revoir. Winston est une de ces personnes qui ne sait jamais dire bye. Elles finissent et restent là à attendre que quelque chose relance la conversation. Si rien ne vient, Winston plie bagage en tournant les talons. C'est tout. Au début, je prenais

cette attitude comme un manque de savoir-vivre. J'ai toutefois peu à peu compris que préparer la fin d'une conversation est une petite mort. Voilà pourquoi il y a toujours des hésitations, des tâtonnements. On rompt quelque chose pour toujours. La fois suivante ne sera pas pareille. Rien ne revient à l'identique. Winston et bien d'autres comme lui ne sont pas maladroits ou mal élevés. Ils refusent inconsciemment de mettre un terme à un filon prometteur, à une conversation si juteuse, fluide et continue. Les contingences de la vie font en sorte qu'il doit appeler des amis pour préparer une fête chez lui. La fluidité va donc être rompue. Eh bien, qu'elle se rompe toute seule ! Voilà l'attitude de Winston.

Copenhague, mon amour

J'ai promis à Winston, dès que j'aurai fini ce roman, d'aller avec lui me prosterner devant la tombe de son idole et maître à penser, le saxophoniste ténor Ben Webster, enterré dans la capitale scandinave. Il n'aime pas beaucoup se confier sur ses années d'apprentissage au Danemark. Comme tout jeune au talent brut et à la mine insolente, il croyait tout savoir sur son instrument. Son destin l'a mis sur le chemin de son idole, Ben Webster, en 1972, un an avant son décès d'une hémorragie cérébrale. Quand ils partagèrent le podium un soir, *The Brute* l'a complètement laissé dans la poussière avec un solo complexe, agrémenté des tons graves qui furent sa marque de commerce. Le morceau s'intitulait *Lady Be Good*. Mon ami en a encore les larmes aux yeux quand il en parle. Ce fut une leçon de modestie et du droit d'aïnesse. Heureusement que Winston, tout insolent qu'il fût, savait reconnaître quand il était battu. Ils devinrent de bons amis. Ben Webster souffrait quelque peu de solitude loin des États-Unis et trouver un jeune originaire de Kansas City, Missouri comme lui fut une agréable surprise.

« Tu dois apprendre le piano d'abord », lui confia-t-il, le fixant de ses yeux globuleux, on aurait dit un crapaud. Au début, le jeune homme n'a pas compris, car il parlait dans ce fameux jargon des musiciens qui ont connu Harlem à son apogée. « *Got to know your ivories* », a dit Ben en désignant le piano dans son appartement. « *Got to tickle them keys.* » Finalement, Winston saisit le sens de ces phrases et essaya de savoir pourquoi il fallait le faire. Son idole préféra se diriger vers le piano et jouer, avec une grande facilité, le même morceau qui l'avait humilié sur scène. Il entendit des notes qu'il ne connaissait pas, plus riches et colorées. Puis, sans autre explication, il changea de sujet de conversation.



Je regarde *The Brute* dans une prestation télévisée à Londres en 1964 disponible sur Internet. Le saxophoniste est le contraire de son surnom avec une approche tout en douceur dans un solo de *Over The Rainbow*. Il fait dans la dentelle et on s'imagine une immense tendresse sortir de son cœur comme les vapeurs légères et diaphanes d'un parfum oublié à Kansas City sous un ciel vespéral.

Winston est resté plusieurs années à Copenhague, le temps de tomber amoureux d'une blonde de grande taille et d'avoir un fils d'elle. Il a même composé un superbe morceau qui s'intitule *Copenhagen, My Love*, mais pour une raison que j'ignore, il refuse de l'enregistrer. Ça fait au moins trois ans

qu'il le joue dans des soirées intimes et, comme je remplace son batteur attitré à certaines occasions, j'ai déjà eu le privilège d'être aux premières loges quand il livre ce petit bijou.

Over the Rainbow est terminé. Il doit neiger sur Copenhague. J'imagine la tombe de Ben Webster recouverte de blanc et je vois le même ciel d'hiver à ma fenêtre. C'est difficile d'en dire plus sur cet ami. Ça m'a pris dix ans à l'appivoiser, pour qu'il se sente capable de me dévoiler une partie de sa vie intime. Je ne peux pas tout étaler d'un coup sans avoir l'air d'un délateur. Petit à petit, je parlerai de certaines de ses confidences, celles qui méritent d'être dites et pour lesquelles il ne me gardera pas rancune.

Où es-tu, ma compagne d'un soir ? Tu avais une robe bleue en satin et à paillettes, garnie de dentelle à l'encolure. Je t'ai remarquée tout de suite avec cette chevelure noire au gonflant impressionnant. Elle semblait jaillir de ta tête comme une chute d'eau nocturne, éclairée sporadiquement par les feux de la scène. Où étais-tu Ben Webster pour coudre ta ballade tout autour de nous et préserver notre cocon jusqu'à l'éternité ? La mystérieuse n'aurait pas fui, disparu dans une nuit d'automne, nuit parfumée de lavande que je garde comme un trésor à cacher. JOUE POUR MOI, BEN WEBSTER ! Aide-moi à me souvenir de cette déesse disparue ! Fais-moi de la peine encore plus que j'en ai.

Le téléphone portable sonne sur la table. Je veux continuer à écrire, mais je ne peux pas. C'est ma fille. Il faut prendre le combiné, sinon elle n'arrêtera

pas. Elle sait que je déteste répondre au premier appel. Il faut toujours insister avec moi. C'est parce que les appels de courtoisie n'ont plus rien de courtois aujourd'hui. La courtoisie a déménagé dans le texto. Elle s'est réduite à une tape amicale virtuelle. C'est un « poke ». Oui, je l'ai dit, policier de la langue française ! Je le dis encore et sans guillemets. C'est un POKE, la courtoisie. Quand on a quelque chose à dire, on doit appeler au moins deux fois. Sinon, POKE-YOU !

Que veux-tu, fille de Toronto?

— C'est ta fille. Tu te souviens de ta fille ?

— Laquelle ?

Choc au bout du fil.

— Papa, arrête ces blagues. C'est pas drôle.

— J'écrivais. Tu m'as interrompu.

— Désolée. Ça fait presque trois semaines que je n'ai pas de nouvelles de toi.

— Je vais bien.

— Tu t'habitues au nouvel appartement ?

— Oui. Winston est si proche que j'ai quelquefois l'impression qu'on partage le même domicile.

Elle pouffe de rire.

— C'est pas gentil de dire ça de ton seul ami.

Elle insiste sur le mot « seul » pour bien montrer que je suis un casanier, un asocial.

— Je ne sais pas pourquoi tu t'imagines que je suis solitaire. D'accord, j'ai un peu moins d'amis ces derniers temps. Pourtant quand vous étiez petits, ils étaient nombreux ! D'ailleurs, chaque fois que c'était mon tour de vous garder comme je n'avais pas de voiture, je me pointais chez votre mère avec un ami différent !

— C'étaient des musiciens ou des écrivains qui avaient une voiture, ça ne compte pas.

— Oh, bien sûr que ça compte. On ne peut pas faire de la musique ou discuter de littérature avec ses ennemis. C'étaient des amis.

— Est-ce parce que tu discutais de littérature avec tes amis que t'étais en retard pour venir nous chercher chez maman, Freddy et moi ?

Quand elle commence comme ça, je sais qu'elle veut rouvrir le dossier du passé.

Elle a vingt-deux ans et étudie l'espagnol à l'université. Elle va devenir trilingue. Le français et l'anglais sont déjà appris.

— C'est pas arrivé si souvent que ça. Pourquoi parles-tu de ça ?

— Je me souviens qu'on finissait, Freddy et moi, par s'endormir en t'attendant.

— Ah ! je sais. Il y a eu une période après que j'ai été remercié de Radio-Canada pour des raisons de compressions budgétaires. J'avais du mal à joindre les deux bouts. Alors, je lavais la vaisselle dans les restaurants le soir.

— Tu m'as dit une fois qu'ils t'ont remercié parce que la patronne préférait un monsieur venu de Windsor.

— Je ne sais plus ce que je t'ai dit. Mais faut-il une raison pour remercier un Noir ?

— Arrête ! Tu fais exprès. Ne change pas de sujet. À chaque fois qu'on parle du passé, tu fais tout pour éviter de te justifier.

— D'accord. J'ai souvent dû réveiller ta mère pour qu'elle me dépose avec vous dans mon appar-

tement tard la nuit. Cela dit, tout s'est réglé six mois plus tard. J'ai trouvé un boulot dans un journal communautaire dont j'ai réussi à oublier le nom. Ensuite, j'ai pondu mon premier roman et ma patronne de Radio-Canada et ses sbires ont regretté de m'avoir chassé. Je n'étais plus Noir. J'étais écrivain.

Silence au bout de fil.

— Bon, je vois que tu n'es pas content d'avoir été interrompu.

— Non, désolé, Coco. J'arrête de t'enquiquiner. Passe me voir, je te ferai des pommes de terre frites au bœuf bourguignon. Une étudiante, ça doit être affamée tout le temps.

— D'accord. Demain soir, alors si ça te va. Ce soir, je regarde le curling à la télé avec des copines. Les Canadiennes contre les Polonaises.

Je l'embrasse affectueusement et raccroche un sourire aux lèvres. Je n'ai jamais compris pourquoi ma fille, une Noire (métisse pour être précis), se passionne pour un sport où balayer est un acte primordial pour gagner. Les Noirs ne balayaient-ils pas suffisamment comme ça dans ce pays ? Voilà pourquoi vous ne voyez pas un Noir y jouer. Puis j'éclate de rire en pensant que Coco (diminutif de Corinne) ne l'aurait pas trouvée drôle. Elle pense que parler de race est une question sérieuse. Je suis d'accord. Par contre, quand je parle à ma fille, je ne le suis pas toujours.

Mes racines ont déjà été malmenées avant ma venue au Canada. Peut-être que c'est pour ça que je ris d'un peu de tout. Dans mes origines, vous

trouvez des mots incompréhensibles d'une langue africaine, du français littéraire et des âmes chance-lantes pourchassées par des machettes haineuses. C'est ça mes racines : un galimatias d'histoires trop écrites à l'encre rouge. Je suis le maillon qui tente de tirer ce cerf-volant fou vers le sol, d'ancrer cette voilure zigzaguant sous le souffle capricieux du temps qui file entre mes doigts. Coco, pour l'amour du ciel, promets-moi de laisser ce cerf-volant partir quand je ne serai plus là. Le retenir ne te fera que de la peine, fille du Nord, grande déesse de Toronto. T'aurais pu jouer au basket-ball avec ta taille. Pourtant, tu as choisi de regarder le curling à la télé.

Emprunter du sel chez mon voisin

Tout prétexte est bon pour aller chez Winston. Il a un salon sobre, quelques fauteuils en cuir noir et un divan dans une atmosphère de convivialité. Un tapis persan occupe le centre du salon, des étagères remplies de bibelots colorés et de livres (romans et essais) ajoutent une touche joviale et studieuse à l'endroit. La cuisine est propre et tout est à sa place. Il y a un piano noir près de la salle à manger et quand je rentre voir mon ami, il joue *My Baby Just Cares For Me* de Nina Simone. Winston fredonne la mélodie de sa voix basse. Je n'ose l'interrompre, m'assois sur le divan et imite le rythme d'un batteur en tapant sur mes cuisses. Il y a des copies de tableaux modernes sur les murs : un Basquiat (*Obnoxious Liberals*, 1982), un Kandinsky (*Several Circles*, 1926) et, dans le couloir menant aux trois chambres de la maison, un Lichtenstein (*Crying Girl*, 1964).

Je parcours sa collection de CD avec curiosité pour voir les récentes acquisitions. Quelques musiciens classiques, Bach, Beethoven. Des ténors de jazz Duke Ellington et Count Basie en tête. Il est

tout le temps en train de refaire sa collection de CD. En effet, il les égare lors de concerts à l'étranger ou ses amis empruntent des albums sans les rendre. Comme il n'est pas du genre à se fâcher pour ça, bien des gens n'hésitent pas, moi compris. Je dois avoir quelques CD de Thelonious Monk et d'Ella Fitzgerald qui lui appartiennent.

Une fois le morceau terminé, Winston sourit.

— Nina était sans pitié sur scène. Elle te faisait reprendre devant le public si tu ratais ton coup. T'avais intérêt à bien maîtriser tes interventions. Elle m'appelait *My Southern Boy* et, quand un musicien plus âgé que moi me rabrouait, elle prenait l'accent du Sud le plus pur pour dire : « Laisse mon *Southern Boy* tranquille ! Si quelqu'un doit lui donner la fessée, c'est moi et personne d'autre ! »

Winston l'appelait *Miss Juilliard* dans son dos. Elle avait fréquenté cette école de musique prestigieuse et vous le faisait savoir. La pianiste l'utilisait aussi comme interprète en tournée à Copenhague.

— *That ole southern accent ain't with you no mo'*, dis-je pour le taquiner.

Il réplique avec aplomb dans son plus bel accent de Kansas City :

— *I reckon I lost it on my way to Chicago.*

Mon ami vient d'une famille de pasteurs baptistes et a eu sa formation avant tout dans le Gospel. Ses frères et sœurs et lui chantaient toutes les fins de semaine dans une chapelle branlante située entre un magasin d'alcool et une maison de passe. Certains jouaient du piano ou de l'harmonica pendant que leurs parents rattrapaient les ouailles

qui tombaient en transe sur le plancher bosselé de leur église. Il a l'oreille parfaite et un de ses copains d'école qui apprenait le jazz sans l'accord familial lui avait confié son saxophone. Au bout d'un mois, s'exerçant huit heures par jour à son insu, il jouait mieux que lui. Vint l'audition sur laquelle son ami comptait pour quitter la misère locale et voir du pays. Winston l'accompagna pour l'encourager. À force de faire des grimaces à la moindre fausse note, il fut remarqué par l'auditeur. C'est lui qui devint le saxophoniste ténor de l'orchestre de swing appelé *Joe's Hot Pepper Swingers*. Ce groupe était une pâle imitation de ce que l'orchestre de Duke Ellington faisait dans les années soixante. Trois ans plus tard, grâce à un ancien membre du groupe qui évoluait à Stockholm, Winston et toute sa bande de joyeux lurons furent invités à faire une tournée d'une semaine en Scandinavie. Une fois à Copenhague, dernière capitale avant le retour au pays natal, il abandonna le navire sous prétexte d'une angine le contraignant à garder le lit. Les années soixante-dix venaient de commencer, le rock and roll avait déjà fait tous les ravages nécessaires pour dégoûter les jeunes du jazz. La seule option, selon Winston, était l'exil dans une ville qui gardait un vrai respect pour sa profession. Il joua, se perfectionna au point où les grands musiciens évoluant en Europe, comme Nina Simone, Johnny Griffin ou encore Dexter Gordon, firent appel à lui.

— Est-ce que tu penses qu'elle viendra à la fête ?
Mon ami répond sans se retourner.

— Oui, elle viendra. Tu sais, ça ne doit pas faire longtemps qu'elle vit à Toronto, sinon je l'aurais croisée avant cette fameuse soirée. Elle semblait aimer l'ambiance.

Il fait référence à l'hôtel Old Mill dans l'ouest de la ville. Le lieu est pittoresque avec ses palissades incrustées de pierres, son architecture d'auberge de luxe et son intérieur feutré. Les responsables invitent souvent le quintette de Winston lors d'événements culturels d'importance. Cette fois, nous y étions pour une soirée en l'honneur des noces d'or d'un couple aisé de Toronto. Le batteur attitré de Winston, Steve Doucet, avait raté son avion de Moncton où il vit la moitié de l'année pour s'occuper de son père malade. Voilà pourquoi j'étais sur l'estrade avec les quatre autres musiciens et que je vis cette beauté assise non loin de nous, seule. La chanteuse Bonny Lou Davis (qui nous accompagne à l'occasion) avait fini son tour de chant et échangeait quelques mots avec elle.

— Elle avait une trace d'accent, je ne sais pas lequel. C'était comme si elle l'avait inventé. Un peu comme Fanny Ardant, l'actrice française qui a une intonation originale.

Winston me fait signe de le suivre. Il m'emmène dans une pièce qui lui sert de studio. Il veut me faire écouter un « truc » comme il dit. Ce sont les trouvailles musicales qu'il concocte devant sa console aux manettes impressionnantes. Il a un ingénieur qui vient l'aider de temps à autre, payé par sa maison de disque. Néanmoins, l'homme a tendance à aimer traficoter des sons, tout seul, à

des heures tardives, peut-être pour tromper sa vie de loup solitaire. Une grande photo de Ben Webster trône au centre de la pièce et, au coin à droite, non loin de la cabine insonorisée d'enregistrement, il y a l'image de John Coltrane, pensif.

Il appuie sur quelques boutons colorés et un son de saxophone ténor sort des haut-parleurs fixés dans chaque coin. Le son est très moderne, avec des notes rapides qui tournent et survolent un thème sans y toucher. Je ferme les yeux et essaye de m'accrocher à la vivacité du tempo, or c'est comme un train qui a déjà trop d'avance. Je suis obligé de courir pour sauter sur la passerelle. J'y arrive, essoufflé.

— Ça fait très Ornette Coleman. Peut-être même Eric Dolphy.

— Oui. Peut-être. Tu aimes ?

— Tu devrais réduire le tempo. Je vois à peine ce que tu veux faire avec tes sons aigus. C'est comme un cafouillage.

— Mmm... Je cherche l'aspect lyrique. Pas la mélodie.

— Je ne suis pas sûr de te suivre.

Winston semble savourer le moment. Il diminue le volume, se penche vers moi assis juste à côté les coudes sur la console.

— Quand tu achètes une crème glacée avec cornet, que fais-tu ?

— Je la mange !

— Oui, ça je sais. Tu commences par la crème. Eh bien, moi, j'essaie de commencer par le cornet en biscuit. Je veux faire un trou et remonter vers la

vanille ou le chocolat. Petit à petit, j'atteindrai le sommet. Tu me suis ?

— Oui, je commence à comprendre.

Nous avons continué dans cette discussion pleine de comparaisons qui sembleraient tirées par les cheveux pour des gens qui nous écouterait pour la première fois ou pour ces professeurs prisonniers des feuilles de musique au point d'oublier que la clé de sol n'est pas juste un code, mais qu'on doit toujours s'émerveiller devant ses courbes féminines.

Je suis rentré une heure plus tard sans avoir demandé le sel que je cherchais. Ça me force à manger mon omelette avec des craquelins salés. C'est plutôt bon. J'arrose mon repas frugal d'un rosé portugais et, à la radio, Ella Fitzgerald chante *Take Love Easy* de sa voix claire et sur un ton qui me semble presque taquin.

Écrire est une question de rythme

J'ai appris à écrire en vivant à l'université. Je suis resté sur le campus sans fréquenter mes classes. J'allais chaque jour à la salle des ordinateurs pour écrire. Ce qui est sorti, je ne l'ai jamais publié. Quelqu'un un jour découvrira ces textes inédits au fond d'un de mes tiroirs. Quand un écrivain finit, il commence en réalité. Il renaît à chaque fois qu'il trouve un lecteur. Jorge Luis Borges croyait à la réincarnation des écrivains en livres. Si je l'avais connu, je crois que nous aurions eu des choses à nous dire.

C'est en écoutant le contrebassiste Paul Chambers que j'ai appris que le rythme doit être dompté, apprivoisé, sans cesse. Je suis tombé sur un de ses albums à l'âge de vingt ans. Il jouait dans le quintette de Miles Davis. Par son jeu coloré, son phrasé robuste, il m'apprit à pianoter sur mon clavier tout en suivant la tonalité des mots qui m'habitent. La révélation fut de taille. À la suite de cet événement, j'ai décidé d'apprendre à jouer de la batterie. Ce fut un long apprentissage avec des enseignants patients et aujourd'hui je suis capable

de jouer avec les meilleurs musiciens de la ville. J'utilise mes balais pour épousseter le trop-plein d'émotions. Une fois l'équilibre atteint, les grosses bulles des contrebassistes roulent sur la scène et je me fais tout petit avec mes baguettes, le temps que le public s'imprègne de leurs sons gondolés et défiant la pesanteur. Puis j'attaque avec la caisse claire pour tonifier les cris d'une trompette ou d'un saxophone. Et dire que le jazz est né d'un peuple réduit à l'esclavage. Même dans l'adversité, il peut naître une rose.

Visite d'un donateur qui m'est précieux

Je reconnais les coups persistants à la porte. Mon fils Freddy a la clé de l'appartement. Il ne l'utilise que lorsque je ne suis pas là. Je me lève et le laisse entrer. Nous nous saluons du regard.

— Je t'ai trouvé des brioches.

— Vraiment ? Qui peut quitter un restaurant en laissant des brioches ?

Freddy est copropriétaire d'un restaurant huppé de la rue Bay, au centre-ville. Il y travaille aussi comme chef cuisinier. C'est lui qui me garde les restants que ses clients n'ont pas touchés.

— Tu écris !

Son ton m'amuse.

— Oui, qui t'a dit que je n'écrivais plus ?

— Personne. C'est que ça fait quand même quatre ans que tu n'as rien publié. Et quand je viens déposer les courses (il appelle les courses, la nourriture récupérée dans son restaurant), tu es chez ton ami Winston ou tu dors.

— C'est vrai. Tes heures ne correspondent pas tout à fait aux miennes. Tu n'es pas le seul à me poser ce genre de questions. Mon éditeur aussi. Il

m'encourage à écrire un essai sur des peuplades de la région des Grands Lacs en Afrique de l'Est. Quand ton éditeur te dit ça, c'est comme un médecin qui t'encourage à écouter de la musique de ta jeunesse pour stimuler ta mémoire vieillissante.

Freddy est grand et quand il met les légumes et les salades fraîches au frigidaire, il a l'air d'un saule pleureur. Je le regarde de biais, toujours surpris que ce gosse, que je promenais dans un traîneau à ski en hiver, soit plus élancé que moi. Sa sœur Coco l'a déjà pris pour moi dans l'obscurité à cause de son physique longiligne.

— Je ne t'ai jamais demandé, dit-il, en frottant son menton. Est-ce que tu passes un *check-up* chaque année ?

— Souvent. Ordre du médecin. Pourquoi ? Tu t'inquiètes pour ton héritage ? Je n'ai que des livres à te laisser. Des nourritures terrestres.

— Non, c'est simplement par curiosité.

Freddy pense que je suis plus que vieux. Je date de l'Antiquité avec mes cinquante ans. C'est un demi-siècle après tout. Il doit voir un dinosaure assis devant son ordinateur en train de pianoter. Image surréaliste, sans aucun doute. Pour le mettre à l'aise, je demande des nouvelles de Shu, sa copine, du même âge que lui, vingt-six ans.

— Elle va bien. Toujours en train de finir son doctorat en sociologie.

Ils ont décidé de vivre ensemble il y a six mois.

— Et la cohabitation ? Tout se passe bien ?

Freddy ferme le frigo et me dit avec un brin d'ennui dans la voix.

— Tout va très bien, papa. Pas besoin de t'inquiéter.

Il sait que je ne me suis pas remarié à cause du risque que ça tourne mal à nouveau, comme avec sa mère. Je sais que ce n'est pas une raison valable et que c'est la douloureuse expérience qui a réussi à me tenir loin de tout engagement permanent.

Freddy est une étoile montante dans son domaine. Les restaurants se battent pour l'embaucher et les clients font la file pour avoir une place dans un de ces endroits étroits et chics où les adeptes des saveurs culinaires se remplissent la panse. Je ne sais pas d'où sort ce don. Je soupçonne que le divorce l'a forcé à prendre davantage de responsabilités dans la maison et il s'est découvert un talent de cuisinier. Je ne lui ai jamais demandé parce que ce n'est pas le genre à discuter de son travail.

— T'as pas mal de bouffe qui te reste au frigo.

— Oui, Coco devait venir dîner l'autre soir et elle s'est décommandée à la dernière minute. J'ai dû mettre ce que je ne pouvais pas manger au frigo. Tu peux rester ce soir si tu ne travailles pas. Invite Shu.

Il secoue la tête avant de répondre.

— Désolé. J'avais prévu emmener Shu dans un restaurant chinois.

— Pas de problème, je comprends.

— Mais je suis content de constater que tu écris, dit-il pour se racheter.

— J'ai trois mois pour présenter ça à mon éditeur.

Il n'écoute même pas ce que je dis. Son attention est déjà prise par son téléphone cellulaire. Quelqu'un a interrompu notre conversation.

POKE-YOU ! On ne peut plus avoir un fil conducteur dans cette civilisation de merde ! Je parle à mon fils et soudain quelqu'un protégé par la distance se permet de rompre ce dialogue sans même en être conscient ! Je sais que je suis coupable du même délit quand j'utilise mon téléphone. Cela dit, je plaide ma cause au nom de l'intrusion des ondes jusqu'au plus profond des dialogues affectifs. La conversation au XXI^e siècle est une autoroute payante. Rien n'empêchera une interruption d'un bip sonore, d'une vibration têtue, d'un texte fluorescent ou d'un clignotement persistant.

J'essaye de reprendre le dessus.

— Tu te laisses pousser la barbe ?

— Non, dit-il, distrait. J'ai tout simplement oublié ce matin de me raser.

Peine perdue. Alors, je me lève et l'accompagne à la porte. Je lui donne l'accolade et le remercie pour ce qu'il a apporté. Freddy revient sur terre et me sourit chaleureusement. Le contact physique est le dernier refuge des réfugiés du XX^e siècle.

Pourquoi n'ai-je rien publié depuis quatre ans ?

Freddy ne sait rien de ce qu'un écrivain ressent à la sortie d'un livre. Très peu de gens dans mon entourage se doutent que le dernier roman que j'ai sorti a failli me tuer. Pour un écrivain, un livre est à la fois un cri à l'aide et un bras d'honneur envers tous ceux qui prétendent comprendre son angoisse. Le dernier bouquin parlait d'un artiste qui devait choisir entre son art et son amour. Il finit par choisir son art. Cette fin pulvérisa toutes les défenses que j'avais soigneusement bâties depuis mon divorce avec Joanna. Soudain, après l'envoi final à l'éditeur, tout s'écroula. Je me rendis compte qu'après mon séjour d'un an à Whitehorse (Yukon), j'avais décidé de la quitter avant même d'atterrir à nouveau à Toronto. Je croyais que je ne l'aimais plus après douze mois dans le Nord à lire les nouvelles à la radio de Radio-Canada. Ce fut donc une séparation abrupte et j'ai tout de suite emménagé avec un ami qui avait besoin d'un colocataire. J'avais eu une aventure au Yukon avec une collègue, une liaison de courte durée. Toutefois, je pris ce prétexte pour

conclure qu'il n'y avait plus rien entre mon épouse et moi. La réalité était bien plus compliquée. La confection de mon dernier roman libéra la vérité. Je constatai que les véritables raisons de mon divorce étaient des préjugés tenaces contre Joanna. Fille de grand bourgeois, elle n'avait manqué de rien. Son arbre généalogique remontait jusqu'aux premiers orangistes qui ont tenu tête à Louis Riel. Orangistes qui, avec l'aide de l'armée de la Confédération, écrasèrent la rébellion et mirent les héros de l'histoire canadienne en fuite. Bien sûr, Joanna ne les voyait pas comme ses ancêtres. C'était une progressiste, militante des droits de la personne depuis notre rencontre à l'université. Elle appréciait quand même le fait d'avoir des racines profondes dans ce pays de froidure.

À Whitehorse, j'ai vu les conditions de pauvreté des Premières Nations et même si j'étais au courant de leur oppression, les voir me força à reconnaître le résultat d'une politique d'exclusion systématique de mon pays à l'endroit d'une minorité qui était ici avant eux. Après ce constat, je me sentis traître. Le choc me fit revoir mes priorités. Je vis mon mariage avec Joanna comme une faiblesse, une contradiction. Je ne pouvais plus supporter les origines de Joanna alors qu'avant je les acceptais sans remords. Retourner à Toronto m'horripilait à cause d'elle. Je revins quand même pour les enfants et je changeai de domicile.

La sortie de ce roman me plongea dans une grande anxiété et me fit voir l'image d'un artiste qui était tombé à un certain moment de sa vie à l'inté-

Pourquoi n'ai-je rien publié depuis quatre ans ?

rieur de la face cachée de son art. J'avais intériorisé mes plus grandes révoltes et elles s'immiscèrent dans ma vie, par mon subconscient. Joanna n'avait jamais mérité mon rejet ; ce qu'elle représentait pour moi me fit agir avec la révolte d'un artiste aveuglé.

Je me suis tu pendant quatre ans par crainte de replonger dans cette révolte sourde qui sait si bien contaminer ma perception des gens qui m'aiment. Winston, Coco, Freddy et quelques autres amis au sein du quintette de jazz payeraient le prix fort si cela arrivait. J'ai réussi à dompter cette angoisse à force de méditation intérieure. Cette angoisse dort, tapie dans un coin de ma vie. Tant que je ne doute pas des gens qui m'aiment, elle soupire d'ennui. C'est une bonne nouvelle pour un artiste. Ça veut dire qu'il peut écrire dans une relative quiétude. Un roman, un album de musique ou un tableau ne se mesurent pas en quantités vendues. Un roman est un cœur palpitant et il bat au rythme des pulsions indicibles de son auteur.

Mon âme est noire comme le fond d'un saxophone

Je suis assis dans la salle d'enregistrement de Winston. Il manipule les consoles quelques secondes et me fait écouter une autre de ses concoctions récentes. J'ai son saxophone sur mes genoux. Mes yeux fixent le pavillon de l'instrument et son trou noir, profond. J'ai soudainement l'impression de connaître l'origine de sa douleur quand il lâche des sons de blues à fendre l'âme. Winston a intitulé le morceau, *Blues for Viola*. Je lui demande qui est Viola et il me lance un regard plein de reproche. «C'est votre Rosa Park», dit-il, en se retournant vers la console pour augmenter les aigües. Viola Desmond, arrêtée en 1946 à New Glasgow (Nouvelle-Écosse) pour s'être assise dans la section réservée aux Blancs du cinéma Roseland. Comment ai-je pu oublier ?

Les premières notes me serrent la gorge d'émotion. J'entends quelque part des intonations de *Strange Fruit* de Billie Holiday. Le saxophone crie sa douleur d'un jet de notes convulsives.

« MISSISSIPI GODDAM », vitupérait Nina Simone, les doigts poignardant son piano. J'entends CANADA GODDAM dans la composition de mon ami. Pour l'esclave Marie-Joseph Angélique, pendue en 1734 en Nouvelle-France à cause d'un incendie dont on n'a jamais su si elle en était véritablement l'auteure. CANADA GODDAM! Pour Louis Riel, pendu en 1885 avec l'aval du premier ministre John A. MacDonald. CANADA GODDAM! Pour tous les esclaves noirs, les Amérindiens bafoués, les Métis discriminés, les Inuits diabolisés, les Chinois morts en construisant le chemin de fer! CANADA GODDAM! Pour les violences policières d'hier et d'aujourd'hui! CANADA GODDAM! Pour les centaines de meurtres non résolus des jeunes femmes des Premières Nations! CANADA GODDAM! Pour l'eau contaminée dans les réserves amérindiennes! CANADA GODDAM!

Voilà ce qui sort en cascades volubiles et déchirantes des haut-parleurs de la salle d'enregistrement! Un flot percutant aux tonalités tantôt pleines de lamentations, tantôt étouffantes de rage! Winston secoue la tête avec l'ostentation d'un pasteur sudiste sur le point de tomber en transe et lève les mains en l'air comme un homme attendant la bénédiction des cieux! Il s'arrache de sa console en poussant son siège à roulettes en arrière et saisit son saxophone étincelant sans dire un mot. Le visage crispé, ses lèvres charnues agrippent l'embouchure, il souffle en même temps que le blues jazzé qui joue, puis monte plus haut, descend ensuite plus bas et revient sur la mélodie avec une aisance captivante.

Je suis subjugué comme si c'était la première fois qu'il me montrait ses prouesses. Toutes ses histoires d'enfance dans le Sud durant la ségrégation raciale semblent loger dans l'habitacle qu'est sa bouche aux joues souples. Ne pas regarder un Blanc dans les yeux, s'asseoir dans la section réservée aux Noirs, sourire en tout temps, baisser l'échine, ne pas parler à une femme blanche, exécuter ses ordres. Les mêmes consignes étaient imposées aux porteurs ferroviaires noirs au Canada. Les mêmes ordres, la même haine. Les porteurs de wagons-dortoirs sortent en notes concassées du saxophone de Winston et je les vois essayant de crier leur rage, d'hurler leur impuissance ! Pas d'intégration pour eux, vu que les syndicalistes blancs ne les considéraient pas comme leurs égaux. Les dernières notes de Winston charrient leur peine comme le limon au fond du plus long fleuve du pays, le Mackenzie asséché. CANADA GODDAM !

Miss Perfumado

Je suis étonné de voir avec quelle rapidité Winston a réussi à organiser cette fameuse fête chez lui. Il m'en a parlé il y a à peine quelques jours et voilà sa maison remplie de musiciens, d'impresarios, de producteurs et même de richissimes mélomanes courant les réceptions comme des nomades du désert à la recherche de rares oasis. Je me demande si cette femme mystérieuse que je cherche va se pointer le nez. Nous sommes une vingtaine au salon. Je salue les habitués que je croise souvent dans les réceptions où je joue avec les musiciens de Winston. Barbara de Quincy, une sexagénaire au visage fin et maquillé, tient le bras de l'hôte en conversation avec l'épouse du consul honoraire du Danemark à Toronto. La famille de Barbara tire toutes les ficelles de l'industrie de la pomme de terre dans l'Est canadien. Cette veuve aux allures de mannequin à la retraite n'y retourne qu'une ou deux fois par an pour rendre visite à ses enfants qui tiennent désormais les rênes de l'empire commercial laissé par leur père décédé. C'est elle la mécène de Winston et elle lui a trouvé sa maison de disques.

Elle serait aussi derrière l'installation du studio d'enregistrement. Officiellement, c'est la maison de disques de Winston qui en a eu l'idée. C'est à la suite d'un concert à l'Hôtel Algonquin à Manhattan aux débuts des années 2000 qu'ils se sont rencontrés. Après le décès de son mari, la philanthrope mit sur pied sa fondation pour venir en aide aux artistes de jazz et aux musées nord-américains.

Je contourne les dignitaires pour éviter mon éditeur, Jeff. Il tente depuis plusieurs mois de convaincre Barbara de faire partie de son conseil d'administration. Une tape sur l'épaule me force à me retourner. C'est Steve Doucet, le batteur attitré de Winston. Il m'offre un verre de champagne tout en tenant le sien de l'autre main.

— Merci, Steve ! Je cherchais justement la table des boissons.

— T'as l'air en forme. Tu écris en ce moment ?
Je lève les yeux, l'air agacé.

— Te vexes pas ! C'est Winston qui nous a dit ça à la dernière répétition. Il est arrivé tout fier et nous a annoncé que t'avais repris la plume. Si tu veux pas en parler, c'est OK.

— Oui, j'écris. Et... oui, je préfère ne pas en parler.
Il change tout de suite de sujet.

— T'as vu les autres amis ?

C'est comme ça que Steve appelle les musiciens du groupe.

— Viens, je t'emmène les voir, ajoute-t-il sans attendre ma réponse.

Je le suis tout en saluant au passage Phil, l'imprésario de Winston, Howard, gérant d'une maison

de disques et Dwight, le chauffeur de Winston lors de ses tournées canadiennes. Il est également l'homme à tout faire, du transport des instruments à la pharmacie ambulante quand un musicien du quintette a fait des excès.

Paul Christian, le contrebassiste, un gaillard affectueux, me donne l'accolade. John Novsky, le trompettiste, me salue du chef et continue à boire son verre de champagne. Tyrone Jackson, le pianiste, le plus élégant d'entre eux, me fait un clin d'œil et poursuit sa discussion avec Bonny Lou Davis, la jeune femme qui chante de temps à autre avec le groupe. Elle se retourne et me donne son plus beau sourire.

— Oh, que vois-je ? C'est monsieur « invisible » en personne ! T'es de retour sur Terre ?

Bonny Lou est née à Toronto. Toutefois, quand elle veut, elle peut parler comme une citoyenne de la *Dixie Land*. Elle me fait la bise que je lui rends avec plaisir.

— Bonny Lou, tu sais que tu peux m'appeler n'importe quand !

Elle rit et, dans sa robe ample, sa corpulence fait des vagues qu'on devine impressionnantes. Elle jette un coup d'œil complice à Tyron et dit :

— Tu ne réponds pas à ton téléphone. On le sait tous ! J'ai une faveur à te demander pendant que tu es là. Les copains et moi voulons faire une surprise à Winston. Un petit morceau à chanter pour lui faire plaisir. Un truc qui n'est pas dans son répertoire. T'es avec nous ?

Je la regarde, surpris de la proposition.

— Steve est ici, tu sais ?

— Je sais. Le connaissant bien, je ne suis pas sûr qu'il veuille jouer ce morceau. C'est *Mister Magic* de Grover Washington Jr. Tu sais comme il peut être difficile quelquefois.

Steve est un excellent batteur. Il a quand même tendance à être un puriste dans son domaine. Pour lui, Miles Davis est mort à la fin des années soixante. Quand il a commencé à jouer ses solos sur des chansons rock et de pop, Steve l'a complètement déboulonné de son piédestal. Pour lui, il faut résister à la tentation de rendre le jazz trop proche de la musique commerciale. Grover Washington Jr. pourrait faire partie de ses bêtes noires. Je décide d'en avoir le cœur net.

— Hey, Steve !

Il s'approche en disant à Paul Christian de l'attendre une seconde.

— Que penses-tu de Grover Washington Jr. ?

— Bon... dans son genre. Pourquoi ?

Bonny Lou décide de se jeter à l'eau et lui révèle ce qu'elle concocte.

— Oh, *Mister Magic* ! Très commercial, ce tube, réplique-t-il.

Bonny Lou fait remarquer que la version qu'elle veut chanter est inspirée de celle d'Amy Winehouse. Péchés suprêmes. Le batteur attitré de Winston secoue la tête et dit :

— J'aurais vraiment aimé jouer, mais je dois laisser reposer mon poignet encore quelques jours. Je me suis fait une petite entorse avec ma souris d'ordi.

Il soulève la manche droite de sa veste et il y a un bandage blanc au poignet. Personne ne croit son prétexte, car quand Steve aime quelque chose, il le joue à tout prix.

À ce moment, les regards des musiciens se tournent vers moi. Je devine le sourire interne de Bonny Lou qui adore mon jeu de batterie.

— D'accord. Je suppose que vous avez mis les instruments dans la salle d'enregistrement.

— Sous clé, précise Tyron le pianiste qui a mis son synthétiseur à l'intérieur.

Je décide alors de m'aventurer à nouveau près de Winston et mes yeux cherchent cette femme noire qui me vole des nuits de sommeil.

— Vous voilà, dit Barbara qui tient à me serrer la main. On se demandait quand vous viendriez ou si vous aviez décidé de rester devant votre ordinateur portatif.

— Barbara, sachez que seule vous pouvez me tirer de mes gribouillages d'écrivain de quartier.

Elle ouvre la bouche, surprise par le commentaire.

— «Écrivain de quartier»? Allons, soyez plus juste avec vous-même. Un finaliste du Prix du Gouverneur général n'est pas un écrivain de quartier, croyez-moi! Venez que je vous présente à monsieur le Consul honoraire du Danemark.

Winston est en grande conversation avec lui en danois et nous les interrompons avec un sourire de politesse. Barbara fait les présentations et l'homme dans la cinquantaine, à la chevelure blanche, fait signe à sa femme. Celle-ci lui dit qu'elle me connaît

déjà. Nous nous étions rencontrés à un événement organisé par la fondation de Barbara pour la sauvegarde d'un musée torontois. Après quelques propos anodins sur l'hiver interminable, Barbara dirige les invités vers les tables garnies de canapés délicieux.

— Alors, t'as vu une femme noire belle et élégante dans les parages ? Peut-être la quarantaine, aux dents blanches ?

Winston sourit.

— Non, pas encore. Mais je suis sûr qu'elle viendra. T'as toujours été chanceux comme ça, mon ami.

Il fait allusion au fait que je le bats très souvent quand on joue aux cartes.

Voici un homme noir qui tire Winston par la manche. Ce dernier se tourne et n'en croit pas ses yeux.

— Moussa ! T'as réussi à te libérer. C'est très bien. Viens, je te présente l'ami, l'écrivain dont je te parle souvent.

Nous faisons les présentations. C'est un Africain au teint noir de jais, rond et grisonnant. Il a quelques balafres tribales sur les tempes. Il me salue avec révérence.

— Vous êtes un grand écrivain. À l'école où je travaille, tout le monde parle de vous.

— Ah ? Merci. Vous êtes professeur ?

— Non. Je m'occupe de l'entretien.

Winston se penche vers moi et chuchote :

— Je crois que ta mystérieuse amie est arrivée. Je fais signe à Moussa de m'excuser un instant et je me tourne pour regarder du même côté que le

musicien. Une femme noire, robe rouge à volants, chignon porté haut et collier serti de pierres blanches. C'est elle. Elle a fait le déplacement. Je me dirige sans attendre vers la créature, laissant Moussa en plan et je bouscule une personne en passant sans m'excuser. J'ai peur qu'elle ne disparaisse avant que je lui parle.

Ses yeux en amande se posent sur moi et je sens son parfum à base de lavande me conquérir à nouveau comme la première fois. Elle dit :

— Oh, comme on se retrouve ! Attendez. Je ne suis pas sûre de vous reconnaître.

Constatant mon air cramoisi, la mystérieuse invitée met sa main aux ongles vernis sur mon avant-bras.

— Je vous fais marcher. J'ai dansé avec vous la dernière fois qu'on s'est vus. Vous êtes le batteur de Winston.

— Et vous aviez disparu après notre danse. Pourquoi n'êtes-vous pas restée ?

— Je voulais le faire, malheureusement... une urgence.

— Ça fait exactement trois mois hier qu'on ne s'est pas vus.

Elle sourit et boit une gorgée de son champagne.

J'espère l'impressionner avec le compte exact des jours d'attente.

— D'où venez-vous ? Je détecte un accent... je ne sais pas... Comment vous appelez-vous ? Vous savez que c'est vous qui m'avez demandé à danser la fois dernière. Alors, j'ai le droit de connaître votre nom.

— Je ne suis qu'un pique-assiette, malheureusement. Je viens pour les canapés. C'est la triste vérité.

Sa bouche aux dents blanches alignées comme des perles éblouissantes me donne l'envie de la faire sourire encore et encore...

— Moi qui croyais que vous veniez pour le jazz.

— Ça aussi.

Je me lance à l'eau.

— Allons, ayez pitié d'un vieux terrien et dites-moi de quelle planète vous venez ?

À ce moment, je vois Bonny Lou qui s'approche. Je sais qu'elle vient me chercher. J'ai vu, de loin, les musiciens préparer leurs instruments ; c'est Paul Christian qui a mis la batterie électrique en place. Très pratique même si c'est à manier avec prudence.

— Tiens, t'es venue ! Contente de te voir.

La chanteuse s'adresse à la femme sans nom et celle-ci a l'air embarrassée.

— Oui. Très bon champagne. Et j'ai entendu dire que tu allais chanter, alors... je ne pouvais pas rater ça.

— Heu... Bonny Lou, peux-tu me présenter cette charmante dame ? Elle refuse de le faire.

— C'est une fan. Je la vois à mes concerts. Je dois dire que je ne connais pas son nom.

— Vraiment ?

— Il faut qu'on y aille. Barbara a réussi à garder Winston dans la salle d'étude, mais ils vont revenir d'une minute à l'autre.

— D'accord, dis-je, une inquiétude dans le regard. Promettez-moi de m'attendre.

— Vous rigolez ? Bonny Lou avec votre ensemble de jazz ? Je dois écouter ça !

La chanteuse me prend par la main et je vais rejoindre mes camarades tous prêts. Winston revient au salon et d'un air surpris pointe son doigt sur nous. Steve Doucet sort son micro sans fil et annonce la surprise. Les invités qui parlaient encore font silence.

J'échange quelques mots avec les autres musiciens pour savoir s'il y a des consignes particulières. Steve vérifie les amplificateurs, la maison est insonorisée. Bonny Lou annonce le morceau et Tyrone attaque au piano. J'enchaîne avec un tempo carré forçant la plupart des invités à suivre de la tête. Puis le bassiste entre en même temps que John Novsky le trompettiste. La voix charnelle de Bonny Lou Davis allume soudain un feu doux dans cet hiver torontois. Je me rends compte une fois de plus à quel point elle est excellente. Je joue et je jette des coups d'œil vers la sirène en robe rouge. Miss Perfumado balance légèrement les hanches de gauche à droite.

Ce sont ces moments de parfaite symbiose qui meubleront mes heures, seul dans mon appartement. Souvent chez moi, je rejoue les chansons avec le quintette, celles où Bonny Lou d'une voix plaintive parle de détresse avec tant de profondeur que j'en ai la gorge nouée.

La robe rouge s'approche et me fixe. Je joue alors avec plus d'ardeur. L'atmosphère devient bien plus décontractée aux dernières notes de musique et les applaudissements fusent de toutes parts. L'improvisation est un succès et nous quittons nos

instruments, satisfaits de notre prestation inattendue. Je cherche la femme mystérieuse et je la vois discuter avec l'Africain, le fameux Moussa que Winston vient de me présenter. Moussa tourne les talons juste avant que je les rejoigne.

— Quelle belle prestation ! Votre rythme de batterie est génial.

— Ai-je gagné un rendez-vous galant ? Même si vous n'avez pas de nom, vous devez quand même manger et boire comme nous.

Voilà qu'elle sourit à nouveau.

— Je serai à la bibliothèque municipale de Toronto dans deux jours à midi. Je vous attendrai devant le petit restaurant, on pourra grignoter ensemble.

— Et c'est quoi votre nom ?

— Pour le moment, je n'en ai pas, réplique-t-elle encore plus secrète.

— Alors, en attendant, je vous appellerai « Miss Perfumado ».

— Je ne m'attendais à rien de moins d'un écrivain, dit-elle, amusée.

J'essaye de trouver quelque chose à dire pour la retenir, cependant rien ne vient. Mes yeux restent fixés sur cette robe rouge qui quitte les lieux et disparaît sans se retourner. La maison de Winston me semble soudainement vide même s'il y a encore une dizaine de personnes. Ils discutent dans un brouhaha agrémenté d'une musique de fond. Je crois reconnaître *Take Five* de Dave Brubeck. J'aperçois la silhouette bien ronde de Bonny Lou et je me dirige vers elle pour lui poser plus de questions sur

Miss Perfumado. Malheureusement, je suis arrêté sur mon chemin par mon éditeur qui me bloque littéralement la route.

— Alors, si ce n'est pas mon écrivain préféré ! On se donne un peu de bon temps ? Et comment va l'écriture ? Je suis sûr que t'as au moins deux cents pages bien remplies sur les peuples des Grands Lacs et que tu comptes me les envoyer après avoir quitté ce cocktail-party.

Il m'amuse, ce type. Pour lui, un écrivain doit être enchaîné à son ordi, mis au régime d'eau et de pain sec jusqu'à ce qu'il finisse son œuvre.

— Jeff, tu oublies que tu m'as donné trois mois. J'ai encore pas mal de temps.

— Oh, c'est ce que disent tous les écrivains, s'exclame-t-il, l'index boudiné posé sur ma poitrine. Je vous connais, charlatans du papier !

— Comment ça s'est passé avec Barbara de Quincy ? Je t'ai vu te joindre à son petit groupe. Elle a accepté d'être dans ton conseil d'administration ?

Mon éditeur est un petit monsieur malingre, chauve, âgé, les sourcils broussailleux, avec des lunettes épaisses posées périlleusement sur le bout de son long nez droit.

— Oh, ne change pas de sujet, mon ami. Tu sais que si tu ne respectes pas ton contrat, ça peut finir devant les tribunaux.

— Allons, Jeff ! On se connaît depuis trop longtemps pour mêler des avocats à notre relation ! Elle est cahoteuse parfois, je l'admets, néanmoins, fructueuse et affectueuse bien souvent.

— Mmmm... je suis d'accord pour « cahoteuse » et « affectueuse ». « Fructueuse », ça reste à prouver. J'attends toujours les pièces sonnantes et trébuchantes que tu me promets à chaque fois que tu écris un livre.

— Tu sais très bien que l'argent ne compte pas pour moi. Je suis un artiste sensible qui abhorre la pression. Laisse-moi respirer et je te donnerai le chef-d'œuvre que tu attends si impatiemment.

— Alors, c'est vrai ?

Il penche la tête vers l'avant et me fixe d'un regard au-dessus de ses lunettes.

— Vrai ? Qu'est-ce qui est vrai ?

— J'ai ouï dire que tu as commencé un roman. Je pensais bien que l'essai sur les peuples des Grands Lacs allait t'inspirer.

— Qui t'a dit ça ?

— C'est faux ?

Je vois l'inquiétude s'immiscer dans son regard. Jamais je ne serai capable de rembourser le loyer si je n'écris pas du tout. Jeff m'a si souvent dépanné qu'il sait que mes retards de remboursement peuvent prendre plusieurs mois.

— Non, c'est pas faux. J'écris un roman. J'allais te faire la surprise, mais voilà que tout est gâché. Y a de quoi me couper l'inspiration.

— Ah, non ! Voyons, relaxe. On est entre amis ! Je savais que tu n'étais pas fini de toute façon ! T'as la peau dure !

— La peau noire dure !

— Oh, ne commence pas avec tes piques pour m'embarrasser. On est pratiquement frères ! Ça fait

plus de vingt ans qu'on est amis, non ? Blanc, Noir, *who cares* ?

Jeff est grognon, en réalité il a un grand cœur. C'est le seul qui m'a donné ma chance quand je lui ai envoyé mon manuscrit. Personne d'autre ne pensait que je savais écrire. J'avais côtoyé des éditeurs comme journaliste et aucun, malgré mes articles et ma poésie, ne se doutait qu'il y avait un écrivain en moi. Après des rejets répétés auprès d'éditeurs, Jeff fut comme une bouée dans l'océan de désespoir dans lequel je me noyais. Il publia mon premier roman pétri de vague à l'âme et d'érotisme assumé et je lui en suis reconnaissant jusqu'à ce jour.

— T'as raison, Jeff. Je te promets de te donner un manuscrit encore humide de l'encre sortie de l'imprimante. Par contre, pour le moment, je n'ai rien. Rien à te montrer.

Les invités commencent à partir autour de nous et je crains que Bonny Lou soit parmi eux. Je jette des coups d'œil rapides pour voir son physique bien en chair franchir la porte de sortie. Peine perdue, elle n'est pas parmi les partants.

— Pourrais-tu m'excuser maintenant ? J'ai quelque chose d'urgent à dire à mon amie Bonny Lou.

Il me donne un léger coup de coude et me fait un clin d'œil.

— Ah, l'amour ! C'est ce qui fait courir tous les hommes, surtout les écrivains ! Vas-y, mon ami ! On ne vit qu'une fois.

Toujours à la recherche de Bonny, je constate à mon grand regret qu'elle n'est plus au salon. Je vais jeter un coup d'œil dans la salle d'enregistrement,

les instruments n'y sont plus et j'aperçois Winston en train de montrer, à des amis, ses dernières trouvailles musicales. Je referme avant qu'il ne m'appelle pour me joindre à eux. De retour au salon, je tombe sur Moussa.

— Ah, grand écrivain ! Quand est-ce que tu passes dans l'école où je travaille ? Les jeunes ont besoin de t'entendre. Tu vas les inspirer.

Il dit ça avec une admiration complète dans les yeux. Cet homme est convaincu que je suis brillant, même plus convaincu que moi. Je n'en reviens pas. J'ai fait sa connaissance il y a quelques minutes et il m'aime sincèrement. Au moins Jeff, ça a pris vingt ans. Bien sûr, je me méfie instinctivement.

— T'es Africain d'où ?

— Guinée. Tu as déjà été ?

— Un peu. Peut-être que dans une vie antérieure, j'y ai mis les pieds. Une escale de quelques heures, je crois. Oui, mon avion s'y est posé. Il y a très longtemps.

— Pas mal de gens parlent de toi. Ils aiment ce que tu écris.

— Et toi ?

— Moi aussi ! Mais... je n'ai rien lu de toi.

J'aime tout de suite sa franchise.

— Ah ?

Son visage noir balaféré et sa peau si lisse lui donnent une beauté originale. Il est habillé trop chaudement sans pour autant montrer des signes d'inconfort.

— Ah ! je n'ai pas été longtemps à l'école. Ce que je sais, c'est parler, quoi. Écrire et lire, un peu

seulement. Je sais que tu écris bien. Les gens me l'ont dit. Même des grands professeurs de collège! Ils ne vont jamais te dire ça, à moi, si.

— Pourquoi à toi ?

— Je ne sais pas. Les gens avec les gros diplômes-là, ils sont compliqués, quoi. Rien n'est simple. Je ne sais pas pourquoi ils me disent à moi, pas à toi!

Je le regarde pour la première fois avec une réelle intention de savoir qui j'ai en face de moi. Il a les cheveux courts, un début de calvitie et ses traits épais me font penser à un masque mandingue. L'homme grand et robuste comme un joueur de football américain a des manières si affables qu'on ne l'imagine pas capable d'écraser une mouche.

— T'as vu la chanteuse quelque part ?

— Oh, la femme bien... heu bien portante ! Très belle femme-là. Oui, elle est partie avec les musiciens.

— Y a longtemps ?

— Dix minutes. Pourquoi ?

— Rien, Moussa. Je crois que je vais rentrer chez moi.

— D'accord. On peut se voir ? T'as un numéro de téléphone ?

— Dis à Winston de te le donner. Je ne le connais pas par cœur.

Il me tend la main et la mienne disparaît dans la sienne. Il pourrait la broyer si facilement que je la retire avec soulagement.

Je quitte après avoir salué quelques personnes en passant. Mon cœur n'est plus à la fête. Je sais qu'il faudra remercier Winston pour avoir organisé

l'événement. Plus tard, car je n'ai pas la force d'être aimable. Je veux disparaître entre les pages de mon manuscrit. Devenir un point d'interrogation, quelque chose qui a la gueule ouverte et réclame une réponse, n'importe quelle réponse à la raison d'être.

Voilà mes idées noires qui reviennent au galop. Je sais qui en est la cause. C'est toi, Miss Perfumado. Tu entres dans ma vie comme un mauvais coup de vent, un courant d'air qui gonfle mes poumons et me donne une forme de grippe de l'amour. *L'amour au temps du choléra*, disait Garcia Marquez. Je tousse à l'intérieur et rien ne s'entend. Une toux caverneuse. J'ai la poitrine congestionnée de ton parfum de lavande, de ta voix aux intonations aussi mystérieuses que le fond brun de tes yeux. Comment guérir de toi? Tu me donnes rendez-vous et je n'y crois pas. Tu n'y seras pas. J'aurai l'air d'un derviche tourneur devant la bibliothèque municipale de Toronto et tous les yeux des citadins seront sur moi. J'aurai le vertige de mon errance, le rhume de ton silence, la fièvre de ton absence et aucun autre vertige ne sera à la hauteur. Même pas celui du haut de la Tour CN. Tu as tatoué ton image sur la rétine de mes yeux et je rentre chez moi pour revoir le film de ton passage, au ralenti.

Sophisticated Lady, c'est la chanson que je jouerai une fois couché. Elle est interprétée par l'orchestre de Duke Ellington avec le fameux Johnny Hodges au saxophone alto. Ils vont jouer en boucle pendant que, les yeux fermés dans l'obscurité de mon appartement-sanctuaire, je savourerai les échos de

la voix de Miss Perfumado, sa gestuelle, la courbe gracile de son cou, le mouvement subtil de ses hanches au son de ma batterie et les regards qu'elle a lancés sur moi comme des ballons multicolores lâchés dans une journée ensoleillée au parc.

Matin silencieux autour de moi

J'aime me réveiller quand mes voisins d'immeuble viennent de partir au travail. Il y a le fonctionnaire célibataire au bout du couloir qui est à deux années de sa retraite. Bien sûr, il ne pense qu'à la dernière journée de travail de sa vie. Il pourra nourrir son chat sans se presser, arroser les pots de fleurs dans son salon et faire les mots croisés devant son petit déjeuner qui refroidira et qu'il aura le temps de réchauffer. Jim Veremchuk a toujours un mot gentil quand on se croise dans le couloir. Il collectionne les timbres japonais et prend des cours particuliers pour parler la langue. Un érudit à sa manière qui ne supporte pas le couple juste en-dessous de chez lui. Trop bruyant à son goût. Je n'entends pas grand-chose. Cela dit, Jim soutient que Peter et Jane Klassens regardent des films le volume trop haut et font l'amour bruyamment. Ils sont jeunes, lui ai-je dit un jour, et il a répondu qu'il connaît des jeunes qui ne sont pas comme ça. Peter et sa femme ont une boutique d'artisanat dans un coin branché de la ville, rentrent souvent tard et se lèvent tôt. Peut-être qu'au fond Jim envie leur énergie.

La femme mûre en-dessous de chez moi, Samantha Domingo, est une exilée cubaine qui a fui le régime de Fidel Castro dans les années soixante-dix. Elle fut professeure à l'Université de Toronto en sciences politiques. Toutefois, deux divorces et trois enfants plus tard, elle a perdu sa maison et vit de sa retraite dans un appartement. Tout est calme chez elle, même si elle laisse son petit chien blanc seul pendant la journée. Elle est bénévole dans un centre d'aide aux femmes victimes de violence conjugale. Au rez-de-chaussée, il y a un seul appartement occupé par un couple d'homosexuelles. Barbara Furst et Sally Porter sont, toutes les deux, jeunes professeures pour enfants en difficultés d'apprentissage. Comme moi, ça ne fait pas longtemps qu'elles ont emménagé. Barbara se passionne pour le yoga et fait de la course à pied tandis que Sally est une intellectuelle qui adore la philosophe Hannah Arendt. Il y a une belle photo d'elle dans leur salon, à côté du drapeau emblématique des gais et lesbiennes.

Quelques moments avant mon réveil, j'ai entendu quelqu'un faire du café. Le bruit n'est pas fort. Il faut tendre l'oreille pour le reconnaître. Maintenant, c'est le silence qui s'impose à moi et je l'accueille avec délice et satisfaction. Il n'y a qu'un petit chien blanc, un chat d'une voisine et un écrivain dans cet immeuble de trois étages. Le son métallique du grille-pain m'annonce que les tranches sont prêtes. Je beurre en silence, le café est fumant sur ma table à manger. La confiture aux groseilles s'étale presque d'elle-même et le rouge me

rappelle la robe de Miss Perfumado. Je pense alors que je suis en train de la dévorer et chaque bouchée me convainc que le goût de ses lèvres épaisses doit être aux groseilles.

J'ai ouvert les yeux ce matin avec Carmen McRae chantant *Good Morning, Heartache* sur mon radio-réveil et maintenant je me brosse les dents avec Nat King Cole, *Route 66*. Le téléphone sonne et je reconnais le numéro de ma fille. Coco me confirme qu'elle vient manger ce soir. Elle me demande quand même si ça ne me dérange pas puisque c'est un peu dernière minute. Je lui dis que je serais très honoré par sa présence à mon humble demeure. Elle rit et doit me quitter aussitôt. Il faut courir à une autre classe à l'autre bout de son campus universitaire. Je veux lui dire au revoir, mais elle a déjà raccroché. Sans attendre, je sors mon ordinateur portatif, un calepin épais, deux stylos bleus (si l'un meurt, je n'ai pas à fouiller pour en trouver un autre), branche mon imprimante et m'assois non sans avoir rempli ma tasse de café une seconde fois. La neige qui tombe dehors me fait penser à l'écrivain Jack London et ses histoires dans le Grand Nord. À cette allure, les flocons vont recouvrir toute la ville. «On ne peut pas attendre que l'inspiration vienne. Il faut courir après avec une massue», dit Jack London. Moi, mon inspiration ne viendra jamais de force. Elle sort de mon lit à l'instant et vient me rejoindre de son propre gré. Après s'être blottie contre ma poitrine toute la nuit, elle se met sous mon pull, exactement à l'endroit de mon cœur.

Je ne suis pas un fonctionnaire du ministère des Finances, un banquier en costume trois pièces, un moniteur d'auto-école, un diamantaire dans un bureau feutré, je n'enseigne pas la tectonique des plaques, le participe passé ou les algorithmes. Comment faire entrer dans le cerveau de quelqu'un qui s'est levé ce matin pour aller travailler que l'inspiration placée sur mon cœur décode les sentiments que je couche sur papier ? Que tous les battements de mon cœur se traduisent en narration ? Et que cette narration est un labeur digne et louable ? Je me vide de tous mes rêves, de tous mes fantasmes et de tout le sang qui irrigue mes songes éveillés. Ce sont des trésors cachés qui vont illuminer les nuits des gens que je ne connais pas, des âmes heureuses ou en détresse ou encore en état de questionnements latents. Tous ces yeux qui liront mes lignes le devront à cette inspiration sur mon cœur et si, après ces lignes, on me demande « Que faites-vous dans la vie ? », je répondrai : « Je ne fais rien. »
POKE-YOU!

Merci, Winston

Le saxophoniste vient me voir avec le sel que je n'avais pas pris la fois dernière et que j'ai réclamé au téléphone juste avant midi. Il cogne fortement à la porte et je sais tout de suite que c'est lui.

— C'est toi, la taupe.

— De quoi parles-tu ?

— Tu as dit à tous les musiciens de ton groupe que j'écris à nouveau.

— Ouais, c'est possible. J'ai pas fait exprès. C'est sorti tout seul. J'ai eu tort ?

— N'en parlons plus, dis-je en lui indiquant le siège en face de moi dans mon petit salon.

— C'était elle, Miss Perfumado. Merci pour la fête.

— Je suis sûr que tu aurais fait la même chose pour moi. Comment s'appelle-t-elle en réalité ?

— Je ne sais pas.

On se regarde et on rit ensemble.

— Elle ne t'a pas dit son nom ?

Je hausse les épaules, impuissant.

— Peut-être demain. J'ai rendez-vous au centre-ville avec elle. En attendant, elle reste Miss Perfumado.

— J'aime bien ça. Votre histoire commence comme dans un roman.

— Oh, je te vois venir. Tu vas écrire une musique là-dessus.

Il prend un air innocent et son visage à peine ridé semble redevenir celui d'un enfant naïf.

— Allons, mon ami. Tu devrais me faire confiance. Je n'écrirai jamais un truc te concernant sans ton consentement. Je ne suis pas écrivain.

Il est midi et j'ai arrêté mon travail à cause de la visite. Je lui propose une omelette aux fines herbes accompagnée de brioches réchauffées au four.

— Ces brioches viennent du restaurant de Freddy, elles sont superbes !

Il accepte mon invitation et va dans ma bibliothèque inspecter les nouveaux livres. Il n'y en a pas beaucoup. Quelques écrivains dont personne ne parle sont mis en évidence sur l'étagère.

De la cuisine, je lui demande s'il y a quelque chose de vrai dans la rumeur qui dit qu'en 1943, après une dispute, Ben Webster furieux avait découpé un costume de Duke Ellington. Winston range le livre qu'il feuilletait et se tourne vers moi, l'air incrédule. Ben Webster ne lui a pas raconté cette anecdote et, de toute façon, ajoute-t-il, il a joué avec Duke en 1971 au Tivoli Gardens de Copenhague. Alors, leur querelle devait être morte et enterrée depuis longtemps. Voilà ce qu'il me sort en saisissant la bouteille de vin rouge italien de l'armoire où elle coulait des jours pas si tranquilles.

— Moi, j'avais entendu une autre rumeur, admet-il après une gorgée. Ben aurait giflé Duke. C'est ce qui circulait quand je jouais avec lui en 1972.

— Giflé sa Majesté Duke Ellington ? C'est quelque chose d'inimaginable ! En plus, c'était son patron puisqu'il jouait dans son orchestre. Dieu sait combien j'aurais aimé faire ça dans la plupart des endroits où j'ai bossé ! J'ai du mal à le croire. Et toi ?

— Je peux pas te dire. On avait un rapport filial. C'est mon père spirituel. Aucun conflit entre nous ; on n'a pas eu le temps. Il est mort un an après, en 1973.

Il met la table et dépose les verres à pied qu'il remplit à nouveau avant que je finisse mon omelette. Nous trinquons à la mémoire de Ben Webster.

Une fois à table, il me confie qu'il a encore fait ce rêve qui lui revient souvent. Il a vingt et un ans et marche dans un champ de blé dans la banlieue de Copenhague avec Olga, la grande blonde pour qui il a composé le merveilleux morceau *Copenhague, mon amour* et qu'il refuse d'enregistrer. Elle a un bébé dans les bras, le leur. Ils sont heureux. Winston tient un panier à provisions en osier pour pique-niquer et, de l'autre, il a son saxo dans son étui noir. Pas un mot entre eux, juste cette mélodie qu'il a su retranscrire, note pour note.

— Tu vas continuer à faire ce rêve si tu n'essayes pas de rentrer en contact avec elle.

— J'ai peur de sa réaction après tout ce temps. Et puis, elle s'était remariée.

— Comment sais-tu ça ?

— J'étais resté en contact avec une de ses amies d'enfance. Mais je l'ai perdue de vue aussi.

Il dépose sa fourchette, s'essuie distraitemment la bouche avec une serviette en papier et dit :

— Je voudrais savoir pour l'enfant... enfin, il doit être grand maintenant. J'ai tellement envie de le connaître.

— Je sais. Ce n'est pas ta faute si on l'a donné en adoption. Elle avait dix-sept ans. Tu en avais vingt et un. Même Olga ne doit jamais avoir su. À moins qu'elle ait fait des recherches ou que l'enfant se soit manifesté.

Il ne dit rien et reprend sa fourchette.

— Je peux me renseigner. Il y a sûrement un moyen de le retrouver.

— Non. Je ne veux pas perturber la vie d'un gars qui doit être heureux dans son coin. Et puis...

— Et puis quoi ?

— S'il m'en veut, je ne serais plus capable de jouer une note.

— Vraiment ?

Il hoche la tête et garde les yeux dans son assiette.

Je nous resserts du vin, peut-être en espérant qu'il aura un effet magique sur cet instant difficile. Il fait un geste pour que je ne remplisse pas sa coupe.

— J'ai un rendez-vous important cet après-midi. Barbara a trouvé des responsables japonais qui cherchent un jazzman pour faire une publicité sur le dernier modèle d'auto sorti de leur usine.

C'est une berline de luxe et comme je vends assez bien au Japon...

Je pouffe de rire.

— Quoi? Qu'est-ce que j'ai dit?

— Non, rien. C'est Steve Doucet qui ne serait pas impressionné s'il savait ça. Il veut que rien ne vienne corrompre la pureté du jazz, surtout pas pour vendre des voitures.

— Oh, il aboie beaucoup, mais il ne mord pas. Je l'ai déjà convaincu de jouer avec une chanteuse de samba brésilienne il y a deux ans. C'était bien payé pour deux concerts en été.

— Alors, peut-être qu'il faut que je finisse ton verre de vin si tu as ce rendez-vous important, dis-je, l'air de me sacrifier.

Il saisit son verre avant que je ne le touche et ingurgite sa boisson presque d'un trait.

— Voilà, lâche Winston, ragaillard. Je suis prêt à conquérir les automobilistes japonais!

Ensuite, nous faisons la vaisselle en parlant musique. Il mentionne ses préférés ces derniers temps parmi les jeunes loups de New York, de Montréal et de Toronto. Moi, je joue le rabat-joie en critiquant ses trouvailles, puis il fait pareil avec mes coups de cœur. Winston regarde ensuite par la fenêtre et constate que de nombreux oiseaux sont en train de se servir à sa mangeoire. Il aime les cardinaux et les geais bleus même si ces derniers sont agressifs. La dernière chute de neige les avait cloîtrés dans leurs repères respectifs et maintenant qu'il ne neige plus, ils ressortent se gaver des graines de mon ami.

— J'aime cette fenêtre devant ton bureau.

— Je sais que tu l'aimes. C'est la première chose que tu m'as dite quand on a visité l'appartement.

— Toi, tu veux te débarrasser de moi, maintenant. Tu as envie d'écrire.

Il ne me laisse pas le temps de le convaincre du contraire. Winston est debout et s'étire bruyamment dans mon petit salon. C'est un homme bien en chair sans être obèse et ses cheveux gris et abondants lui confèrent une allure de lion à l'expérience insondable.

— Tu peux rester, Winston. Écoute la musique si tu veux. J'ai des écouteurs. Ou choisis un bouquin qui t'intéresse. Ne t'endors pas, sinon tu risques de rater ton rendez-vous.

— Mmm... je crois que si je me mets à l'aise, je vais m'endormir. Vaut mieux aller observer les oiseaux de chez moi. J'ai une nouvelle paire de jumelles que je dois tester.

Il est parti sans dire au revoir une fois de plus. Je l'observe de ma fenêtre et j'admire le pas encore sûr, la tête haute et l'élégance discrète. Le jazzman va rejoindre ses amis, les oiseaux.

Comment fait-on pour être heureux ?

Coco est mon invitée ce soir et, comme une grande fille, elle m'a aidé à faire la cuisine. Elle me parle de ses cours d'espagnol qu'elle commence à trouver un peu difficiles. Toutefois, elle s'accroche et va voir les professeurs dans leur bureau quand elle a besoin de plus d'explications. Une langue, c'est pas facile à maîtriser dit-elle. Je l'écoute tout en continuant le repas. Je réponds que l'espagnol est loin d'être la langue la plus difficile, surtout quand on parle déjà le français. Elle fait la moue et s'assoit devant mon appareil de musique, met un CD du dernier chanteur à la mode et j'écoute avec curiosité, sans plainte. C'est aussi pour être ancré dans un certain présent, celui de la jeunesse, qu'on a des enfants.

— Oh, j'allais oublier !

Elle sort de son sac une enveloppe blanche. Je sais ce qu'il y a dedans. C'est un chèque de sa mère. Cinq cents dollars, peut-être six. Joanna ne met aucun mot. Elle préfère me parler au téléphone.

— Maman dit que tu ne l'as pas appelée depuis plusieurs semaines.

— C'est vrai. Dis-lui que je vais le faire dans quelques jours et remercie-la pour moi.

Elle me regarde avec grande curiosité.

— Comment fais-tu pour la rembourser, surtout que tu ne fais pas de budget ?

— J'attends. Un chèque finit par arriver par la poste. Des droits d'auteurs de livres vendus à des écoles ou ceux empruntés à la bibliothèque... une subvention de la province. Et là, je la rembourse.

— Ça ne t'a jamais dérangé qu'elle te dépanne ?

— Non, Coco. Un écrivain met sa fierté dans ses livres, pas dans son assiette. Et puis...

Elle attend la suite, impatiente.

— J'ai une bonne négociatrice auprès d'elle.

Elle sourit, un peu embarrassée.

Je saisis l'occasion pour me renseigner sur sa vie amoureuse. Non, elle n'a pas de nouveau petit ami. Le dernier était vaniteux et n'avait qu'une idée fixe. Oui, elle sort avec des copines et s'amuse bien sans homme dans sa vie. J'entends son portable sonner. Je me lève et m'occupe de la vaisselle pendant qu'elle placote avec une amie qu'elle n'a pas vue depuis longtemps. « Longtemps » n'a pas la même signification chez les gens de son âge. Il s'agit d'une semaine. Pas plus. Tout va si vite avec les messages et les images électroniques qui bariolent notre existence que bientôt une minute deviendra un siècle. Si ce n'est déjà pas le cas pour Coco.

Je me mets à rêvasser, content d'entendre sa voix dans l'autre pièce. Il fait noir dehors et, au loin, j'entends la rumeur d'un train de marchandises traverser la voie ferrée, aurolé du vent glacé qui

garde la ville dans une torpeur d'hypothermie. J'ai déjà marché près de ces rails et je sais que ces trains de marchandises ressemblent à des monstres d'acier sur lesquels glisse le reflet glauque des feux de signalisation. J'imagine alors les manufacturiers qui attendent leurs colis à Winnipeg ou à Vancouver, les grossistes qui additionnent, multiplient, soustraient les produits reçus, ceux qui manipulent des grues ou des pelles mécaniques selon le poids, la taille, la fragilité et je vois tous ces gens fourmillant, s'affairant dans leurs tâches respectives au point que j'en ai le vertige. Le Canada me paraît alors sous l'aspect d'une fourmilière et quelque part dans ce monticule géant, cette gangue terreuse et enneigée, il y a des couloirs multiples, des alvéoles dans lesquelles chaque individu mène sa vie comme les abeilles dans leur ruche. Coco et moi sommes dans un coin reculé de cette fourmilière.

Je suis assis à quelques mètres d'elle maintenant qu'elle a fini son appel. Je voudrais lui dire que je suis près du bonheur quand je suis avec elle en train de regarder une vidéo idiote à la télé. Cependant, je ne dis rien. La question qui jaillirait de sa bouche serait pourquoi ne pas être dans le bonheur ? Et je me sentirais contraint de lui avouer que je ne l'ai pas encore trouvé, que je le cherche. Je serais contraint d'admettre par conséquent que le bonheur, j'y ai goûté avec la naissance de Freddy et puis la sienne. Qu'être avec Joanna fut aussi être près du bonheur au début. Or, comment y pénétrer et y rester ? Le bonheur est un parfum sans nom.

Ces trains remplis de pièces de rechange, d'engrais pour le bétail, de barbelés et d'autres marchandises doivent arriver quelque part et je peux deviner l'inquiétude de ceux qui doivent les décharger, de ceux qui devront les répertorier, les soulever, les étiqueter, les peindre, les vendre. Je peux aussi sentir mon envie de garder Coco, là près de moi pour toujours, d'appeler Freddy pour qu'il nous rejoigne. Toutefois, il faudra bien à un certain moment que ma fille quitte mon divan, que l'émission idiote finisse. Il y aura une gentille bise et son départ dans la nuit. Elle allumera les feux de sa voiture et je vais les voir rapetisser de ma fenêtre, puis plus rien, sinon les dernières vagues de fumées grisâtres de son tuyau d'échappement.

Voilà pourquoi je dis que je suis en ce moment précis assis près du bonheur. C'est toujours dur de te voir partir, Coco. Pourtant, tout part si on est à côté du bonheur. Être dans le bonheur, c'est être aimé, sans angoisse, sans crainte de manquer de temps. La fameuse phrase « Je t'aime bien, mais... » Elle n'arrive jamais à me consoler, cette phrase. Elle me fend le cœur.

Pour le moment, nous sommes encore en train de rire des gestes grotesques qu'un humoriste fait devant un public hilare. Alors rions de ses blagues même si en réalité je ris pour toi. Tu es ma fille et je t'aime.

Une pratique avant ma rencontre

J'ai pris le métro vers neuf heures ce matin pour me rendre à la pratique du quintette de Winston. C'est un hangar qu'un admirateur a mis à sa disposition. Contrairement à la légende qui veut que les musiciens se lèvent tard, Winston est un lève-tôt. Son café en main, il marche de long en large dans la salle d'accueil d'une ancienne manufacture qui nous sert de lieu de pratique. Le plafond est haut, les fenêtres placardées et, au-delà de l'estrade où se trouvent les musiciens, le sol est en béton gris parsemé de lignes de faille. Les grands haut-parleurs noirs ressemblent à des chiens de garde pour défendre le quintette contre tout intrus. Je suis assis près de Steve Doucet. Les autres sont devant leur instrument respectif, même Bonny Lou est là, une écharpe chic et épaisse autour du cou pour protéger sa voix du froid et des courants d'air pernicious. Winston m'a dit en arrivant qu'il l'a embauchée pour quelques shows, deux dans des clubs de la ville puis un téléthon et un gala. Je crois qu'il veut la voir improviser devant différents publics avant de décider s'il la mettra dans son prochain album. Bien

sûr, Bonny tente de me tirer les vers du nez sur les intentions de mon ami. Voir son nom sur l'album de Winston serait plus qu'un honneur pour une jeune louve comme Bonny. Le prestige lui permettrait d'attirer l'attention des grands producteurs aussi bien canadiens qu'américains.

Son café terminé, Winston donne quelques directives et consulte ses feuilles de musique avant de commencer la séance. Tout le monde est prêt. Je ne joue pas tous les morceaux. Je suis le batteur de remplacement. J'observe Steve à chaque numéro, remarque les passages complexes et note mes questions sur un bout de papier pour lui ou Winston. Quelquefois Steve s'improvise ingénieur du son pour la circonstance et c'est moi qui bats la mesure. Ma véritable pratique, c'est au studio de Winston. J'installe ma batterie que je garde dans son sous-sol, puis je soustrais la ligne rythmique des morceaux à jouer à l'aide de la console aux mille manettes pour la remplacer par mon battement de caisse claire et de cymbales.

Aujourd'hui, j'ai du mal à me concentrer à cause du rendez-vous avec Miss Perfumado à midi. À la pause, Bonny Lou vient me voir, un grand sourire aux lèvres.

— T'as vraiment bien fait ça, l'autre jour. J'ai pas eu le temps de te dire merci pour avoir joué chez Winston.

— Tout le plaisir était pour moi, *Sister*.

Elle rit de tout cœur et me donne une tape sur l'épaule gentiment. C'est bientôt à son tour de chanter et je crois qu'elle est encore un peu intimidée par

Winston. Elle ne l'admettra pas, mais je peux le lire sur son visage.

— Est-ce que « le vieux » t'a parlé de moi ?

— Non, Bonny. Toutefois, c'est bon signe. Ça veut dire que tu as encore des chances de finir dans son album.

Elle se mord légèrement les lèvres.

— Tu sais pas comme j'en rêve !

Elle s'approche de moi et me dit à l'oreille.

— S'il te dit qu'il veut chercher quelqu'un d'autre, te gêne pas pour me le dire, d'accord ? Je vais accepter ça. On est professionnels, après tout.

— Bonny, ça fait longtemps que Miss Perfumado vient à tes concerts ?

— Miss qui ?

Une hésitation sur son visage, puis elle sait de qui je parle.

— La femme de l'autre jour ? Non. Elle a assisté à deux concerts. Elle est si belle. Impossible de la rater. Tu en mords pour elle, hein ? Dépêche-toi de la harponner. Ce genre de beauté, ça reste jamais célibataire longtemps.

Je hoche la tête pour confirmer aussi bien le fait que j'en pince pour elle et qu'elle est ravissante.

— Pourquoi tu l'appelles Miss Perfumado ?

— Pourquoi pas ?

La voilà qui fredonne la mélodie douce et mélancolique de Cesária Évora qui a le même nom. Elle a découvert le pot aux roses. Avec Bonny, pas besoin de s'étendre sur le sujet. Elle résume tout de sa voix mélodieuse.

Les musiciens sont de retour et la chanteuse est allée se mettre devant le micro. Je vais voir Winston pour lui dire que je quitte. Il me souhaite bonne chance avec mon rendez-vous galant. Je mets mon chapeau de feutre en l'inclinant légèrement et lui dis que seuls les gens sans élégance ont besoin de chance. Moi, je n'ai besoin que d'audace. Il rit et, pendant quelques secondes, il n'y a que lui et moi dans cette salle dénudée et froide. Les autres ne comptent pas, la discipline qu'il impose est muselée, les inquiétudes de Bonny sont gelées. Rien ne circule dans l'air, sauf notre amitié fluide, notre complicité indicible, notre mélodie audible seulement par nous. Je n'entends que son rire, néanmoins il y a, derrière cela, un autre rire, puis le suivant. Je suis parti et je l'entends encore. Rire chaud contre neige froide. Tout fond.

Bonny Lou Davis, la chanteuse inattendue

La chanteuse est une fille de banlieue torontoise. C'est du côté du nord-ouest de la ville qu'elle a grandi. C'est le genre de banlieue où on ne sort pas la nuit, surtout quand on est une jeune femme. Son enfance au milieu des immeubles beiges et des McDonald's n'a rien de si différent des milliers de jeunes qui s'y trouvent. Sauf que Bonny Lou Davis, de son vrai nom Shanyka Peters, était douée pour la musique. C'est Winston qui l'a remarquée dans une de ses tournées dans les écoles des quartiers défavorisés.

Après sa présentation générale (à laquelle j'ai déjà assisté), Winston demande toujours aux jeunes qui ont des ambitions musicales de venir lui parler dans une salle à part que l'établissement met à sa disposition.

Inutile de souligner qu'il y a très peu d'élus. En général, moins d'une dizaine de jeunes se présentent, certains avec un démo, d'autres, une guitare ou un harmonica pour montrer ce dont ils sont capables. Winston n'a jamais un mot déplacé.

Il écoute, applaudit, encourage, rit aussi quand ils sont trop nerveux et font des fausses notes. Il m'a expliqué que le vrai but de cet exercice est d'augmenter leur confiance en eux.

Shanyka demanda d'emblée à Winston de l'appeler Bonny. L'assurance de cette fille qui n'avait que dix-sept ans à l'époque l'a bien surpris. Elle interpréta un rap d'une artiste connue et quitta tout de suite après sans attendre les commentaires de Winston. Le jazzman fut fort intrigué, pas par son rap, plutôt par le tatouage qu'elle portait. En effet, la chanteuse a le portrait de Billie Holiday sur son avant-bras. C'est une image de petite taille. Toutefois, elle est reconnaissable quand on sait qui est Lady Day.

Winston, par le truchement de son enseignant d'anglais, l'invita à nouveau à montrer ses talents, cette fois à son studio. La jeune femme n'a répondu à l'appel qu'un an plus tard. Elle avait quitté l'école, fondé un groupe de rap et travaillait comme serveuse dans un bar miteux de l'est de la ville. Pourquoi avait-elle pris tant de temps avant de cogner à la porte de Winston ? Un ex-copain avait fini par la harceler quand elle voulut rompre et ça a pris une année pour qu'elle puisse s'en débarrasser. Une lourde de peine de prison pour plusieurs cambriolages de banque régla la question. Après l'incarcération du délinquant, Bonny se sentit libre de se présenter à Winston sans craindre de mettre sa vie ou celle de Winston en danger.

Elle ne voulait chanter que du rap. Mon ami dut promettre de ne rien enregistrer et surtout de

ne pas se moquer d'elle pour qu'elle accepte, après trente minutes de négociation, de chanter *God Bless the Child* de Billie Holiday. À la fin de la chanson, Winston avait la gorge nouée. Elle n'en revenait pas. Pourquoi un vieux bonhomme comme lui était au bord des larmes ? En plus, devant elle ? Bonny, élevée par une mère célibataire, ne respectait que les hommes durs, incapables de tendresse pour garder l'admiration de la rue. C'était ça Bonny au début.

La femme riieuse et capable de chanter tout un répertoire de blues et de jazz s'est révélée grâce à Winston. C'est lui qui est allé voir sa mère pour lui demander de faire promettre à sa fille d'assister aux cours de solfège qu'il avait payés pour elle. Bonny vénère sa mère et l'invite à tous ses concerts, au premier rang. Aujourd'hui, elle est si bonne qu'il m'arrive de me demander si c'est la même personne brusque et renfermée que j'avais vue chez Winston.

Miss Perfumado et un chocolat chaud

Je suis au Balzac's et déguste un café noir tout à fait savoureux. Il me reste dix minutes avant midi. Je ne voulais surtout pas la rater. Il y a du monde. Cela dit, j'ai réservé une chaise en face de moi en y mettant mon manteau. Mes yeux vont de la baie vitrée qui donne sur la rue Yonge à l'entrée de la bibliothèque municipale. Elle pourrait déjà être montée voir quelques bouquins avant notre rendez-vous. Pas de friandise pour moi parce que j'ai peur que des miettes se collent à ma veste velours vert forêt ou à ma chemise bleu lavande, clin d'œil à son parfum. Dix minutes passent et je n'ai toujours pas de compagnie en face de moi. C'est le début de l'inquiétude. J'ouvre alors un livre d'un copain qui vit à Sudbury et écrit de beaux poèmes. Ses vers descendent fort bien avec mon café et la neige dehors. Une femme cogne sa hanche contre le dossier de ma chaise, je me retourne rapidement. Ce n'est pas elle. Un mot d'excuse de la femme mûre et je me demande si elle s'est fait mal. Sa démarche ne révèle rien. Ensuite, je songe à Miss Perfumado qui n'est toujours pas là. Pour moi, c'est sûr, elle

est d'ailleurs, me dis-je, comme dans la fameuse chanson de Pierre Bachelet. Il y a quelquefois de l'espoir avec Bachelet, peut-être moins avec Charles Aznavour. Puis, elle est soudain assise devant moi. Surprise suprême. Je souris comme si je venais de gagner le gros lot. Elle me le rend et dépose son sac en cuir sans dire un mot. La voilà repartie prendre une boisson chaude avant que je lui propose de le faire. Elle a un manteau violet foncé qu'elle vient de mettre au-dessus du mien sur la chaise d'en face. Épais et ceinturé, il lui sied à ravir. De loin, j'admire sa longue jupe bleu ciel en laine, sa blouse blanche cintrée et ses bottes de cuir brunes à boucles dorées. Elle paye et vient s'asseoir.

— Je t'observe depuis cinq minutes, dit-elle d'un ton familier.

— Vraiment ? D'où ?

— J'étais de l'autre côté de la rue et le feu de circulation refusait de laisser traverser les piétons. Je ne sais pas comment tu fais pour lire avec tout ce brouhaha.

— Je lis toujours comme si j'étais seul au monde.

Elle me donne un de ses sourires qui me laisse pantois. Alors, j'en profite pour lui dire qu'il serait temps que je sache son nom. Elle baisse les yeux et je crains de la voir disparaître à nouveau. Son nom, dit-elle, n'est pas aussi beau que « Miss Parfumado ». Faut-il vraiment qu'on commence par ça ? Son maquillage léger et cet accent d'ailleurs me donnent envie de la dévisager pendant des heures. Je me permets alors de dire que mon nom n'est pas

beau non plus pour la convaincre. Elle secoue la tête, décidée à me prouver le contraire.

— J'ai dormi tard hier à cause de toi. Je voulais savoir ce qu'on ferait pour que ton nom soit aussi beau que celui que tu m'as donné.

— Ah ? Tu as pensé à moi ? C'est un bon début.

Elle boit son chocolat chaud et pose ses mains effilées sur sa tasse pour se réchauffer.

— Je t'appellerai *Mister Magic*.

— Ah ! C'est à cause de l'autre jour quand je jouais à la batterie ?

— Pas seulement. Quand on s'est rencontrés, il y a trois mois et que je t'ai invité à danser, c'était magique. Tu es bon danseur et je le savais.

— Comment savais-tu que j'étais bon danseur ?

Ses yeux bruns me scrutent et je bois une gorgée de café pour me donner une contenance.

— Ta démarche. Ton sens du rythme. J'ai fait de la danse moderne pour gagner ma vie quelque part... loin d'ici. Et je peux reconnaître ceux qui sont nés avec un métronome au cœur.

— Où as-tu fait de la danse moderne ?

Elle me regarde la mine pleine de reproches, lève son index et le secoue pour me faire comprendre qu'elle ne tombera pas dans le piège.

— T'es persistant. Je comprends. Je te demande d'être patient. Tout est trop dit tout de suite de nos jours. Et puis...

— Et puis il y a quelqu'un dans ta vie. C'est ça ?

Elle boit son chocolat chaud une fois de plus et je perçois une hésitation.

— Ce n'est pas ce que tu crois. C'est ma mère. Elle n'est pas en bonne santé. Il faudra repartir la voir et donc ce n'est pas sage de commencer quelque chose dont on connaît déjà la fin.

Son commentaire me brise le cœur et je fais un effort phénoménal pour ne pas partir en criant que le monde est méchant. C'est toujours ça, l'espoir. Un saut dans le vide et on découvre trop tard si l'eau est profonde ou pas.

— Je n'aurais pas dû te dire ça, me dit-elle, en posant sa belle main brune sur la mienne.

— Non, ça va...

— Allons, je peux lire le trouble sur ton visage.

— Combien de temps avant ce départ, ce retour chez ta mère ?

Elle se redresse et sourit tendrement.

— Deux mois environ. Oui, c'est ça. Ça fera six mois que je suis ici et mon visa expirera.

Je prends une grande respiration comme quand on s'apprête à faire un grand effort physique. Il y a les mots « Merci pour ta sincérité » et « Je ne pense pas qu'on devrait se revoir » qui me viennent en tête. Miss Perfumado lève les sourcils et cherche mon regard perdu à travers la baie vitrée du café. J'humecte mes lèvres pour lui dire ces mots et elle sent venir le boomerang. Elle précède les phrases qui n'ont pas encore franchi ma bouche.

— J'ai encore envie de danser avec toi, avouet-elle, à mi-voix.

— Mais tu vas partir bientôt alors...

Le boomerang est arrivé de son côté et elle baisse la tête comme pour l'éviter. Pourtant, je sais

qu'il l'a touchée. Elle avale sa salive difficilement et passe nerveusement la main dans ses cheveux longs et frisés.

— T'as raison.

Elle ne vide pas sa tasse et se lève lentement en prenant son sac. Je la regarde avec un sourire poli, puis elle se retourne sans un mot. La voilà qui sort. Je ne sais plus quoi penser. Je reste assis à regarder passer les voitures et à observer les piétons emmitoufflés et pressés. C'est vrai que nous avons bien dansé cette soirée-là et je ferme mes yeux pour revivre ces moments. Un autre instant me revient à l'esprit, son regard quand je jouais *Mister Magic* à la batterie. J'avais senti ses pupilles effleurer ma peau et j'ignorais que toute cette chaleur émanait de ses yeux de perles. Ce n'est que maintenant, quand elle a tourné les talons pour de bon, que ma mémoire me rappelle les vestiges d'un moment intense.

Je veux me lever, toutefois mes jambes restent immobiles. Le café Balzac's, l'endroit où tout devait commencer, se vide un peu et je demeure comme une statue, là, interdit. Finalement, je réussis à me mettre debout et je sors la tête baissée. Je regrette d'avoir si facilement refusé cette offre d'amitié. Mes yeux la cherchent dans la rue. Hélas, elle a disparu. Impossible de lui envoyer un texto ou un courriel. Même la technologie ne peut rien pour moi. Soudain, une silhouette féminine familière réapparaît dans mon champ de vision. C'est elle qui vient vers moi et je m'arrête au milieu des piétons, juste avant d'arriver à la station de métro Yonge.

— J'ai froid. Ça fait presque dix minutes que j'attends que tu viennes au métro.

— Pourquoi le métro ? J'aurais bien pu prendre l'autobus. Tu ne sais pas où j'habite.

Elle grelotte et lève les yeux en l'air.

— OK, je t'ai vu sortir du métro, tantôt. J'aime ta démarche, ton chapeau feutre, ton allure en général. Après ces aveux, tu veux bien retourner pour prendre un chocolat chaud avec moi ?

J'ai hoché la tête, ravi par la proposition. Je prends sa main et nous marchons sans rien dire vers le café où tout avait fini avant de commencer. La neige tombe sous nos pas et dans le slalom qu'on doit faire pour retrouver des places assises, je m'imagine une danse spéciale, quelque chose d'unique où Toronto serait l'opéra et nous, les danseurs vedettes. Nous avons trouvé une place et je suis allé chercher nos boissons. Ensuite, nous avons parlé de musique, de la façon dont Bonny Lou Davis tourne autour des notes sans les rater et de sa voix plaintive. Après, il a été question de Winston et de ses solos qui ressemblent à des spirales mélodieuses qui descendent dans l'obscurité étouffante des cales de négriers et remontent vers le sommet de prêches en pleine épiphanie.

— Comment on fait ? me demande-t-elle finalement quand on est sur le point de se quitter à la sortie du café.

Je lui réponds qu'on ne fait rien, qu'il faut prendre chaque journée comme une nouvelle occasion avec ses surprises. C'est ce qu'elle voulait me proposer, me dit Miss Perfumado. Elle m'invite alors à une

danse la semaine prochaine (une éternité) dans une salle communautaire de la Petite Italie.

— Vas-tu me tendre un lapin ?

— Non, je serai là à l'heure convenue, insistet-elle.

— Puis-je avoir ton numéro de téléphone ?

— Non. Tu dois me faire confiance.

Pour me convaincre, elle me donne un baiser sur la joue.

— Tchao, *Mister Magic*.

Le temps de lever la tête, elle a déjà tourné les talons. Je vois son geste d'au revoir et crispe les lèvres. Je touche ma joue comme si je venais d'être marqué à jamais. Baiser humide au milieu de flocons de neige. Comment fait-elle pour marcher si vite et disparaître dans la foule ? Sa démarche syncopée me captive, deux piétons finissent par me bousculer. J'essaye de suivre l'étoile filante qui, le port altier, marche comme une reine sur un échiquier. Il est trop tard, elle a disparu. J'ai hâte à notre prochaine rencontre.

Mes pas me ramènent toujours à toi, fiston

Après la rencontre, je prends le chemin opposé. Le restaurant haut de gamme où Freddy travaille comme chef cuisinier est un peu au nord, non loin du quartier chic Rosedale. Je passe devant des boutiques de mode, des salons de coiffure et des salles de gymnastique pour les Torontois nantis. Mes pas dans la neige sont lents et calculés. Je ne veux pas glisser. J'arrive enfin devant le restaurant et, comme ce n'est ouvert qu'en soirée, je dois toquer. Un apprenti de Freddy vient m'ouvrir. C'est un jeune homme mince et court, aux avant-bras tatoués de signes orientaux, dont j'oublie constamment le prénom. Il me reconnaît et ouvre pour me laisser entrer.

— Merci. Freddy est là ?

— Oui. Suivez-moi.

Je sais où passer puisque je suis déjà venu. Cela dit, il fait sombre dans la salle où mange la clientèle. Ce jeune homme souriant me guide afin que je ne heurte pas le couvert déjà mis. Freddy est en train de montrer à un marmiton comment rincer

des légumes exotiques sous un robinet. Il me voit et sourit à peine. Ça n'a jamais été son fort, les sourires. Je me rends compte que je n'ai rien de particulier à lui dire, que je suis passé juste pour le voir, l'admirer dans son travail. Comment faire pour dire à son fils qu'on l'aime quand celui-ci n'aime pas beaucoup les gestes d'affection ? Pour lui, il suffit de m'apporter tout un sac de nourriture pour me dire qu'il m'aime. Freddy trouve cela amplement suffisant. Or moi, je n'ai pas de plats à lui donner et faire la cuisine à un chef cuisinier n'a rien de gratifiant. Alors, je viens le voir même s'il est occupé.

— Papa, j'ai vraiment beaucoup de travail aujourd'hui. Je ne peux pas te parler longtemps.

— Je sais, Freddy. Je passais dans le quartier et je me suis dit que j'allais faire un saut. Tout va bien ?

— Ouais, ça roule, dit-il en regardant ses subalternes s'affairer au fourneau.

— T'as aimé l'album que je t'ai passé ?

— Le Miles Davis ? Oui.

Voilà comment il répond pour que je parte. Alors, je secoue la tête, un peu déçu.

— Tu passes quand me voir ?

— Pourquoi ? T'as besoin de bouffe ?

— Non, pour bavarder.

— Bientôt. Shu m'a dit qu'elle veut te rendre visite. Je crois qu'elle t'aime bien.

Il le dit tout en faisant de grands gestes au tatoué qui sort de la viande surgelée d'une chambre froide au bout de la cuisine. Alors, je lui donne une tape sur le dos pour lui dire que je m'en vais. Soulagé, il me fait un sourire presque chaleureux. Je voudrais

bien me souvenir du nom de celui qui m'a ouvert la porte, mais je n'y parviens pas. Par conséquent, je dis un « au revoir, la compagnie » aux cuisiniers tout en marchant entre les tables. Le chemin vers la sortie est plus facile. Mes yeux se sont habitués à la lumière douce du restaurant. Une fois dehors, quelqu'un verrouille la porte principale et je me sens chassé. Je crois qu'il est temps de retourner écrire. L'heure des visites est terminée.

On ne dérange pas un enfant qui dort, alors pourquoi un écrivain qui écrit ?

Dans mon roman, je décris ce que je viens de vivre avec Miss Perfumado. Un rendez-vous dans un immeuble regorgeant de livres, deux âmes qui s'attirent et craignent en même temps de se brûler si elles s'approchent trop de la flamme de l'autre. J'avance à belle allure, pianotant sur le clavier de mon ordi portatif avec une certaine allégresse. J'entends la sonnerie du téléphone de mon domicile et, comme d'habitude, je laisse faire. Il est interdit de réveiller un nourrisson au lit, me dis-je, alors pourquoi interrompre un écrivain dans sa production ? C'est une forme de sommeil éveillé, écrire. Du moins, c'est le cas en ce qui me concerne. Mon esprit, entre le réel et l'irréel, court à corps perdu derrière les papillons de mon imagination, un filet au bout du bras. Les insectes sont bleus, verts, jaunes, orange et même arc-en-ciel. Les plus exotiques sont les plus difficiles à capturer. Ils virevoltent et zigzaguent dans mon champ de vision interne. Vladimir Nabokov disait que les deux plus douces passions de l'homme sont la littérature et

les papillons. Le téléphone, qui s'était arrêté, sonne à nouveau. Je décide de prendre le combiné en sachant qu'il me sera difficile de retourner dans ce pays imaginé où les écrivains attrapent des papillons sans leur faire de mal.

— C'est moi, Moussa ! Tu te souviens ? Le Guinéen. On s'est rencontrés chez Winston !

— Oui ! Je vois qu'il t'a donné mon numéro. Comment vas-tu ?

Pendant que j'échange des banalités avec lui, ses grandes mains rugueuses et sa stature de colosse me reviennent à la mémoire. Il veut me parler de quelque chose en particulier. Alors, je lui dis de passer me voir. On se fixe un rendez-vous dans quelques jours. C'est après avoir raccroché que je me demande ce qui l'intéresse chez moi. Toutefois, je ne vais pas plus loin dans ma cogitation. Il est temps de retourner à l'écriture. Je pianote à nouveau sur mon clavier et le téléphone sonne encore. Je décroche tout de suite en me disant que Moussa veut décommander pour une raison de conflit d'horaire. Non, c'est Joanna qui vient aux nouvelles.

— Alors, comme ça, tu écris ?

Je lève les yeux en l'air, agacé.

— Oui, je suis en train d'écrire.

— Oh, je te dérange.

— Non, Joanna. Tu sais que tu peux appeler quand tu veux. Merci pour l'argent.

— De rien, tu me rembourses quand tu peux. J'appelle pour te demander si tu as vu l'article sur le restaurant de Freddy.

— Ah ? Non, je ne suis pas au courant.

Joanna m'annonce que notre fils est mentionné comme un chef cuisinier aux menus originaux et subtils. Le restaurant pour lequel il travaille ne désemplit pas et, comme copropriétaire, il projette d'agrandir les lieux pour accueillir plus de clients. Sa mère, qui jusque-là contrôlait son excitation, lâche un « Hourra ! » de jubilation. Je fouille dans le journal d'aujourd'hui et lis le petit article élogieux.

— C'est bizarre ! Je l'ai vu plus tôt aujourd'hui et il ne m'en a pas parlé.

— Il devait être occupé.

— Oui, il l'était. Quand même...

— Oh, tu ne vas pas lui en vouloir pour ça...

Joanna a toujours le réflexe de venir à la défense de son fils. C'est lui qui semble avoir, pendant quelques années, souffert le plus du divorce. Alors, sa mère a gardé l'habitude de venir à sa rescousse.

— Non, je ne lui en veux pas du tout. C'est formidable, cet article. Je crois que je vais l'encadrer.

Elle rit et ajoute qu'elle a eu la même idée. Ensuite, Joanna passe le téléphone à son mari, Shawn, qui m'invite à venir prendre un pot le week-end et à regarder un match de hockey avec des amis à lui. Je le remercie gentiment et lui dis peut-être une autre fois. Shawn, sincère et sympathique, est propriétaire de centres commerciaux à grande surface. Que sait-il de l'angoisse de l'écrivain ? Il doit trouver la question obsolète, très XIX^e siècle, et la ranger dans les gestes farfelus d'un autre âge, comme les duels. Cela dit, Shawn est l'époux d'une femme cultivée et il adore mes deux enfants qu'il

considère presque comme les siens. Alors, il est sûr que sur un terrain neutre, celui d'un match de hockeyeurs, il se sentirait à l'aise en ma compagnie. Il a probablement raison. Cela dit, je n'ai pas l'intention de devenir un jour son ami.

Quand Joanna reprend le téléphone, il est question de Coco et de sa tendance à rouler trop vite dans sa petite voiture. Je lui promets d'en discuter avec elle. Sa mère croit que j'ai le don de persuasion auprès de nos enfants. Si c'est le cas, je l'ignore. Mais pour retourner à l'écriture, je n'essaye pas de la contredire.

L'appel terminé, je me lève pour me faire du café. De ma fenêtre, j'aperçois le soleil d'hiver impuissant devant la neige durcie. Il répand peu à peu ses rayons pourpres sur le bleu fade du ciel. Ce sont ses dernières lueurs avant la tombée de la nuit. Deux gorgées de café noir descendent avec la prémonition que je n'écrirai pas une ligne de plus.

L'appel de Joanna m'a rappelé la raison pour laquelle je n'ai pas écrit pendant quatre ans. Sa fierté de descendante de colons britanniques lui avait donné une forme d'arrogance inconsciente. Aujourd'hui, je vois bien que j'ai eu tort de l'identifier de la sorte. Tout le monde a le droit d'être fier d'avoir eu des ancêtres colonisateurs. Ils firent montre de courage pour s'enraciner dans un pays si froid et si lointain. Or, à mon retour du Yukon, j'avais intériorisé ma révolte contre ce pays et son traitement des Premières Nations. Mon sentiment d'injustice avait fait en sorte que je ne faisais plus la

différence entre celle que j'aimais et celle qui était le produit d'une classe sociale riche et privilégiée.

Toutefois, mes ornières s'effilochèrent avec le temps et je dus faire face à la vérité. Elle n'avait pas mérité mon rejet. Le choc et l'acceptation de cet échec dû à ma propre idiotie m'empêchèrent d'écrire pendant quatre années. Ce fut une sorte de traversée du désert où se mêlaient un souhait de renoncement à la littérature et un dégoût de moi. Comment dompter le lion dans la cage quand on réalise qu'on est le lion et qu'en fait, il n'y a pas de dompteur dans la cage ? L'opresseur n'était pas dans la relation entre Joanna et moi. J'avais cru à une illusion. Cela m'a coûté mon mariage et installé une fébrilité entre mes enfants et moi pour toujours. L'angoisse de l'écrivain est à la fois ce qu'il dit et ce qu'il ne dit pas. Tout ce qu'il a omis de s'avouer lui revient toujours comme un retour de balancier derrière la nuque.

Je décide de mettre *A Night In Tunisia*, Dizzy Gillespie à la trompette. Je me couche sans avoir l'intention de dormir. J'ouvre un livre de Romain Gary, *La nuit sera calme*. Absolument.

Le monde, selon John

Je suis en train de prendre mon petit déjeuner le lendemain quand on frappe à ma porte. C'est Dwight, le chauffeur de Winston, lorsqu'il est en tournée. Il est de petite taille, rond, dans la cinquantaine et toujours en costume noir et chemise blanche. Dwight Rossi a des parents italiens et il parle en faisant des gestes comme si ce qu'il disait n'était pas assez clair.

— Salut, j'ai John dans la voiture en bas.

— John ?

— Novsky.

Il s'agit du trompettiste de Winston. Je fronce les sourcils. Dwight monte rarement me voir. D'ailleurs, je me demande comment il a fait pour entrer dans l'immeuble sans sonner. Je préfère attendre la suite avant de lui poser la question.

— J'allais le déposer chez Winston, quand j'ai vu la voiture de la « baronne » devant. Alors, je me suis dit que peut-être tu accepterais John.

Barbara de Quincy est surnommée la « baronne » entre musiciens.

— Accepter John... Ah ! je commence à comprendre.

Le trompettiste est alcoolique. Winston a demandé à Dwight de garder un œil sur lui.

— Tu te demandes s'il peut venir cuver son vin chez moi ?

Il hoche la tête, la mine exaspérée.

— Oui, fais-le monter.

Dwight revient avec John qu'il aide à marcher en le tenant par la taille. C'est un petit homme, le trompettiste. Il ne prendra pas beaucoup de place dans mon lit. Je viens juste de changer les draps et je croise les doigts pour qu'il n'y laisse aucune vomissure.

John sourit avec cette naïveté des ivrognes reconnaissants. Ses cheveux blonds sont en brosse et son costume pastel est froissé.

— Merci, frère. T'es... vraiment... sym... pa.

Il m'explique ensuite, assis sur mon lit, alors que Dwight lui enlève ses chaussures, sa veste et dénoue sa cravate, qu'il loue une chambre dans la maison d'une veuve retraitée qui l'adore comme son fils.

— Je... peux... pas rentrer comme ça... elle déteste l'alcool...

— Pourquoi t'as choisi une propriétaire exigeante ?

Il s'étend sur le lit sans répondre, ferme les yeux et au moment où Dwight et moi allons tourner les talons, il nous regarde à nouveau et dit :

— Pour me forcer à arrêter, frère. Pour me forcer...

Je retourne avec Dwight au petit salon. Le chauffeur fait signe qu'il doit filer.

— Merci pour ton aide. Je dois déposer quelqu'un à l'aéroport dans une heure et il me faut nettoyer la banquette arrière de la limousine. John a vomi.

— Ah ! c'est dommage, dis-je, satisfait que cela soit chose faite avant que le musicien soit installé dans mon lit.

— Oh, il n'a pas fait beaucoup de dégâts. Mais ma limo doit être impeccable tout le temps. Ça fait partie du boulot.

Le chauffeur professionnel rajuste sa cravate et passe sa main sur son costume pour aplanir d'éventuels plis.

— Où l'as-tu trouvé ?

— Un gala dans l'est de la ville. Un truc de charité pour lutter contre le cancer.

— T'es rentré comment ici ? T'as pas sonné.

— C'est une gentille dame avec l'accent espagnol qui m'a laissé entrer au moment où j'allais sonner, dit-il avant de fermer la porte.

Samantha Domingo, juste en-dessous de chez moi.

Pendant que John cuve son vin, j'écris avec pour seul bruit un léger ronflement à peine audible derrière la porte fermée. Ensuite, je vais faire des courses dans le quartier. Il fait froid et je suis content d'avoir sorti mon plus épais manteau fait de laine sherpa. Mes gants et mon écharpe sont également bien rembourrés. À mon retour, je constate que j'ai de la visite. Winston est chez moi en train de faire du café.

— Tiens, tiens, je suppose que c'est John qui t'a laissé entrer.

— Exact. Tu veux une tasse ?

Il m'a l'air soucieux. Le musicien fait signe en direction de la salle de bain.

— Je lui ai dit qu'il pouvait prendre une douche. Ça va ?

— Oui, bien sûr.

— Merci pour... John. Dwight m'a expliqué. Je ne sais pas si je devrais changer de trompettiste.

— Allons, tu sais que John est excellent. Son style haut et perché complète bien le tien plus enraciné. Ce serait une erreur.

— Son problème d'alcool s'aggrave. Ça fait deux fois que Dwight réussit à le sortir d'un show avant qu'il ne tombe ivre mort sur scène. Tu t'imagines le scandale s'il s'écroulait ?

— Ce musicien joue superbement bien.

— Je sais. Cependant, s'il continue comme ça, il aura mauvaise réputation et plus personne ne l'embauchera. Quant à moi, je serai contraint de me débarrasser de lui.

Il sourit enfin.

— Disons qu'on n'en est pas encore là.

Il me montre la cafetière pour m'offrir une autre tasse.

— Non, merci.

Nous nous asseyons sans rien dire. Trois minutes passent dans le silence complet et chacun de nous n'y voit aucun inconvénient.

— Il y a la cocaïne aussi. T'es au courant ?

Winston hoche la tête sans me regarder.

— Dwight m'a dit.

— Pourquoi le gardes-tu si tu sais tout ça ?

— Je suppose que je ne voulais pas le perdre comme trompette. Je le perdrai d'une façon ou d'une autre, si je ne sévis pas.

John sort de la salle de bain avec un sourire coupable.

— C'est parce qu'il est mon ami qu'il t'a reçu chez lui. Eh bien, c'est la première et dernière fois. Il ne le fera plus. J'ai bien réfléchi, John. Ou tu arrêtes la boisson et la drogue ou tu quittes le quintette. Je suis en train de préparer une tournée en Europe comme tu le sais, et si j'apprends que tu continues à te soûler, je te remplacerai. C'est une promesse.

Le trompette regarde le sol, humilié. Il va s'habiller sans un mot et Winston boit sa deuxième tasse, pensif. Je mets la table, en essayant de faire le moins de bruit possible.

— Désolé, Winston. Tout est de ma faute. Je te promets de me ressaisir. J'ai vraiment besoin de rester dans le groupe. Je vais voir un spécialiste...

Winston l'observe avec des yeux inquisiteurs. Dit-il la vérité? Seul l'avenir nous le révélera. Mon ami se met debout et lui donne l'accolade.

— Tu joues très bien. Cela dit, si je dois choisir, je choisis le quintette.

John encaisse le reproche sans broncher.

L'atmosphère se détend peu à peu et nous décidons de parler d'autre chose. Je propose un déjeuner à mes deux amis qui acceptent volontiers après avoir constaté que la table est déjà mise. Je prépare rapidement un repas et ils se remémorent des anecdotes durant leurs tournées. Il y a une salade César faite maison, des tranches d'avocat venues

du resto de Freddy et du pain à l'ail. On arrose cette rencontre d'un rosé qui disparaît à vue d'œil. Bien sûr, John ne prend pas une goutte et fait descendre son repas avec du jus d'orange.

Mes invités proposent de m'aider pour la vaisselle. Je refuse poliment. Ils décident alors d'aller au studio de Winston.

— John, je dois te faire écouter une de mes dernières compositions. Je suis sûr que ça va te plaire.

Le trompettiste me remercie encore pour le gîte et le couvert. Ensuite, il taquine le saxophoniste.

— Dis-moi, la baronne et toi, est-ce qu'il y a quelque chose entre vous ? Elle était chez toi ce matin de bonne heure.

Il secoue la tête énergiquement.

— Il y a une chose que tu dois savoir, je ne touche jamais aux bienfaitrices ni aux admiratrices. C'est grâce à elles que je vis. Et je te conseille d'en faire autant pour durer dans ce métier.

John rit et prend l'étui de sa trompette que Dwight avait déposé près de l'entrée.

— Je te verrai quand je te verrai, dit-il, en me faisant un clin d'œil.

Je ferme la porte derrière eux. L'écrivain doit faire la vaisselle.

Moussa et sa proposition

L'Africain est arrivé avec une statuette en bois vernis sous le bras. Dès que j'ouvre, il me la tend un grand sourire aux lèvres.

— C'est pour toi, mon frère.

Quand Moussa dit le mot « frère », ça résonne plutôt comme « Frrrrrrre ».

Je l'invite à s'asseoir. Avant de le faire, il s'arrête devant le portrait de groupe de musiciens de jazz que j'ai dans mon petit couloir.

— *A Great Day in Harlem*, c'est cinquante-sept musiciens et musiciennes de jazz bien connus qui ont pris une photo de groupe en 1958. Tu aimes le jazz ?

— J'aime la musique africaine. Les chansons traditionnelles africaines, ça ressemble au blues, quoi. Même un peu au jazz.

Il m'explique alors que la statue dans ses mains, c'est la déesse de la fécondité chez les Dogons.

— Je ne suis pas Dogon, précise-t-il, même si j'aime bien leurs statues et masques. Ce peuple du Mali est fort dans l'art des statues ! Ça te plaît ?

— Oui, merci. C'est gentil.

Il s'assoit finalement.

— On me dit que tu écris très bien !

Je lui fais signe de la main pour l'interrompre.

— Moussa, je ne sais pas si on t'a dit que j'aimais les compliments. En vérité, c'est pas mon genre.

— Non ! C'est vrai ! Attends. Tu doutes même de ton talent ?

— Non, ce n'est pas la question.

J'essaye de changer de sujet en lui proposant à boire. Il prend un jus de fruit.

— Je dois travailler ce soir. Le café va me rendre nerveux, quoi ! Pour nettoyer les couloirs d'une école, il faut être en forme !

Soudain, je me souviens de lui en train de discuter avec Miss Perfumado lors de la fête chez Winston. Ce détail m'intrigue et je lui demande.

— Oh, oui ! La jolie femme qui a parlé avec moi ? C'est une connaissance, quoi. Moi, je préfère la chanteuse, là ! Celle qui est bien ronde, quoi !

Il éclate de rire. Son hilarité plisse son visage et ses lèvres charnues. J'admire cette jovialité abondante comme une eau débordant d'une fontaine. C'est la première fois que quelqu'un rit avec autant de joie dans mon appartement. Alors, je me souviens d'un pays en Afrique, puis d'un autre et encore d'un autre où les rires fusent comme des bulles de bonheur à chaque coin de rue. Les tapes sur la cuisse, les mains sur l'estomac, les gencives offertes à la camaraderie des alentours reviennent soudain dans ma mémoire comme un lieu que j'avais habité et que je ne fréquente plus.

— C'est quoi son nom ?

— Le nom de la femme mince ? Ah ! je ne sais pas. C'est une étudiante du soir. Je l'ai vue en nettoyant les couloirs de mon école. Elle prend des cours de je ne sais pas quoi. Comme elle est gentille, elle m'a demandé d'où je viens. C'est comme ça qu'on a fait connaissance, quoi !

Je cache ma déception en allant à mon bureau chercher un stylo et un bout de papier.

— Peux-tu me dire le nom de ton école ? J'aimerais passer là-bas quand elle est là. Tu me fais signe, un coup de fil et je viendrai. D'accord ?

— Oh, oui, mon frère ! Pas de problème ! Tu aimes cette femme, alors ! Ah ! L'amour ! Moi, je suis un vieux garçon, comme toi ! Pas d'épouse, pas d'enfants !

— Moi, j'ai deux enfants. Et je suis divorcé depuis longtemps.

— Ah ! ce sont des choses qui arrivent. Moi, j'ai pas eu le temps de chercher une femme à épouser. J'ai perdu du temps à chercher la vie, quoi ! J'ai failli me marier en Guinée avant de partir pour l'Europe, mais la dot à payer, c'était trop, quoi. Fallait choisir, se marier ou voyager ! De toute façon, j'ai plein de neveux et nièces, hein ! C'est comme mes enfants ! Y en a un qui vit ici avec moi depuis deux ans !

Il parle et j'entends des intonations si familières. Il y a un rythme qui rappelle les sons des tambours d'Afrique. Je pourrais l'écouter pendant des heures. Je me renseigne à propos des scarifications sur ses tempes.

— Oh, ça, c'est ma carte d'identité. Tu vois les Blancs, ils ont des papiers. Nous, avant, c'était sur notre visage ! Si quelqu'un de mon ethnie et de ma région me voit, il sait tout de suite à quel clan j'appartiens, quelle caste, quoi ! Avec ça, dit-il, en montrant ses lignes fines sur les côtés de son visage, il sait que je suis un descendant du premier forgeron de Guinée !

Je lui ressers encore un peu de jus d'orange et lui propose des amuse-gueules. Il fait signe qu'il n'en veut pas. Moussa me regarde avec insistance.

— Toi, là ! Tu n'es pas comme les autres qui connaissent papier, là !

Je comprends qu'il fait référence aux intellectuels en général.

— Tu ne me parles pas de politique ni d'économie ! Moi, je n'aime pas ça non plus. Les gens qui connaissent papier, ils peuvent parler pendant des heures des choses qu'on voit à la télé !

— Ça ne m'intéresse pas. Je ne suis ni politicien ni économiste. Je suis artiste. J'allume rarement la télé. J'ai autre chose à faire.

Il est surpris par mon commentaire. Ses yeux me scrutent pour voir si je suis sérieux. Puis, convaincu que je le suis, il lâche un rire saccadé qui envahit la pièce à nouveau comme une avalanche. Moussa a les larmes aux yeux à force de s'esclaffer et sort des expressions dans une langue africaine que j'ignore.

— Tu es trop !

— Trop quoi ? dis-je en souriant.

— Tu es trop, c'est tout !

Je ne suis pas sûr de comprendre, mais je n'insiste pas.

C'est à ce moment qu'il décide de reprendre son sérieux et de me demander si je suis intéressé à écrire son histoire. J'essaye alors d'avoir des précisions. Quel genre d'histoire ? Il me répond qu'il s'agit de la sienne. Pas celle de ses ancêtres. Son histoire à lui.

— Je parle du type qui a voyagé et qui a rencontré beaucoup de dangers en mer. C'est un Grec.

Je le regarde stupéfait. De qui s'agit-il ? Et soudain, je comprends ce qu'il essaye d'expliquer.

— Ulysse ?

— Oui !!! C'est ça là-même. Ulysse. Voilà. Mon histoire aussi a été pleine de dangers. J'étais fort comme Ulysse quand j'avais vingt ans.

— Moussa, je n'écris pas d'histoire comme ça. Tu m'as dit que tu n'as jamais lu mes romans. Il n'y a pas de Grecs de l'Antiquité.

— Grecs de quoi ?

— Il n'y a aucune vieille histoire.

— Pas grave, frère. Pas grave. Je voudrais que tu écrives mon histoire. Bio...

— Graphie ?

— Oui ! Biographie. Tu écris bien, tu es un grand écrivain et je te donne mon histoire pour les jeunes.

— Quels jeunes ?

— N'importe quels jeunes, adolescents quoi ! Moi, je les vois tous les jours à l'école secondaire. Les

jeunes, surtout les Noirs, ils sont perdus ! Je veux les aider. Tu écris et je ne veux même pas d'argent ! Je ne veux rien. Juste donner ce livre aux jeunes ! Tu me suis ?

— Je te suis. C'est très honorable de ta part, malheureusement je ne suis pas intéressé.

— Si, tu es intéressé.

Je reste bouche bée. Que dire à cela ? Alors, je prends une grande respiration et secoue la tête lentement comme si je regrettais de le décevoir.

— Moussa, je ne veux pas écrire ton histoire. Elle m'intéresse encore moins que l'économie africaine !

Il sourit, pas du tout offusqué.

— Je te demande au moins de réfléchir. Tu sais que j'ai été boxeur ? Médaillé dans ma catégorie des poids lourds. Championnat national.

Il ouvre son portefeuille et sort une photo en noir et blanc. Je reconnais Moussa, jeune homme, debout sur la plus haute marche d'un podium, le torse nu et bombé, une médaille d'or au cou.

— Impressionnant, dis-je avec sincérité.

Je ne suis toujours pas intéressé, toutefois comme il s'est donné la peine de me révéler un peu de son passé glorieux, je n'ose plus lui donner une réponse catégorique. Alors, je dis :

— Je vais y réfléchir. Cela dit, si j'étais toi, je me chercherais déjà un autre grand écrivain.

Il secoue la tête.

— Non ! Tu es le plus grand ! Pourquoi chercher un autre ?

Je lève mon doigt en guise de remontrance.

— Toi, tu essayes de me flatter. Laisse tomber, j'ai la peau dure.

— Non ! C'est la vérité.

Il se lève et demande à aller aux toilettes. Je lui indique le chemin et me rassois encore sous l'effet de la surprise. Je ne m'attendais pas du tout à sa demande.

Cette idée ne me plaît pas du tout. Mais je trouve Moussa si sympathique que j'ai maintenant du mal à ne pas essayer de le satisfaire. Peut-être qu'il faudra lui suggérer des noms d'écrivains susceptibles d'être intéressés. Son obsession de me voir écrire sa biographie s'estompera sûrement quand il aura deux ou trois noms à contacter.

L'Africain revient au salon. Il a remarqué la copie d'une toile de Jean-Michel Basquiat dans le couloir. Il ne la connaissait pas. Je lui dis quelques mots sur ce peintre et il m'a l'air fasciné. Ensuite, il caresse la statue qu'il vient de me donner pour lui dire au revoir et se tourne vers moi. Je l'accompagne jusqu'au rez-de-chaussée et promets de réfléchir à la possibilité d'écrire sa vie.

De retour à mon bureau, je me moque gentiment de l'audace de cet homme. Je n'oserais jamais demander qu'on fasse ma biographie. Pas parce qu'elle n'en vaut pas la peine. C'est plutôt parce que je trouve l'idée prétentieuse.

Je me lève pour rincer le verre de Moussa et tout d'un coup me voilà pris d'un rire soudain. Je dépose le verre *in extremis* dans l'évier et tiens mon

ventre tellement mon hilarité me secoue. Je viens de réaliser que le métier d'écrivain est un des plus prétentieux au monde !

Le téléphone sonne et je saute sur l'appareil

Depuis deux jours, je regarde le téléphone d'une autre façon. Cet appareil peut être le moyen de voir Miss Perfumado avant que la semaine ne se termine. Je sais qu'elle m'a donné rendez-vous dans sept jours et qu'il m'en reste quatre à finir. Cela dit, c'est une éternité. Je veux la voir pour la convaincre d'arrêter cette charade. Il me faut un nom. Lamar-tine avait Elvire et Jean-Claude Charles avait Fran. Si je n'ai pas le nom au complet, au moins le prénom. C'est un cadeau du ciel, un prénom. Même les pires. En effet, on finit par les raccourcir ou les rallonger pour qu'ils deviennent dignes de nous ou nous, dignes d'eux. Je veux son prénom que j'écrirai partout à Toronto. Je placarderai le centre-ville, couvrirai la tour CN, ensevelirai le dôme du Skydome et je tatouerais tous les murs.

Moussa m'a promis d'appeler s'il la voit. Et si, par hasard, il a changé d'avis parce que je refuse d'écrire sa biographie? Non, il ne me ferait pas ce coup-là. Si. Non. Je ne sais plus. Je me tourne vers le téléphone et son silence m'exaspère. D'habitude,

je ne rêve pas d'y toucher. Et maintenant que je veux que l'Africain m'appelle, je n'ai pas droit à une sonnerie.

Une heure plus tard, alors que je m'apprête à arrêter d'écrire pour préparer mon souper, voilà qu'il sonne. Je prends vite le combiné sans vérifier l'écran. Grosse déception. Jim Veremchuk, le voisin de palier, est au bout du fil. Il veut que je nourrisse son chat plus tard ce soir. Il doit se rendre à un concert de musique classique. Jim attend depuis deux mois ce concert du violoncelliste Yo-Yo Ma. Pour ne pas risquer d'arriver en retard, il compte manger en ville et aller directement au spectacle. Puis-je passer prendre le double des clés chez lui ? Je lui réponds qu'il n'a pas à s'inquiéter pour Chester et que je passe tout de suite prendre les clés.

Son appartement est moqueté et ses murs révèlent sa passion pour l'art japonais. Il y a des estampes japonaises, des statuette bouddhistes, des vases orientaux et même le tableau d'un sabre cérémoniel.

— Merci de me rendre ce service. Voulez-vous vous asseoir quelques minutes ?

La lumière au salon est douce et on peut voir par la baie vitrée le crépuscule poindre à l'horizon. Nous parlons de son chat qui est comme un membre de sa famille, peut-être le plus important. Considérant qu'il est célibataire et que le seul frère qu'il avait est décédé au Yukon l'année dernière, je conclus que Chester en est le seul membre.

— Comment vont les cours de japonais ?

— Bien. Notre professeur est très patient. Vous savez les cours du soir, quand on a presque soixante ans, c'est pas une sinécure. Vous saviez qu'il y a des verbes qui ne se conjuguent pas en japonais ? Je trouve tous leurs niveaux de politesse fascinants.

— J'admire votre détermination.

Il sourit avec modestie.

— Vous avez dû aussi avoir des difficultés pour apprendre le français ?

La question me surprend. Je pense toujours qu'avec mon accent en anglais, on sait que je suis francophone.

— C'est ma langue maternelle.

Alors Jim me dit :

— Vous ne parlez pas de langue africaine ?

— Non, aucune. Je peux en reconnaître cinq ou six et y déceler quelques mots familiers, mais je n'en parle aucune. Je suis un déraciné.

— Comme c'est dommage.

— Oh, on survit très bien. La preuve, votre nom est Veremchuk. Pourtant, vous ne parlez pas ukrainien.

Jim sourit, vaincu par la réplique.

Il remarque la venue de son chat du coin de l'œil et l'appelle. Comme tout chat qui se respecte, l'animal ne vient pas. Je lui demande ensuite si les voisins du dessous font moins de bruit.

— Peter et Jane ? Oui. Je crois qu'ils se sont calmés. La lune de miel est peut-être terminée. Vous savez, les gens croient que l'amour, c'est pour toujours. Or, ils se trompent. C'est l'art qui est pour

toujours, dit-il en montrant les pièces dans son salon. Vous devez comprendre ça, vous êtes artiste.

Je n'aime pas ce commentaire. Toutefois, je refuse d'y voir une méchanceté quelconque. J'attribue ce constat à des années de solitude. On finit par voir la vie comme un musée personnel où ne brillent que les objets qui comptent pour nous.

— Les artistes, vous savez, ne seraient pas si bons sans amour.

Jim accepte ce compromis et se lève pour chercher son siamois qui nous observe d'une distance raisonnable. Chester se laisse prendre et Jim le met sur mes genoux pour que celui-ci s'habitue à mon odeur et ne soit pas très effrayé en me voyant entrer chez lui demain en début de soirée. Je le caresse et il aime ça. Ses oreilles s'orientent vers l'arrière pour écouter ma voix et je lui dis qu'il a le prénom d'un écrivain que j'admire, Chester Himes. Ce commentaire semble lui plaire. Il ronronne gentiment et Jim, satisfait de notre bon rapport, m'annonce que c'est l'heure de donner à manger à son chat.

De retour chez moi, je vois que j'ai un message sur mon répondeur. C'est Moussa. Il a vu Miss Perfumado et elle se trouve au cours du soir comme prévu. L'Africain me donne l'adresse de l'établissement où il travaille. Je n'hésite pas et appelle un taxi.

Le cœur est un chasseur solitaire

C'est dans le taxi que je commence à m'inquiéter. Ma décision pourrait être désastreuse. Miss Perfumado souhaitait me voir pour danser à la Petite Italie, pas avant. Elle avait scellé cette décision avec un baiser sur ma joue. Je ne veux pas la décevoir et chambouler ce qui commençait si bien. Pourtant, il me faut la rencontrer. Je joue mon va-tout en connaissance de cause.

L'école où travaille Moussa est un grand immeuble dans The Annex, un quartier branché près du centre-ville. Je paye rapidement le chauffeur et cours vers l'entrée de l'édifice. Il fait froid et je n'ai pas pris le temps de boutonner mon manteau en cuir. Le vent auréole d'une fumée blanche le visage des quelques piétons. La porte est verrouillée, mais je peux distinguer Moussa en train de nettoyer le plancher. Il a le dos tourné. Je cogne sur la vitre d'entrée, il ne m'entend pas. Par chance, un individu sort et je pénètre dans l'édifice aux longs couloirs blafards. Moussa se tourne après avoir entendu son nom et me fait un grand sourire.

— Ah, tu es là, mon frère !

Il me prend par l'épaule et parle à voix basse alors qu'on est seuls dans ce long couloir.

— C'est la deuxième porte à ta gauche. Il vaut mieux attendre. Elle finit son cours dans cinq minutes. Tu as failli la rater.

Je lui souris sans rien dire et je me débats avec la forte envie de rebrousser chemin. Pour me redonner courage, je lui demande de m'indiquer les toilettes et je file me mettre un peu d'eau au visage. Là-bas, je m'encourage devant le miroir.

— Allez, un petit effort. Tu vas y arriver. Ça va bien se passer. Vas-y.

Je tourne les talons, le visage frais et le cœur plus rongé par l'anxiété qu'à mon arrivée. La classe vient de se terminer et je reconnais la silhouette de Miss Perfumado. Elle échange quelques mots avec une jeune femme avant de se diriger vers la fontaine au coin du couloir. Je la suis et l'observe en train de se désaltérer. Elle se retourne enfin et constate ma présence à quelques mètres d'elle. Figée et surprise, mon amie reste immobile sans sourire.

— Coucou, c'est moi. Je sais, tu ne t'attendais pas à ça, dis-je, la mine embarrassée.

Elle baisse les yeux et passe devant moi sans m'adresser la parole.

— Attends! Je... m'excuse. Écoute, je ne peux plus vivre le mystère. Il faut qu'on parle. Seul chez moi, je m'imagine que tu ne vas pas te pointer à la danse...

Les quelques autres étudiants du soir nous regardent sans rien dire.

— Je veux... je veux te connaître.

Elle s'immobilise et fait volte-face. Le front plissé, elle me dit d'une voix hésitante :

— Tu veux vraiment me connaître? Peut-être que c'est inutile. Que c'est passer tout ça...

— Non, tu ne comprends pas. Je pense à toi tous les jours et je m'inquiète à l'idée que tu ne viennes pas à notre prochain rendez-vous. Je me dis : « Non, elle sera là. » Peine perdue, au fond de moi, j'en doute...

Nous nous regardons sans rien dire et j'ai l'impression que le temps s'arrête. Il y a la vie en dehors de cet édifice, pleine de bruits de voitures, des taxis vides et des feux rouges impérieux et sentencieux. Puis, il y a Miss Perfumado et moi à l'intérieur, au cœur d'un échange de regards où rien d'autre n'existe.

— Si tu veux vraiment partir, vas-y, lui dis-je d'un ton vaincu. Je ne vais pas te suivre.

Elle hoche la tête dans un signe de compréhension, sans bouger toutefois. Alors, je m'approche et mes pas sont les plus lents du monde. Il se passe un siècle, une éternité dans laquelle je vis une multitude de révolutions et un nombre incomparable d'éclipses solaires. Obscurité, lumière, puis explosions. Obscurité et lumière à nouveau. Me voilà enfin juste devant elle, mes mains ont pris les siennes par réflexe et nous ressemblons à deux enfants dans une cour de récréation.

— D'accord, dit-elle. Viens, ne restons pas ici.

Nous décidons d'aller prendre un café dans The Annex et nous marchons sans vraiment savoir ce que Toronto fait de nous, ce que la ville a décidé

de notre histoire. L'attraction est un mystère et la métropole, son écrin. Même si le grand magasin Honest Ed est fermé, ses lumières continuent à illuminer la rue Bathurst. Je lui tiens la main et les lueurs des milliers d'ampoules du magasin sont dans notre dos, éclaboussant la nuit de leurs couleurs blanchâtres sous un ciel noir.

Le restaurant pour jeunes à la mode ne nous impressionne pas avec sa clientèle de technophiles pianotant sur leur clavier d'ordinateur portatif. Toutefois nous nous asseyons quand même dans cette faune urbaine qui est liée au monde entier par des fibres optiques et des écrans plats. L'heure est aux vérités et toutes les technologies du monde ne peuvent rien y changer.

Elle regarde sa tasse et me jette des coups d'œil furtifs.

— Je n'allais pas venir à la danse.

Mon cœur bondit et je ferme les yeux pour absorber le coup.

— Pourquoi ?

— Je ne voulais pas que tu t'attaches. Notre jeu est dangereux et...

— Ce n'est pas un jeu. *On ne badine pas avec l'amour*, dis-je en français.

Elle sourit et réplique :

— Alfred de Musset.

Ensuite, elle pose sa main sur le bout de mes doigts tremblants.

— Je te demande pardon. Je vois à quel point, c'est absurde d'essayer d'éviter l'inévitable. Moi aussi, je pensais à toi. J'ai connu quelqu'un... On a

vécu ensemble pendant cinq ans et je l'ai quitté il y a un an parce que j'ai subi de la violence verbale. Après la séparation, il me harcelait en m'envoyant des messages pour savoir où je vis. J'ai changé d'abord d'adresse, ensuite de pays. J'évite encore les réseaux sociaux. J'ai peur de rencontrer un homme comme lui. J'ai l'impression que je n'attire que le genre qui veut contrôler ma vie. Je ne suis pas sûre d'être prête pour une autre relation.

— Tu viens d'où ?

Elle baisse les yeux.

— Je suis Hollandaise et je m'appelle Esméralda. Je souris pour la première fois depuis qu'on est assis ensemble.

— Ma mère était cubaine, noire.

— Était ?

— Oui. Elle est morte depuis dix ans. Juste un an après mon père. Je dis toujours qu'elle est morte d'un chagrin d'amour. Je suis ici depuis un peu plus de deux mois, comme je t'ai dit l'autre jour. C'est pour fuir cet homme et recommencer une nouvelle vie.

— Alors, ton histoire de visa qui expire, c'est faux ?

— Je n'ai pas de visa qui expire, confirme Esméralda, gênée. Je suis immigrante reçue.

Mon soulagement est visible. Je ne suis plus fâché. Cette dernière nouvelle me donne l'espoir d'être amoureux d'elle pour l'éternité. Ne me demandez pas ce qu'est l'éternité. Quand bien même je

le saurais, la définition n'aurait aucun sens pour certains. Chacun a son éternité.

— Maintenant que tu es loin de cet homme, faut-il que je m'éloigne à cause de lui, à cause du traumatisme ?

— Je ne sais. Je ne sais plus. Je n'aime pas l'idée de donner mes coordonnées, ni m'engager à long terme...

— Tu peux me dire au moins si tu seras là, à la danse.

Elle sourit à son tour et hoche la tête.

— J'y serai, *Mister Magic*. Je me sens tellement mieux de t'avoir dit la vérité. Ces derniers jours... j'avais l'impression d'étouffer sous mes mensonges.

Je lui demande alors sur quoi portent ses cours du soir. Elle me répond qu'elle suit des cours avancés d'anglais même si elle le parle couramment. L'écrire est moins facile. La jeune femme me confirme qu'elle est bien danseuse de profession et qu'elle a fait partie du ballet national néerlandais pendant plusieurs années avant d'ouvrir sa propre école à Amsterdam avec une amie. Ici, elle compte se reconverter en professeur d'art plastique. C'est son violon d'Ingres. Elle dessine, sculpte, peint aussi. Son appartement est un logement aménagé dans une ancienne usine et, chaque matin, elle crée quelque chose de ses mains.

— C'est mon père qui m'a appris. Il était architecte et aimait jouer avec les matériaux. La danse, c'est ma mère. C'est comme ça qu'ils se sont

rencontrés, dans un spectacle d'arts multidisciplinaires à Amsterdam.

Je l'écoute parler sans l'interrompre, trop heureux d'avoir l'éternité pour le faire. Puis, je la raccompagne au métro. Elle souhaite vivement que le printemps vienne. Comme toute bonne Hollandaise qui se respecte, elle fait beaucoup de vélo. Nous échangeons nos coordonnées et je promets d'attendre qu'elle me contacte puisque je la sens fébrile, hésitante.

Je dépose un baiser sur ses lèvres presque furtivement et elle m'étreint quand je veux m'éloigner.

— Merci de ne plus m'en vouloir.

— Et toi, merci de ne pas partir.

Elle monte dans le tramway qui attend encore quelques minutes d'autres passagers. Le voilà qui part et je l'observe dans la nuit froide. *Un tramway nommé désir.*

Coco et la conduite à grande vitesse

Ma fille n'a pas de cours aujourd'hui et s'est invitée chez moi à midi. Je la reçois avec plaisir et lui propose un petit gueuleton comme d'habitude. Des crevettes frites aux oignons, accompagnées de tranches de pain à l'ail et deux pamplemousses comme dessert.

— Ta mère me dit que tu roules à tombeau ouvert dans ta petite voiture.

— D'abord, ce n'est pas une petite voiture, c'est une Mini Cooper noire avec des lignes blanches sur le capot et des enjoliveurs chromés.

— C'est un petit machin sur quatre roues.

Coco ouvre de grands yeux et arrête de se servir un verre de lait.

— Papa ! Je ne te laisserai pas insulter ma belle Cooper ! Elle a quatre cylindres, marche au diesel, sa boîte de vitesse est manuelle comme je les aime et surtout, sous la carrosserie, il y a 110 chevaux qui galopent à quatre mille tours par minute !

— Ok ! Je me rends ! J'oubliais que tu es une fana des machins motorisés. Je ne sais pas d'où te vient

cette passion. Pas de moi en tout cas. Et ta mère, elle n'est pas meilleure en mécanique.

Elle rit de bon cœur et se remet à se verser du lait.

— On ne peut quand même pas vous ressembler complètement.

Nous nous asseyons pour manger quand on frappe à la porte. C'est Jim Veremchuk qui veut me remercier d'avoir nourri son chat. Je suis surpris de le voir un jour de semaine. Il m'explique qu'il a pris une journée de congé pour réviser son japonais. Coco lui dit bonjour de loin.

— Vous êtes Jim, n'est-ce pas ? Mon père m'a parlé de votre chat, Chester.

Le fonctionnaire est ravi de rencontrer une amie des petits félins. Ils échangent quelques commentaires sur les lubies de ces animaux domestiques et Coco parle de Gaspard, le chat de sa mère. Jim constate que nous étions attablés et fait signe qu'il doit retourner à son japonais avant qu'il perde sa détermination d'apprendre.

Je vais mettre de la musique et nous continuons notre repas avec Louis Armstrong interprétant *On the Sunny Side of the Street*.

Je reviens sur le sujet de sa vitesse au volant.

— Maman s'inquiète pour rien. Je crois que c'est parce que je lui ai dit que j'avais reçu une contravention pour excès de vitesse il y a un mois. Elle croit que je roule la pédale au plancher.

— Une contravention ?

— J'étais en retard et mon professeur d'espagnol classique est très à cheval sur l'horaire dans sa classe.

— Tu me promets quand même de faire attention ?

— Promis, juré.

Coco s'assoit en tailleur sur mon divan après la vaisselle et je sens venir la prochaine question. C'est le moment d'ouvrir le dossier du passé qui n'est jamais complètement abandonné.

— Quand c'était ton tour de nous garder, si tu avais un engagement dans un concert de jazz, tu nous laissais toute la nuit avec une gardienne.

— C'est vrai. Il m'est quand même arrivé d'annuler certains spectacles à la dernière minute parce que je ne trouvais personne pour vous garder.

— C'est dommage parce que nous, on voulait aller te voir jouer ! T'es passé une fois à la télé, maman avait fait une vidéo de toi sur le VCR en train de jouer à la batterie avec Winston et on était des fans !

— Voyons, vous étiez trop jeunes pour assister à des concerts de jazz la nuit !

— Je sais. J'essaye juste de dire qu'on avait vraiment envie, Freddy et moi, de nous coller à toi pendant tout le temps que tu nous avais. C'était plus drôle avec toi parce qu'on ne devait pas se coucher à une heure fixe, on mangeait des burgers très souvent et tu mettais toujours de la musique qui donnait envie de danser !

— Ha ! Ha ! Joanna n'aimerait pas entendre ça. Elle a tellement tout fait pour vous donner un environnement sain, loin des excès en tout genre !

Elle sourit. Néanmoins, je sens que, derrière ce regard doux, une tristesse demeure. Celle du passé qu'on ne peut plus rectifier.

On tape à nouveau à la porte. Je sais que ce n'est pas Winston. Mon ami est à Montréal pour un mini-concert dans une radio de jazz locale. Il a amené avec lui le batteur Steve Doucet, le trompettiste John Novsky et le contrebassiste Paul Christian.

Samantha Domingo, ma chère voisine, se tient devant ma porte, le regard inquisiteur.

— Est-ce un mauvais moment ? Je peux passer plus tard.

— Non, Samantha. Vous tombez à pic. Coco est ici et ça fait longtemps que je vous parle de ma fille. Je vais vous la présenter.

La retraitée est habillée d'une blouse d'un blanc cassé avec un cardigan bleu en laine et un jean neuf. Ses yeux noirs pleins d'intelligence observent ma fille avec beaucoup d'intérêt et Coco, toujours prête à faire la conversation, s'adresse à elle en espagnol. La discussion va bon train et l'ancienne professeure d'université est curieuse de connaître les noms des enseignants de Coco.

Après quelques minutes de conversation, ma fille prend ses affaires et m'annonce qu'elle doit partir. Je propose de l'accompagner en bas ; trop tard, elle est déjà à la porte et préfère continuer toute seule. Une fois les salutations exprimées, je me retrouve avec Samantha.

— Comme elle est belle, votre fille ! Et si intelligente. Mes trois fils vivent loin d'ici. Deux aux

États-Unis et le plus jeune en Saskatchewan. Voilà pourquoi j'ai du temps à consacrer au travail social. Je ne suis pas prise à garder mes petits-enfants !

Je mentionne que j'ai également un fils, Freddy, et elle hoche la tête.

— Je crois que je sais de qui il s'agit. Un jeune homme élancé qui vient vous livrer des paquets, même quand vous n'êtes pas là.

— Exact ! Il a un restaurant et je profite souvent de ça pour avoir des mets gratuits.

Elle rit de bon cœur et me demande l'adresse du restaurant. Je la lui donne volontiers.

— Je voulais vous parler d'un ami qu'on a en commun, John Novsky.

La surprise est complète.

— Vous êtes une amie du trompettiste ?

— Il était dans le même programme de jeunes surdoués que mon fils au secondaire. Diego est ingénieur du son en Arizona. Il a toujours détesté l'hiver. Il vient en été me voir, malheureusement, pas souvent.

— Ah ! Comment savez-vous que c'est un ami ?

— Je l'ai vu l'autre jour entrer dans l'immeuble, soutenu par un autre homme. C'est moi qui ai ouvert la porte en sortant. Ce n'était pas difficile de faire le rapprochement. Il est musicien comme vous.

Elle jette un coup d'œil rapide sur mon bureau, non loin du salon, et ajoute :

— Vous, vous êtes musicien et écrivain, bien sûr. D'ailleurs, j'ai bien aimé votre dernier livre que j'ai sorti de la bibliothèque.

— Merci, Samantha. Au fait, pourquoi voulez-vous me parler de John ?

— Je veux l'aider. Il est alcoolique. Je le sais parce que Diego et lui sont toujours en contact et il me l'a dit dans une lettre.

— Peut-être que John ne veut pas d'aide.

— C'est vrai. C'est pour ça que j'ai apporté mon numéro de téléphone. Mon fils s'appelle Diego Suarez. Il va se souvenir de moi. Je l'ai quelquefois ramené en voiture chez lui quand il était adolescent.

— Il ne vous a pas reconnue quand vous avez ouvert la porte de l'immeuble ?

— Il n'était pas en état de le faire et puis il aurait peut-être été embarrassé.

— C'est vrai.

Je prends la note sur un bout de papier.

— D'accord, je lui passerai votre numéro.

Une fois Samantha partie, j'essaie de retourner à l'écriture. Toutefois, il y a eu tellement de visites dans mon petit appartement que j'ai l'impression d'entendre encore les résidus de conversations. Elles remplissent la pièce, tels des édredons empilés qui absorbent le son. Je suis incapable d'écrire et mon esprit agité revient à ce qui, au fond, est la vraie raison de mon manque de concentration, Esméralda. Elle ne m'a pas encore fait signe et c'est demain que j'ai rendez-vous avec elle. Je n'ose l'appeler, ni lui envoyer de texto. J'avais promis d'attendre qu'elle le fasse pour ne pas lui mettre de pression. Attente infinie.

Je décide de faire le ménage pour ne plus penser au temps qui passe. Cette décision est bonne, car

quand je finis, voilà que je découvre un message d'Esméralda. Elle m'envoie des cœurs en guise de baisers et me redonne l'adresse de la salle communautaire de la Petite Italie. Je lui réponds avec des cœurs plus grands que les siens et j'ajoute que je pense à elle.

Dans un livre de Julian Barnes, je me souviens d'un passage sur le temps qui m'a marqué. L'écrivain dit qu'il existe deux formes de temps : le temps objectif, celui qu'on peut suivre en regardant une horloge, et le temps subjectif qui est personnel et qui ressemble au battement de votre pouls, au flux sanguin. Ce temps est mesuré en se basant sur la relation qu'on a avec sa mémoire.

La mémoire est le coffre-fort de l'écrivain. L'auteur en a la clé. J'y ai mis ce qui constitue la sève de mes livres. Quand je l'ouvre, je tombe dans le temps subjectif, celui dont parle si bien Julian Barnes. Il n'est plus question des horaires carcéraux qui cadennassent ma vie. Je suis avec toi, Esméralda, et tu ne me manques pas dans ce temps où, comme Robert Desnos, je me promène allègrement sur le cadran solaire de ta vie. Je touche ma joue et je sens ton baiser humide, puis celui que j'ai déposé sur tes lèvres.

Ton texte plein d'amour, je l'ai déjà lu cinq fois et je le relirai encore avant de me coucher. Chaque mot scintille d'allégresse. Tout ce que je veux dans ce temps subjectif est d'être un homme heureux. Sous un ciel bleu, blanc, gris, noir ou un firmament qui brille du soleil de minuit, je te tiens la main et nous marchons en silence dans les rues mortes

Le bonheur est un parfum sans nom

d'une ville où je suis le maire, le devin et l'apôtre.
Ainsi, je te fais ma reine, te donne les clés de ma
ville, le morceau magique de Winston, *Copenhague*,
mon amour, jouant dans mes tempes, et je danse
avec toi, souple et séductrice.

La danse des gens heureux

Le soir de notre rendez-vous, nous nous retrouvons devant le centre communautaire. Esméralda est arrivée avant moi et m'attend dans un manteau mauve avec une fourrure bleu nuit à l'encolure. Nous échangeons des salutations enjouées et suivons la queue qui passe d'abord par la caisse. L'orchestre joue des chansons populaires et la piste de danse ne désemplit pas. Nous nous débarrassons de nos manteaux, elle m'invite sur un morceau entraînant et nous laissons notre table sous la bonne garde de voisins attentifs. Elle porte une robe noire à la coupe ajustée, garnie de paillettes argentées sur la poitrine et dentelée au bas. Je la fais tourner sur un rythme grisant et elle se déhanche, épanouie.

— Comme tu es élégant avec ton chapeau en feutre, dit-elle une fois assise, un rafraîchissement à la main.

Je la remercie et lui fais le même compliment pour sa toilette de bon goût. Nous découvrons nos affinités en musique, en peinture. La conversation porte sur les livres lus, pas lus, les films vus, à

voir, sur le temps objectif qui nous pousse dans le dos alors qu'on souhaite flâner. Il y a de mon côté Freddy et Coco, deux sentiers qui se croisent dans mon cœur. Esméralda, curieuse, veut en savoir davantage. Alors, j'ouvre l'album des souvenirs, aux pages où le père s'approche de la perfection. On danse encore et elle péroré sur sa Hollande natale qui ne lui manque pas trop. Elle porte ses racines métissées au fond d'elle.

Voilà que l'heure avance et les mélodies lentes se multiplient comme pour faire comprendre aux fêtards que la fin approche. Nous dansons enlacés comme si nous l'avions fait depuis toujours et son parfum de lavande me rappelle le premier jour de notre rencontre.

— J'ai très peu écrit aujourd'hui. La journée me semblait longue. Tu étais dans mes pensées.

— Moi aussi, j'avais hâte. Tu veux bien me raccompagner chez moi ? Je m'occupe du taxi.

Je suis ravi de la proposition et nous voilà dans une voiture de la compagnie Crown, toute jaune, en direction de son appartement. C'est un de ces domiciles dans une usine rénovée. Le trajet n'est pas long. Je commence à me demander ce qui pourrait bien se passer une fois chez elle. Les rues Dundas et Lansdowne sous les fumées blanchâtres des tuyaux d'échappement me donnent l'impression d'une petite fin du monde. L'hiver nocturne transforme les véhicules aux phares blancs en d'étranges objets lumineux difficilement identifiables.

Elle pose la tête sur mon épaule et je voudrais que le chauffeur au turban roule jusqu'à New Delhi

à la recherche des origines du safran ou d'autres épices. Nous sommes bercés, bousculés et bercés à nouveau sur le bitume cahoteux nous menant chez elle. Son immeuble se trouve dans l'avenue Sorauren, une rue étroite s'il en est une. Cependant, comme il est tard, le taxi n'a pas besoin de serrer à droite pour laisser passer les autos dans l'autre sens.

Esméralda est au deuxième étage et j'admire ce loft arrangé avec des meubles modernes aux couleurs pastel. Quelques photos ici et là sur les murs aux briques rouges : une de Robert Doisneau et une autre d'Henri Cartier-Bresson, notamment. Je vois près de moi une vieille image encadrée de ses parents sur un banc dans un parc. Il y en a une autre de sa mère en tenue traditionnelle cubaine, un sourire large et généreux.

Nous rejoignons la cuisine, un peu plus loin. Elle me propose un café décaféiné ou de la tisane. Je prends la tisane, m'assois dans un fauteuil bleu ciel en polyester faisant face à un pouf rose. Des statuettes ici et là, un rideau qui cache la pièce suivante.

— C'est mon petit atelier. Je suis sortie sans rien ranger. J'avais peur d'être en retard.

— Je peux ?

Elle accepte de me montrer son lieu de travail. Le plancher est recouvert d'une toile épaisse et tendue. Dessus, je vois des petits masques en bois inachevés, des outils pour sculpter, quelques lampes de style art déco en train d'être montées, deux tableaux de paysages tropicaux de taille moyenne contre

un mur et un troisième sur un chevalet avec des danseurs en mouvement. Plus loin, je vois des tubes de peinture déformés couchés dans un torchon maculé de toutes sortes de couleurs.

Esméralda apporte mon thé au salon et je la complimente sur ses créations.

— Merci, dit-elle en repliant ses jambes sous ses fesses.

Je m'étire et elle me demande si je suis fatigué. Juste un peu engourdi. Je ne lui dis pas que c'est parce que je suis resté immobile dans le taxi pendant qu'elle avait la tête sur mon épaule. Mon amie me propose un massage des pieds. Je n'ai pas le temps de refuser ; la voilà qui m'emmène à sa salle de bain au décor bleu ciel. Je me déchausse et me lave les pieds. Ensuite, je reviens au salon où m'attend une baignoire d'eau tiède. Esméralda met de la musique jazz, douce et apaisante. La lumière est éteinte, sauf une de ces lampes très kitsch au coin qui fabrique des bulles vertes dans un contenant liquide. Ses mains d'experte massent mes orteils et je sens ma nervosité se dissiper en même temps que la tension dans mes pieds. Nous parlons à mi-voix de gens que l'on a remarqués à la soirée dansante. Celui qui était trop gros, celle qui mâchait une gomme en parlant fort et les amoureux qui se serraient trop fortement sur la piste. On en rit avec une complicité qui me ravit et me fait presque peur. Je me sens si bien avec elle que je crois être dans un rêve.

C'est quand je lui tiens le poignet et que mes yeux trouvent les siens dans la demi-obscurité que je ressens un fort désir de la posséder. Elle se laisse

tirer vers moi. Ma bouche sur la sienne, nos langues dans le territoire de l'autre, je découvre son corps sous sa robe soyeuse. Mes mains sur ses seins, puis des vallons et des creux. Sa cambrure s'offre et je la prends dans la douceur de la lumière verdâtre du salon. Sur le canapé, on s'aime entre silences et souffles courts, murmures et gémissements. Le tout s'amoncelle comme si le désir était un brouillard au début du jour. Pendant nos ébats, j'entends encore de la musique mais de façon lointaine. Ce saxophone grave et mélancolique, c'est Ben Webster qui joue *In the Wee Small Hours of the Morning*.

Un réveil qui ne ressemble pas à celui que j'espérais

Mon téléphone sonne et je l'ai pris, dans mon sommeil, pour le signal sonore d'un ascenseur des bureaux de Radio-Canada où on m'invite quand j'ai un nouveau roman. Cela dit, le son est trop persistant et je finis par me rendre compte qu'il s'agit de mon cellulaire. Je constate en me redressant qu'Esméralda n'est plus couchée. Je fouille dans les poches de ma veste en lâchant des jurons et je finis par trouver l'appareil vibrant.

— Allo, grand écrivain !

C'est Moussa et le constat me donne envie de raccrocher. Je m'imaginai un plus beau réveil que ça. Je lui réponds quand même en espérant m'en débarrasser.

— Moussa ! Comment vas-tu ?

— Très bien ! Je ne travaille pas aujourd'hui. Est-ce que je peux passer à ton appartement ?

— Je ne suis pas chez moi pour le moment. Par contre, en fin d'après-midi, c'est possible.

Nous échangeons ensuite quelques commentaires sur le mauvais temps et je constate qu'il a

neigé pendant que je dormais. Après avoir mis fin à la conversation, je me sens soudainement coupable. C'est grâce à lui, après tout, que j'ai retrouvé la trace d'Esméralda. Il ignore tout du dénouement. Toutefois, il y a grandement contribué en me donnant un coup de main. Je me lève en me promettant d'être plus affable lors de sa visite plus tard chez moi.

Esméralda est déjà habillée. Elle revient du dépanneur du coin. Un baiser tendre et long.

— Tu es tout le temps matinale ?

— Non, seulement quand je suis heureuse.

Nous nous asseyons pour le petit déjeuner. Elle m'observe dévorer le pain frais et boire avidement mon café. Elle dit que j'ai quelque chose de l'acteur Gregory Hines, avec un teint bien plus foncé. Je lui réponds qu'elle ressemble à la batteuse de jazz Cindy Blackman, sauf qu'elle est encore plus belle que la musicienne. Nous rions aux éclats.

— Elle n'est pas batteuse de rock ?

— Aussi. Mais c'est le jazz qui m'intéresse.

Une fois ma douche prise, je dois la quitter. Elle a commencé à faire le ménage et j'entends l'aspirateur du côté du salon. Je lui fais signe que je vais l'appeler et elle hoche la tête pour me dire qu'elle a compris.

Dans le tramway qui me ramène à mon appartement, je reçois un texto d'elle. Esméralda a beaucoup aimé notre sortie et me fait un autre compliment sur mes talents de danseur. Tout cela me met en appétit de jouer. Je descends non loin de chez moi et marche jusqu'au domicile de Winston. Il n'est sans doute pas encore rentré de Montréal,

néanmoins je sonne quand même. Puis, j'utilise la clé qu'il m'a donnée afin d'entrer par la porte de côté. Je monte le chauffage parce que je compte aller au sous-sol, pratiquer. Ma batterie semble m'accueillir avec le sourire. Une fois près d'elle, j'admire les cymbales en cuivre brillant et les tambours recouverts d'un rouge lustré. Ça fait à peine un an que j'ai fait cette acquisition. Un chèque de droit d'auteur plus gros que d'habitude m'a permis de l'obtenir. Quelquefois, seul dans mon lit, je rêve de ma batterie sur laquelle je joue des tempos complexes et excitants. Au réveil, je tente toujours de me rappeler ces rythmes sans y parvenir.

L'entraînement intensif est une cure pour un batteur

Winston a installé un système audio relié au studio. Celui-ci me permet de chausser mes écouteurs et d'enclencher un enregistrement de morceaux choisis sur lesquels je travaille depuis quelque temps. Ce que tout novice ne comprend pas, c'est qu'il faut beaucoup de pratique pour devenir bon musicien. L'artiste doit, à chaque répétition, s'approcher de la perfection. Ainsi, lors de sa prestation, le public constate qu'il maîtrise son art.

Je commence par un réchauffement général et ensuite je mets mon casque d'écoute, retire les percussions et la batterie des musiques que j'entends pour les remplacer par mon battement soutenu. Je tombe sur *Blues for Viola*, un des morceaux récents de Winston. J'utilise un rythme à cinq temps et il s'y intègre sans difficulté. Il y a deux temps forts et trois temps faibles. Quelquefois, je laisse passer un temps pour faire de l'espace au piano, puis je reviens comme si de rien n'était au bon endroit. Ensuite, j'entends *Copenhague, mon amour* et je scande une mesure différente qui s'appelle le *shuffle*. Mes bâtons

sont sur la caisse claire et la charleston. Je joue les yeux fermés. Mon pied sur la pédale ne rate pas un rythme et je commence à transpirer. Je continue sans m'en soucier. Après avoir maîtrisé la nouvelle mélodie, j'enchaîne sur des morceaux plus longs et rapides. De temps à autre, je lâche des « bombes » avec la grosse caisse comme si je voulais plaire au légendaire Kenny Clarke et je continue à suivre la cadence en tapant sur le bord métallique des toms. Un autre morceau s'immisce dans mes oreilles. Je troque mes bâtons pour les balais nécessaires à ce tempo. Je concentre mon jeu sur la caisse claire et mes balais ressemblent à des pattes de canards qui feraient les claquettes. Mon jeu m'enivre au point où je dandine de la tête, possédé.

La musique dans mes écouteurs est continue et je suis dans une cathédrale. Ici, je vois les notes du piano, là, celles du saxophone et ainsi de suite. La trompette monte et zigzague avec une vélocité impressionnante, la contrebasse est à ses trousses, toutefois elle prend des raccourcis puisqu'elle est trop lourde pour la pourchasser directement. Je maîtrise le temps dans cet assemblage de notes et chaque instrument est conscient que je suis le cœur qui bat. Je décide d'accentuer certains passages et pas d'autres. C'est ma prérogative et j'en profite sans me sentir coupable. Il faut dire que les autres instruments ont chacun leur moment de gloire dans leur solo. Là, je dois me faire discret et les laisser briller. Ensuite, je délègue à la contrebasse la tâche de garder le rythme pour me permettre d'étaler mes

prouesses sans me soucier du battement de mon propre cœur.

À la fin du morceau, je suis en sueur et je dois m'arrêter pour reprendre des forces et me rafraîchir à la salle de bain du sous-sol. Une fois sorti des toilettes, je monte boire un verre d'eau. Le téléphone sonne et je décroche instinctivement. C'est Barbara de Quincy.

— Puis-je parler à Winston s'il vous plaît ?

— Barbara ? Il n'est pas ici. Il doit se trouver encore à Montréal.

Elle reconnaît ma voix et me salue.

— Il m'avait dit qu'il serait de retour en début d'après-midi. C'est pas grave. Comment allez-vous ?

— Très bien, merci. Je suis en train de répéter.

— Je sais. Winston m'a montré votre batterie. Je crois qu'il aurait bien aimé en jouer !

— Oh, j'espère que non, sinon je n'aurais plus le privilège de l'accompagner.

Nous rions poliment et échangeons quelques anecdotes sur la fête que le saxophoniste a eue chez lui. Le consul honoraire du Danemark à Toronto a beaucoup aimé la prestation de Bonny Lou Davis et tout l'orchestre qui l'accompagnait.

— Il aimerait bien vous inviter tous à Copenhague bientôt pour un concert devant la famille royale.

— Je suis sûr que Winston serait heureux de l'apprendre. C'est un peu sa ville d'adoption.

— Oui, un peu. Cela dit, maintenant que je l'ai tiré des griffes des gérants véreux newyorkais, il est un des nôtres !

Nous parlons ensuite du succès grandissant de Winston au Japon et du spot publicitaire qu'il a accepté de faire pour un modèle de voiture nippone à la mode.

Quand je raccroche, j'ai une faim de loup. Alors, je rentre chez moi après avoir laissé un mot à Winston pour qu'il sache que Barbara a appelé.

De la visite plus tôt que prévu

Je constate que Freddy est passé. Il y a quelques repas de plus que la veille dans le congélateur. Sur mon bureau de travail, je trouve une note de lui. Il voudrait passer avec sa copine dans deux jours. Je me promets de lui répondre, une fois mon déjeuner avalé et quand j'aurai pris ma deuxième douche de la journée après ma pratique.

Rassasié et propre comme un sou neuf, je suis assis devant mon ordinateur. Quand on est pris de somnolence devant un écran, il est difficile de résister. On a l'impression que l'ordinateur est un vecteur d'hypnose, que l'image fixe devant vous joue le rôle de la montre accrochée à une chaîne que l'hypnotiseur balance sous votre nez. Mes yeux ne sont pas complètement clos. Je résiste sans pour autant empêcher un flot d'images de me pénétrer. Dans mon songe éveillé, je vois la silhouette d'Esméralda dansant avec sensualité. Je fronce les sourcils, je ne me souviens pas d'un mouvement de hanches aussi envoûtant.

Winston apparaît dans ce rêve, son saxophone au bout du bras. Voilà qu'il joue une sérénade.

Tout est si clair, la lumière semble provenir d'un endroit radieux au-dessus de moi. Peut-être qu'il faudrait fermer les yeux pour ne pas brûler mes pupilles. Est-ce ça le bonheur ? Un puits de lumière qui vous inonde au point de vous faire renoncer à cette clarté insoutenable ? Des images passent en vitesse. J'aperçois Jeff, mon éditeur, tout content. Il m'adresse la parole, mais aucun mot ne me parvient aux oreilles. Samantha Domingo fait un petit tour pour m'emprunter une recette de cuisine, chose inusitée. Puis le téléphone de chez moi sonne. Je décroche machinalement. C'est encore Moussa au bout du fil.

— Je suis à dix minutes de chez toi.

— Oh, je n'ai pas vu le temps passer. D'accord, à tout de suite.

On est déjà presque en fin d'après-midi et je me rends compte que j'ai somnolé une heure de temps. L'Africain est enfin dans mon petit salon et il me demande un verre de lait.

— Tu sais, nous, les musulmans, on n'aime pas l'alcool.

Je ris pour lui faire comprendre qu'il ne m'a pas convaincu. Lui aussi rigole et me fait un clin d'œil complice. Je sors un verre à pied que je remplis à moitié de vin blanc pour moi. Quelques amuse-gueules sur la table accompagnent bien cette bouteille venue des vignobles du sud de l'Ontario.

— Alors, t'as décidé de faire ma biographie ?

J'avais oublié l'épineuse question. Moussa doit lire ma surprise dans mes yeux.

— Je ne serai pas fâché si tu dis que tu ne peux pas!

Je prends une grande respiration et dis :

— Tu me demandes de faire quelque chose que je ne fais jamais. C'est comme si tu demandais à un portraitiste de peindre des paysages.

— Je vois. T'es pas spécialiste de la bio... biographie, quoi.

— Non.

— Tu fréquentes sûrement un autre grand écrivain qui peut le faire.

— Non, dis-je à nouveau, je ne connais aucun biographe.

Je lis la déception sur son visage. Je lui propose encore du lait pour essayer de passer à autre chose. Il refuse gentiment. Puis Moussa me dit qu'il garde sa médaille d'or de champion national de Guinée dans sa chambre, sur sa table de chevet. Il dut, pour l'obtenir, terrasser Baba Diallo, dit « Le lion de Conakry », après cinq rounds de combat sans merci.

— C'était le favori, ajoute-t-il, un grand sourire aux lèvres. Et puis, il y a eu l'attaque mystique...

Ce dernier commentaire me fait tiquer. Je le regarde avec insistance pour qu'il continue ; cependant, il ne pipe mot.

— « L'attaque mystique ? »

— Oui ! Je me préparais pour le championnat d'Afrique ! Et après un grand entraînement avec mon collègue des poids moyens, je suis allé me coucher. Impossible de me lever le lendemain. Grands maux de dos, quoi !

Il gesticule et je peux deviner qu'il ressasse sans fin cet épisode de sa vie. Moussa m'explique qu'à l'hôpital où il fut transporté, on lui fit trois radiographies. Tout cela aux frais de la Fédération nationale de boxe, précise-t-il, et aucune ne révéla de fracture ou même de lésion.

— Je suis resté au lit avec des douleurs pendant trois mois. J'ai tout essayé, massage, physio, même yoga ! Un Chinois de Conakry a mis des aiguilles dans mon dos, rien ! Alors, j'ai raté le championnat d'Afrique ! Le quatrième mois, je suis allé voir mon marabout. C'est lui qui m'a dit que c'était « une attaque mystique ». Les jaloux, les envieux, tous les méchants, là ! Ils ont envoyé des démons dans mon dos !

Je constate qu'il est sérieux et ça me rappelle les histoires étranges et invraisemblables de mon enfance africaine. Il y avait toujours des forces occultes complotant contre quelqu'un. Quand un individu mourait, parmi les personnes chagrînées, il s'en trouvait toujours un pour affirmer avec aplomb qu'il ne s'agissait pas d'une mort naturelle. En Afrique, personne ne meurt de mort naturelle.

— Et tu veux que j'écrive ta biographie en parlant de « ton attaque mystique » ?

— Oui.

— Non, Moussa. Je n'y crois pas. Même si j'étais biographe, je n'accepterais pas le diagnostic farfelu de ton marabout.

Il hausse les épaules, imperturbable.

— C'est pourtant vrai ! Tu veux connaître la suite de mon histoire ?

— Oui.

— Ah ! Tu vois comme c'est intéressant ! Peut-être que tu veux écrire ma bio... machin !

Je souris avec une certaine admiration dans les yeux. Moussa est plus malin que je pensais.

— La douleur dans le dos est partie toute seule ! Un mois après avoir raté le championnat d'Afrique ! On n'a plus voulu de moi à la Fédération de boxe. Les responsables pensaient que ça allait recommencer.

Mon cellulaire sonne et je vois qu'il s'agit d'un journaliste à qui je n'ai pas parlé depuis un an. Je fais signe à Moussa que je dois prendre l'appel. Il se sert d'autres amuse-gueules en attendant.

Melvin, un homme affable, ne s'encombre pas de préambule avec moi et j'aime ça. Il me propose d'écrire un article de mon choix dans le cadre du mois de l'histoire des Noirs. La proposition me tente, surtout qu'elle est accompagnée d'un chèque qui en vaut la peine. Toutefois, je n'ai aucun sujet à lui proposer. Moussa est dans la cuisine et revient avec des croustilles dans un bol.

Le journaliste peut me donner quelques jours pour penser à un sujet. Cela dit, je dois faire vite. Il a des dates de tombée à respecter. Je lui promets de le rappeler dès que possible. C'est quand je raccroche que l'idée de faire un article sur Moussa me vient à l'esprit.

— Moussa, que dirais-tu de lire ton histoire condensée dans un quotidien à grand tirage ?

— Un quotidien, c'est quoi même ?

— Un journal qui publie tous les jours. Je viens d'avoir une proposition difficile à refuser. Et j'ai pensé à toi.

Après lui avoir expliqué de quoi il s'agit, Moussa semble enjoué.

— Oui! C'est une bonne idée! Pas trop court, l'article, hein?

— Ils ont leurs critères. Je suis quand même certain que je peux négocier. Alors, où en étions-nous?

— Après «l'attaque mystique», j'ai perdu le soutien de la Fédération de boxe. J'ai essayé de retourner à l'école, mais c'était trop «caillou» pour moi, quoi! Difficile! Je «connais pas papier»! Seulement la boxe. Pour manger, j'enseignais la boxe à un ou deux enfants de fonctionnaires. Quand ils ne payaient pas, je mendiais au marché!

Moussa admet qu'il a eu une vie de misère en Afrique sans chercher de compassion. Il fut porté aux nues, puis devint pauvre, ensuite misérable au point de quémander pour remplir son estomac. Un destin foudroyé à cause d'une rumeur, d'une superstition. Je l'écoute et c'est un chapelet de malheurs. Sa famille le rejetait parce qu'elle avait peur qu'une malédiction s'abatte sur elle, comme ce fut le cas pour lui. Il a vivoté, volé quelquefois quand il travaillait pour des commerçants libanais trop riches pour compter chaque sac de riz qui quittait leur hangar. Il n'a jamais été fier de ça. Heureusement qu'il s'entraînait toujours pour se défendre dans les quartiers malfamés de Conakry. Sa réputation de champion lui a permis d'avoir un peu d'aide de quelques fans qui ne l'oubliaient

pas. Ils lui offraient le gîte ou un endroit où faire sa toilette.

Le récit de Moussa devenait interminable. Alors nous avons décidé de continuer un autre jour. Je note ce qu'il m'a raconté pour ne rien oublier. Son histoire déclenche des réminiscences africaines. Je vois des autobus pétaradants, des maisonnettes asymétriques en ciment, des buvettes aux murs badigeonnés de peinture baveuse, des parasols aux couleurs d'une bière populaire et ces mots à la chaux : « DÉFENSE D'URINER » à côté d'un homme se vidant la vessie. Je me souviens de grappes d'hommes débattant de questions bizarres. Peut-on aller au pays des morts et en revenir ? La canne en bois sculpté du chef de l'État le protège-t-il des coups de feu ? Ces questions étranges me reviennent en même temps que le soleil africain jaune et intense. Des enfants dansent spontanément dans les rues sales et boueuses de quartiers populaires entre des chiens errants faméliques. La musique qui sort des gargotes est une myriade de notes répétitives et une logorrhée verbale abrutissante. Je me souviens des bars munis de baby-foot, de machines à boule (flipper) aux sons stridents et dont l'odeur ambiante de bière vous donne le tournis.

Moussa vient de me rappeler qu'à l'adolescence on partageait le même soleil.

Mon éditeur, en visite impromptue

Jeff est arrivé alors que j'étais en conversation téléphonique avec un journaliste. Je promets de le rappeler tout en saluant mon éditeur d'un sourire indécis.

— Je passais voir un imprimeur non loin d'ici et je me suis souvenu que tu habites dans le coin.

— Arrête de raconter des mensonges. Tu sais très bien où j'habite, tu as payé le loyer.

— Oh, ce petit détail ? dit-il, un doigt levé. J'avais oublié. Alors, comment ça avance, ton truc ?

Je croise les bras sans répondre. Le petit homme en manteau gris lève la tête pour me lancer un regard et jouer à l'innocent.

— Allons, ne me dis pas que je t'ai offusqué en venant sans prévenir. Je peux partir si je te dérange.

— Pas du tout. Fais comme chez toi, c'est d'ailleurs un peu le cas.

Je lui montre le fauteuil et vais éteindre mon ordinateur. Il m'observe, assis, un sourire plein de malice.

— Tu ne sais pas à quel point je suis content que tu écrives à nouveau. Ma proposition de faire

un essai sur l'Afrique était dans le but de provoquer à nouveau un désir de reprendre la plume. Rien d'autre.

Je change de sujet et lui demande s'il compte voyager en Europe dans le cadre de son travail. La question n'est pas complètement innocente. J'aime rencontrer mes lecteurs dans les événements littéraires. Jeff prend un air enthousiaste.

— Oui ! Bien sûr ! Je suis d'ailleurs curieux de savoir quand tu pourras me montrer ton manuscrit puisque je dois planifier à l'avance tes prochaines signatures.

Je lui sers un café sans sucre avec un peu de lait. Il admire la peinture de Cy Twombly qui est sur le mur près de la salle à manger. Je bois une gorgée de mon café et dis :

— Dans un mois, j'aurai quelque chose pour toi.

Il sourit. Je suis ravi de voir qu'il n'a pas besoin d'exiger de voir la première ébauche.

— Et ça parle de quoi ?

— De jazz.

— Oh, non ! Ça ne vend pas, le jazz.

J'éclate de rire. Son franc-parler m'a toujours plu.

— Je ne parle pas seulement de jazz. Il est question de la vie, du bonheur aussi.

— Quelle vie ? La tienne ? T'es toujours entre quatre murs. Elle ne doit pas être si excitante.

— Pas vrai. Je suis membre du quintette de Winston et je joue dans des spectacles. Et puis... tu es dans le roman.

— Quoi ?

— Relaxe. Rien de bien grave. C'est gentil ce que je dis sur toi. Enfin, c'est pas méchant.

Il secoue la tête, mécontent.

— C'est la première fois que j'entends un de mes écrivains me dire qu'il m'a mis dans son livre. Et pourquoi ? Tu me détestes tellement ? Après tout, c'est moi qui ai payé le loyer !

— Je vais te le rembourser bien avant la fin du manuscrit. J'ai un article à écrire sur l'histoire des Noirs et c'est bien payé. Ça va me donner une marge de manœuvre pour régler les comptes.

— Te presse pas, dit-il, je peux attendre.

— Ce n'est pas l'impression que tu me donnes. Te pointer ici sans m'avertir et...

— OK, je m'excuse. J'aurais pas dû. La vérité est plutôt bête, maintenant que je te vois en face de moi.

— Que veux-tu dire ?

— J'ai relu un de tes textes hier, « Lettre d'un immigrant à sa fille ». J'ai été ému.

Je ne sais pas quoi lui dire. J'ai en effet écrit ce papier et je m'en souviens comme si c'était hier. Jeff n'a pas l'habitude de s'attendrir et j'ai envie de lui en faire le reproche. Toutefois, je n'y arrive pas. Il a l'air si sérieux tout d'un coup.

— C'est une lettre touchante. Tu expliques si bien l'état d'esprit d'un père noir d'Amérique du Nord qui s'inquiète pour son enfant. Ses doutes, ses angoisses aussi. Alors, je me suis souvenu que tu as une fille. J'ai oublié son nom, pourtant je suis sûr de l'avoir vue une fois. Est-ce vrai ? Est-ce toi, cet homme angoissé dans cette lettre ?

Ici tombe le couperet. Mon éditeur qui se pose la même question que mes lecteurs. Que faire ? Pendant quelques secondes, je ne suis plus un écrivain. J'essaye de le redevenir pour y répondre sans y parvenir.

— C'est pas juste. Mon éditeur ne peut pas me demander qui se cache derrière l'auteur. C'est un secret professionnel.

— Je ne suis pas venu ici en tant qu'éditeur.

— Je viens de m'en apercevoir. Jeff, tu me montres un côté que j'ignorais de toi.

— Et toi, vas-tu me le montrer, ce côté que je ne vois pas ?

Je prends une grande respiration et je me lance.

— Je te réponds juste à propos de la lettre. Le reste, c'est à toi de discerner le vrai du faux. Romain Gary dit que la réalité n'est pas une inspiration pour la littérature. C'est la littérature qui, quand elle est bien faite, inspire la réalité. J'ai une fille qui s'appelle Corinne et un fils, Freddy. La lettre est en effet pour Coco. Je lui explique que j'ai peur qu'on tire sur mon fils par bavure policière comme ça arrive à des Noirs à Toronto. J'ai aussi la hantise que ma fille déteste ce pays pour le mal qu'il fait, volontairement ou pas, aux Noirs. Par ça, je veux dire la ghettoïsation des banlieues, la stigmatisation du crime, le contrôle d'identité sans raison et le manque de perspectives d'emploi. Malgré ces blessures constantes, je veux que Coco aime son pays. C'est le sien. Le contentieux que j'ai avec lui n'a rien à voir avec elle. Voilà.

Le vieil homme m'observe intensément. Il me publie depuis longtemps. Or, je constate avec effarement qu'il vient de comprendre une partie du criminel qui m'habite. Je distille peut-être trop ce criminel dans mes livres. Toute rage n'est audible que pour celui qui écoute réellement. Autrement, ce n'est que du vent. Jeff a finalement pris le temps de le faire. Pourquoi le son d'un écrivain doit-il dépasser la vitesse de la lumière avant de sensibiliser des personnes comme Jeff ?

— Et toi, aimes-tu ce pays ?

Je fronce les sourcils. Il triche et veut en savoir plus que permis.

— Je l'aime. Et...

— Et ?

— Et lui m'aime-t-il ? Regarde cette photo que j'ai accrochée près de mon bureau. C'est l'écrivain James Baldwin. Il dit que la couleur n'est pas une réalité humaine ou personnelle. C'est une réalité politique. Je suis du même avis. Mon pays aime-t-il ma réalité politique ?

— Ton pays t'aime. Nous t'aimons tous. Moi, Barbara de Quincy, les musiciens de Winston. Tu peux pas savoir combien ils sont élogieux quand ils parlent de toi. J'en suis fier pour toi !

Je souris, ça me fait plaisir d'entendre ça.

— Est-ce que ça veut dire que j'ai un mois de plus avant de te rembourser ?

Il se lève avec une énergie nouvelle.

— Ah, ça, non ! Tu rêves ! J'attends ton manuscrit et ton chèque de remboursement avec impatience !

Je ris en retrouvant Jeff, l'homme que j'ai toujours connu.

Je lui parle de Barbara de Quincy et de la probable invitation du consul du Danemark pour jouer à Copenhague. Il trouve la nouvelle sensationnelle. Nous discutons ensuite de l'atmosphère morose du marché du livre en général. Jeff planifie de refaire toute sa page Web et d'y mettre les blogues des écrivains dont il a la charge. Le vieil homme est content d'apprendre que j'ai déjà un blogue. Une fois que je lui ai donné l'adresse, Jeff me donne une vraie poignée de main. Ses yeux cherchent les miens et il ajoute : « Merci pour ta franchise. »

Une nuit avec toi dans mon appartement

Miss Perfumado est dans mon lit, dans mes bras et je lui susurre des mots à l'oreille. Il pleut dehors et cela rend la chaussée très glissante. Le froid de février est tenace et j'entends le train au loin transportant des marchandises pour je ne sais qui, je ne sais où. Esméralda n'a pas arrêté de me poser des questions sur Coco et Freddy quand elle a vu les photos dans l'album que je garde précieusement dans l'armoire vitrée du salon. J'ai fait de mon mieux pour ne pas prendre toute la gloire. Après tout, sans Joanna, peut-être qu'ils n'auraient pas été sur le bon chemin. Cela dit, j'avoue qu'il a fallu beaucoup d'efforts pour ne pas me vanter. Chose étrange que de se vanter de ses enfants. Un jour, ils seront les adultes et nous, les parents, redeviendrons des enfants, incapables d'autonomie.

Miss Perfumado est nue entre les draps de ma couche et tout ce qui me vient à l'esprit est d'aimer ce corps et cet esprit avec la passion d'un amant qui vient de découvrir la source du Nil. Sa voix, sous le couvert des effluves érotiques, porte la marque du

désir au paroxysme de l'envoûtement. J'écoute bien plus que je parle et j'embrasse plus que j'écoute.

J'arrête les baisers sucrés et salés pour lui dire que je suis heureux. J'ajoute tout de suite après que je souhaite que la nuit ne se termine jamais et que le jour soit un lointain souvenir qu'on expliquera aux prochaines générations comme quand on parle de la préhistoire. Elle rit sans comprendre la profondeur de mon souhait et j'en suis soulagé. Comment saisir l'insaisissable désir de figer le moment pour éviter l'avenir incertain ? Surtout quand on est toute nue et que son amant colle son érection sur sa cuisse ? Malgré cela, la question reste pertinente et elle finit par dire que, sans la lumière du jour, nous finirions tous aveugles. Toutefois, nous aurions d'autres sens pour nous diriger.

Je reprends mes caresses et sa phrase poursuit ses pérégrinations de mon cerveau à mon cœur, ce juge qui tressaute au rythme d'une musique qu'aucun humain ne maîtrise. Nous nous aimons en douceur, puis avec l'énergie de deux âmes emportées dans le tourbillon des sensations nimbées des saveurs de l'interdit. Une fois au sommet de l'énorme montagne russe sur laquelle nous glissons, je touche le nuage rose du plaisir entre ses jambes.

L'auteur Jose Saramago croit que nous sommes probablement aveugles, des aveugles qui peuvent voir, mais qui ne voient rien. Je ne peux rien dire sur le sujet. Je suis prisonnier de mon plaisir, incarcéré consentant. Quand le vertige de ma luxure se

Le bonheur est un parfum sans nom

sera dissipé, il ne sera plus question de parler philosophie avec Esméralda. Nous franchirons un autre état d'esprit, libérés d'une angoisse mystérieuse jusqu'aux prochains ébats.

Winston est dans son studio

Il ferme les yeux et écoute une mélodie qu'il a créée par accident lors d'une répétition avant son spectacle à Montréal. Je suis monté le rejoindre après ma pratique dans son sous-sol. Le verre d'eau que je viens de boire m'a trop rafraîchi. Je me racle la gorge et m'excuse rapidement pour le bruit. Il ne bouge pas et écoute son enregistrement en hochant la tête lentement.

— Qu'en penses-tu ?

— Je préfère *Copenhague, mon amour*.

— Je sais. Moi aussi. Dis-moi ce que tu en penses quand même.

— C'est le genre qui irait mieux à un orchestre de swing. Ton quintette est composé de personnalités fortes, aux sons imposants. Cette mélodie a besoin d'un accompagnement de cuivre qui reste dans l'arrière-plan. Ça demande davantage de musiciens pour atteindre une forme affinée.

— Je peux arranger ça en studio, ajouter des cuivres autant que je veux.

— Oui, cela dit, en concert, c'est difficile de reproduire le même son, sauf si tu arrives à jouer avec tout un orchestre.

— T'as raison.

Il secoue la tête, découragé.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

Il arrête la musique et m'avoue avoir peu dormi.

— Je pense à ce fils que j'ai et que je ne connais pas. Avant, j'arrivais à chasser ces questions en me disant que j'ai tourné la page. Plus maintenant. Je crois que c'est l'âge. J'aimerais vraiment le connaître.

— Si tu donnes le nom de sa mère au consul danois, peut-être qu'il pourrait t'aider.

— Oui, peut-être.

Nous parlons de son prochain concert à Hugh's Room. Steve Doucet sera absent, il avait pris un engagement avant sans savoir que Winston aurait besoin de lui. Nous parcourons son répertoire et discutons des morceaux à jouer. Je lui fais quelques suggestions. Il a encore quelques semaines avant de décider. Nous nous quittons au moment où Barbara de Quincy appelle.

Le retour à la maison se fait non sans mal. Il fait froid cette nuit et, même si la distance est courte, des flocons de neige épais sont transportés par un vent froid et impitoyable. Je ferme les yeux quelques secondes. Il faut toutefois les rouvrir pour ne pas perdre son équilibre. Les maisons du quartier (mon immeuble est le seul à la ronde) projettent leurs lumières et créent des carrés blancs et jaunes sur le sol blafard et poudreux. Tout me semble paisible chez les autres et glacial en moi. J'arrive à mon immeuble et croise Barbara Furst et Sally Porter, les locataires de l'appartement du rez-de-chaussée.

On échange quelques commentaires sur la température. Sally m'invite à prendre un café chez elles et Barbara m'ouvre grand leur porte. Je ne peux refuser même si je n'ai qu'une envie, celle de rentrer pour écrire.

Autour d'un café et devant l'affiche d'Hannah Arendt, Sally lance un débat sur l'importance du pardon dans nos sociétés modernes. Barbara, avide sportive, préfère nous abandonner rapidement pour regarder un marathon à la télévision. Je pense à Winston et à son besoin d'être pardonné pour n'avoir pas tenté de retrouver son fils plus tôt. Comme sa philosophe préférée, Sally croit que le pardon est une des plus grandes facultés humaines. J'abonde dans le même sens, pas parce que je veux rentrer chez moi (mon café est fini), mais plutôt parce que j'ai bénéficié de ce pardon en tant que père et même comme ex-époux. Chaque fois que je regarde dans les yeux de mes enfants, je constate qu'ils ne m'en veulent plus d'avoir quitté le foyer familial.

Sally me propose de souper, mais je dois retourner écrire et elle comprend que la littérature passe bien avant un repas entre amis. Une autre fois, dis-je, en lui promettant de l'appeler. Chez moi, je découvre un message de Coco. Elle me souhaite de bons moments avec Freddy et Shu, sa copine. Ils seront là, demain soir. Elle ne pourra pas se joindre à nous. Un autre message téléphonique est une proposition d'un organisateur d'un salon du livre. Il cherche des écrivains « migrants » pour parler de leurs expériences d'oiseaux migrants. Il n'a

Le bonheur est un parfum sans nom

pas dit ça. Il a plutôt préféré parler d'expériences identitaires. Pourtant, c'est bien le mot « migrant » qu'il utilise pour décrire des gens comme moi.

Manifeste du « migrant »

Le transcanadien qui fut construit à la fin du XIX^e siècle pour définir ce grand territoire et rapprocher les communautés est un train cloisonné. Ma section est celle des « écrivains migrants ».

— Monsieur ! Non ! Vous vous êtes trompé. Allez plus loin vers le fond et regardez sur votre gauche, vous trouverez votre section. Ne vous arrêtez pas en chemin, il y a des gens qui vous suivent ! Faites vite, on n'a pas toute la journée. Vous savez lire ? C'est écrit noir sur blanc. ÉCRIVAIN MIGRANT.

Bien sûr, il y a dans ma section des gens qui s'enorgueillissent d'être étiquetés de la sorte. C'est une question de fierté, semble-t-il. Ne pas renier ses origines. Surtout ne pas se plaindre, puisqu'en Amérique, c'est pire. Tout ce que je leur répons est que je ne suis pas Américain.

Je ne m'assiérai pas dans la section des ÉCRIVAINS MIGRANTS. Je préférerais rester debout tout le voyage s'il le faut. Mon âme est pure et mes intentions sont nobles. Ce pays est le mien et je suis écrivain canadien comme tous les autres. Je ne suis pas un spécimen migrant à observer sous une cloche en verre. Terminé.

Une soirée en famille

Freddy et Shu mangent avec moi. J'ai fait la cuisine pour eux et ils adorent le rôti de porc agrémenté d'une sauce brune et onctueuse sur la purée aux petits pois. Mon fils me raconte les dernières rénovations effectuées dans son restaurant. La clientèle augmente un peu plus chaque mois et il est obligé d'embaucher plus de marmitons. Shu ajoute que son doctorat avance bien, même si le travail de rédaction est plus pénible qu'elle pensait.

— Comment fais-tu pour écrire tant de livres ?

Je lui réponds qu'elle ne peut comparer mes récits avec un document docte et truffé d'analyses quantifiables. Elle me sourit pour toute réponse. Shu sait fort bien que je ne veux pas rentrer dans les détails de ma méthode de travail. Elle m'aime bien et je soupçonne que c'est une affection indicible, quelque chose qui a rapport avec mon amour inflexible pour Freddy. Cependant, elle ne comprend pas que, pour un artiste, écrire est une façon de risquer sa vie. Pas sa vie d'être humain, sa vie littéraire. Si son livre est réussi, il a soudain de la valeur aux yeux du lecteur et sa vie littéraire

s'intensifie. S'il rate son coup, alors il meurt subitement. Le lecteur le dénigre ou l'ignore. L'éditeur finit par remarquer cette mort littéraire et le laisse tomber. Plus d'espoir d'être lu à nouveau. Pour toujours.

Freddy mange avec grand appétit et je le regarde faire, ébahi de voir un chef cuisinier apprécier mon humble repas. Shu a eu des nouvelles de ses parents qui sont à Vancouver. Ils m'invitent à faire un tour pour faire connaissance et je suis ravi. Je ne promets rien. En plus, j'ignore ce que Freddy pense de cela. Nous parlons de sociologie et de la thèse de Shu qui porte sur le comportement en milieu de travail. Je leur donne les grandes lignes de mon roman et la date approximative à laquelle je pense que j'aurai fini.

Puis, il est question d'Esméralda que je voudrais leur présenter un jour. Freddy arrête de manger et écoute attentivement. Shu est enjouée et m'offre son plus grand sourire.

— Quelle bonne nouvelle!

Je confirme que c'est une femme qui compte beaucoup pour moi. Il y a une photo quelque part sur mon téléphone que je montre et finalement Freddy me félicite pour avoir réussi à rompre mon célibat. Shu fait des compliments sur mon choix et nous poursuivons notre conversation sur les événements artistiques à voir en ville.

Je rêve de jouer comme Kenny « Klook » Clarke

C'est l'heure de se lever. Je ne bouge pourtant pas. Je sais qu'il fait jour et que les voisins sont en train de se préparer pour aller travailler. Je somnole et rêve de mon batteur favori. Les images de Kenny Clarke sont entrecoupées par la lueur du jour qui pénètre dans ma chambre à travers un store mal fermé. Cette intrusion dans mes yeux a l'effet d'un projecteur sur une scène de concert. Le faisceau chauffe ma rétine et je cligne des yeux, provoquant une obscurité momentanée. Klook joue de la cymbale avec un mouvement de poignet rapide et précis. C'est ainsi qu'il garde le rythme du morceau. De temps à autre, il frappe la caisse claire ou appuie sur la pédale de la grosse caisse, ce qui donne un bel effet au milieu d'un tempo endiablé. Il joue avec Sonny Clark, un musicien avec qui il n'a probablement jamais travaillé. La mélodie s'intitule *Softly as in a Morning Sunrise*. Un bijou qui s'apprécie mieux les yeux clos. Klook a deux amis avec lui, Miles Davis à la trompette et Dexter Gordon au saxophone.

J'écoute leurs exploits avec l'appétit du dormeur refusant de se réveiller. Klook, comme à son habitude, est un accompagnateur. Il déteste être le centre d'attraction. Par contre, son accompagnement est si sophistiqué, subtil et élégant qu'on finit par le remarquer. C'est le paradoxe de Kenny. Les musiciens l'adorent. Il met la table et attend que tous les invités soient assis pour s'installer lui aussi. C'est son jeu de batterie et sa cymbale magique qui tiennent le fort. Sans lui, je n'aurais pas tenté de devenir batteur. Il ressemble à un écrivain puisqu'il est l'ami du temps, l'ami du rythme qui transporte vers un ailleurs. Cronos devait être un batteur de jazz. Miles Davis sort des sons pointus escaladant le sommet de l'Everest et Dexter Gordon enrobe le tout dans un grand typhon velouté. Quant à Sonny Clark, avec son air d'enfant chétif, il glisse ses doigts sur le clavier avec la précision d'un orfèvre taillant du diamant brut.

Sous mes paupières, c'est un jeu de clair-obscur. Il y a la lueur du jour, le rosacé de mes paupières, l'obscurité qui tente d'imiter la nuit. Le quartette donne le meilleur de lui-même sur la scène de mon imagination. Quand vient la fin du morceau, j'ai des regrets de les voir partir. Ils disparaissent tous en même temps dans un nuage de fumée. Il y a des rêves qui méritent de devenir réalité.

Une heure plus tard, je suis attablé devant mon ordinateur portable, quand mon cellulaire sonne. C'est Joanna. Coco est à l'hôpital. Une voiture l'a heurtée alors qu'elle traversait la rue. Mon monde s'effondre. La suite est un peu floue. Non, elle n'a

pas les détails. Joanna est dans un taxi en route pour l'hôpital. Elle me donne l'adresse. Je sors en vitesse et j'oublie de verrouiller. Il faut hélér un taxi dans la rue principale, à cinq minutes de marche. Je passe devant la maison de Winston en pressant le pas, presque à la course. Essoufflé, je fais signe à un taxi roulant dans le sens opposé. Il fait demi-tour et me voilà parti. Ma mine est grave et le chauffeur jette des coups d'œil furtifs dans le rétroviseur. Je l'ignore et, pour ne pas trop penser à ma fille blessée, je texte Freddy qui me répond rapidement. Il est aussi en route. Ensuite je contacte Esméralda pour lui donner ma destination. Elle promet de venir me rejoindre à l'hôpital.

Un lit d'hôpital et la panique dans mes yeux

Je suis aux urgences de l'hôpital Mont Sinai. Le personnel soignant a réussi à ranimer Coco. Cependant, je n'ai pas encore le droit d'entrer dans le couloir des urgences où elle se trouve. Joanna est assise à côté de moi, inquiète. Mon instinct est de la prendre dans mes bras pour la consoler. Je me retiens et saisis sa main. Elle sourit, les yeux rouges. Je lui dis que tout ira bien, que le médecin qu'on a aperçu rapidement semble savoir ce qu'il fait. J'aperçois Freddy qui s'approche d'un pas rapide. Il a l'air préoccupé. Joanna court vers lui et il la serre dans ses bras tout en gardant les yeux sur moi.

— Je ne sais pas. Le médecin nous a simplement dit d'attendre ici, dis-je avant qu'il ne m'adresse la parole.

Ensuite, d'autres questions fusent. Comment c'est arrivé ? Était-elle seule ? À vélo ? Joanna explique ce qu'un ambulancier lui a relaté. Elle était à pied. Le chauffard a brûlé un feu rouge et, malgré son coup de frein, sa voiture a heurté Coco qui s'est évanouie.

— A-t-elle quelque chose de cassé ?

— Je ne sais pas, dis-je à nouveau, en haussant les épaules.

Joanna répond du mieux qu'elle peut. L'ambulancier n'a rien vu de cassé. Hormis la commotion cérébrale, tout semblait normal. Il faut quand même attendre la radiographie crânienne.

Dix minutes d'angoisse passent sans le moindre détail. Puis, voilà le médecin devant nous. À peine la trentaine et la mine rassurante.

— Votre fille a eu beaucoup de chance. Juste des hématomes et une foulure de la cheville gauche. La radiographie n'a rien révélé de cassé. Il lui faut du repos et des antidouleurs. Je la garde en observation quelques heures, ensuite elle pourra quitter l'hôpital.

Joanna remercie le médecin avec une voix étouffée par l'émotion. Freddy lui serre généreusement la main, ce que je fais aussi. Puis la mère de Coco se jette dans mes bras, joyeuse. Je la garde auprès de mon cœur, heureux que notre fille soit saine et sauve. Que vois-je au fond du couloir ? Esméralda et Shawn qui nous regardent de loin. Je ne savais même pas que ma copine était arrivée. Joanna semble aussi surprise que moi. Le médecin nous donne la permission d'aller voir notre fille et nous nous faufilons dans le couloir des urgences, suivant de près le docteur qui bifurque rapidement du côté où Coco est alitée.

— Ce n'est pas ma faute, papa.

— Je sais, Coco. Le médecin nous a expliqué.

Joanna se penche et dépose un baiser sur son front. Sur sa tempe droite, une égratignure.

— Comme j'ai eu peur pour toi, mon chou. Oh, merci, mon Dieu. Je devenais folle d'anxiété dans le corridor à attendre les nouvelles du médecin, commente Joanna.

— C'est un chauffeur pressé qui m'a fait ça. La police est arrivée au même moment que l'ambulance. C'est lui qui les a appelées.

Entré juste après, Freddy intervient.

— J'espère qu'on lui retirera son permis de conduire. Ce fou aurait pu te tuer.

— L'essentiel est que tu te portes bien, sans traumatisme crânien, dis-je pour ne pas envenimer l'atmosphère.

Coco nous fait signe pour que Freddy et moi lui fassions un câlin, ce à quoi nous obtempérons avec affection. Puis, le médecin revient lui dire à quelle heure exacte elle pourra rentrer chez elle. Il précise aussi qu'il faudra sortir de l'hôpital dans un fauteuil roulant, c'est la règle. Coco fait un clin d'œil à Joanna.

— Il est mignon, mon médecin. Tu ne trouves pas ?

— Oui, répond sa mère, déjà plus décontractée.

— Je me demande s'il est marié.

Elles rient, Freddy et moi échangeons un regard complice. Nous constatons que Coco va bien, car elle n'a pas changé.

Shawn, le mari de Joanna, nous a rejoints un peu plus tard. Par contre, je n'ai pas vu Esméralda. J'ai laissé Freddy pousser le fauteuil roulant pour la

chercher dans les couloirs sans la trouver. En nous quittant, à la sortie de l'hôpital, Coco me serre dans ses bras avant que son frère ne la ramène chez elle, appuyée sur des béquilles. Shawn me propose de me reconduire chez moi. Je le remercie, j'opte toutefois pour le métro en prétextant une course à faire au centre-ville. Ensuite, j'appelle mon amie qui répond immédiatement. Non, elle n'est pas rentrée. Elle a décidé de m'attendre non loin de la station de métro Queen's Park. On finit par se rencontrer dans le parc près de l'Assemblée législative.

— Alors ? Comment elle va ?

— Ça va. Rien de grave. Le médecin l'a laissée sortir. Juste une foulure et quelques contusions. Je suis soulagé.

Elle sourit enfin, rassurée.

— Je suis vraiment contente. Tu as une belle famille. J'ai vu ton fils, il est grand. Et ton ex est belle.

— Pourquoi t'as pas attendu à l'hôpital ? Je te l'aurais présentée. T'as vu Shawn ?

— Son mari ? Oui, mais on ne s'est pas vraiment parlé.

Je me rapproche d'elle et mets ma main autour de ses épaules.

— Tu n'as pas froid ici ? C'est pas encore l'été, tu sais ?

— Si, j'ai un peu froid.

Elle baisse la tête. Je sais que quelque chose la préoccupe. Je n'ose lui demander.

— Willem... il a fait signe. Mon ex a trouvé mon courriel. Il me demande de rentrer.

— Merde ! Tu l'aimes encore. C'est ça ?

Je me raidis instinctivement.

— Arrête. Tu dis n'importe quoi. Pourquoi me demandes-tu ça ?

— Parce que. Un simple mot de ton ex et tu es hésitante. Tu ne le rejettes pas.

Elle essaye alors de m'expliquer qu'après avoir vécu une relation pendant cinq ans, on ne traite pas son ex comme si c'était un petit copain. Je hausse les épaules pour toute réponse. Elle prend mon bras et je le retire brutalement.

— Tu agis comme un adolescent. Moi, j'essaye de t'expliquer que le courriel de Willem m'a bouleversée. Il dit qu'il ne se sent pas bien, qu'il est malade... il a fait des tests et attend les résultats. D'après lui, ma présence à ses côtés même pour quelques semaines l'aiderait moralement.

— N'y va pas. Je ne veux pas te perdre.

— Ça, c'est à moi de décider. Pas à toi. Tu te montres affectueux avec la mère de tes enfants et je comprends. Toi, par contre, tu m'ordonnes de rester loin de mon ex ? C'est immature.

Je prends sa main dans un geste d'apaisement et elle s'écarte.

— Tout ce que j'essaye de dire est que, si tu pars là-bas, il fera tout pour te garder. Et moi ? Tu as pensé à moi ?

Elle secoue la tête, déçue.

— Je regrette de t'en avoir parlé. Je cherchais le conseil d'un ami et j'ai la réponse d'un amant. Je croyais que tu étais plus mûr que ça. Je me suis trompée.

— Esméralda ! Attends ! Reviens !

Trop tard. Elle a tourné les talons et je sais, rien qu'à sa façon si déterminée de s'éloigner de moi, que si je tente de la retenir par la main, elle me dira de ne pas la toucher à nouveau. J'observe sa silhouette disparaître derrière la façade du parlement et mon cœur se brise en mille morceaux. Pourquoi suis-je jaloux ? Que vais-je faire de cette boule dans la gorge qui m'empêche soudain d'avaler ma salive ? Queen's Park est un lieu inapproprié pour une dispute d'amoureux. Les drapeaux flottent avec trop d'énergie et les statues de notables semblent sourire. Le chemin du retour sera long.

Comment dire à Moussa que j'ai le vague à l'âme?

L'Africain est venu raconter sa vie pour l'article que j'écris. Il fait gris dehors et j'ai passé ma journée à boire du café et à écouter la trame sonore d'*Ascenseur pour l'échafaud* de Miles Davis. Le rythme me trotte dans la tête, au milieu de la silhouette d'Esméralda s'éloignant.

Comment dire à Moussa qu'il m'emmerde avec ses histoires de misère? Ma tristesse est pour mon amour, pas pour la pauvreté dans laquelle il a grandi. Ça a l'air égoïste de dire ça. Néanmoins, quand on s'est disputé avec son amour, on ne pense qu'à elle. Alors, j'écoute Moussa sans m'apitoyer me décrire les sacs remplis de vieux chiffons qu'il utilisait comme gants de boxe. Je note qu'il a appris les mouvements des jambes le ventre creux. J'écris tout ce qu'il me raconte, résigné.

Mon ami m'explique que l'injustice la plus grande fut de voir son père choisir son grand frère pour continuer d'aller à l'école secondaire, alors que lui et la fratrie qui le suivait n'eurent droit qu'à apprendre un métier manuel. C'est ainsi qu'il

devint le souffre-douleur d'un mécanicien de vélos avant que ce dernier ne décide de lui apprendre son métier. L'atelier était sous un baobab. Un autre frère entra chez un menuisier, le suivant chez un tailleur. Quant aux filles, c'était fini après l'école élémentaire. Elles apprenaient l'entretien d'un foyer avec leurs mères respectives (son père avait deux épouses) jusqu'à ce que leur père choisisse un mari pour elles.

Nous revenons à la boxe et j'ai l'esprit ailleurs. L'Afrique est loin, trop loin de moi. Je l'ai quittée il y a si longtemps que, quelquefois, je crois avoir vécu un rêve, un long rêve jusqu'à la fin de l'adolescence. Pourtant, j'ai grandi en Afrique et personne ici n'oublie de me le rappeler avec ses questions sur mes origines. J'écris comme un automate et, de temps en temps, je lui pose une question dont je devine la réponse. Avait-il consulté un sorcier à chacun de ses combats de boxe ? Il me confirme que c'était obligatoire. L'entraîneur fournissait une bonne adresse de féticheur si un boxeur ne savait où aller. Le sport en Afrique est lié aux forces occultes. Des esprits invisibles promettent de tout faire en leur pouvoir pour vous octroyer la victoire. Si vous essayez une défaite, alors le féticheur de l'adversaire était plus fort. J'ai bien envie de lui demander pourquoi les Africains s'entraînent si tout est décidé par les forces occultes. Finalement, je préfère ne créer aucun antagonisme. Après tout, c'est grâce à cet article que je toucherai un chèque bientôt.

— Est-ce que les Blancs croient aux fétiches ? me demande le Guinéen.

Comment dire à Moussa que j'ai le vague à l'âme ?

— Le Blanc veut toujours avoir l'air cartésien dans son travail. Les fétiches n'ont pas de place. L'irrationnel se limite à l'horoscope dans un journal. Le reste est très concret.

— Ah, je ne comprends pas « cartézion » ! C'est quoi même ce mot-là ?

— Pas de fétiche, c'est tout. Ils ne croient pas à ça.

Moussa se lève et lâche un juron dans sa langue.

— Toi, là ! Tu es devenu plus blanc que les Blancs ! À la télévision, je vois des émissions sur les fantômes ! Des heu... psychiques qui racontent qu'ils ont vu leur papa au paradis ! L'horoscope, c'est comme les fétiches. Hein ! L'un est Balance, l'autre Scorpion ! C'est le féticheur qui va leur dire comment leur journée va se passer, qui ils vont rencontrer ! La différence, c'est que, nous, on ne fait pas semblant d'être « cartéziens ! »

— Cartésiens.

Je ne veux pas débattre d'un problème insoluble. Moussa a raison et je n'ai pas tort. Tout Africain a fait ce constat une fois ici. L'Occident est fétichiste. Cela dit, on a réussi à canaliser cette passion de l'irrationnel dans les jeux de hasard, les films d'horreur, les paris de courses de chevaux, les horoscopes, les psychiques à la télé et bien sûr dans la bourse. Oui, les bourses des plus grandes villes occidentales sont des temples de l'irrationnel. On investit des fortunes colossales en se basant sur l'opinion de gourous, de féticheurs bardés de diplômes comme des MBA, pour faire sérieux. On les appelle des spécialistes des transactions boursières. Ils prédisent ce qu'ils appelleront « inflation » ou « récession », parleront

de signes avant-coureurs, de la « nervosité » des marchés et de la « volatilité » des prix du pétrole sans que le commun des mortels ne sache réellement les fondements de leurs prophéties. L'or noir rend le Blanc irrationnel.

— Moussa, ce genre de discussion peut nous garder ici pendant des heures et je dois aller rejoindre Winston un peu plus tard pour pratiquer. On a un spectacle bientôt.

Il hoche la tête, déjà ailleurs. Peut-être de retour dans son pays d'origine. Il m'explique alors qu'après qu'il eut vécu de petits larcins et de mendicité, son ancien entraîneur eut pitié de lui et lui dégota un job de videur de boîte de nuit dans un club appartenant à un expatrié français. Après deux ans de loyaux services, son patron lui trouva la perle rare ; un visa de quelques mois en France. Il devait y apprendre les techniques de culture vivrière. Il n'avait pas l'intention de devenir agriculteur. C'était pour faire le même boulot de videur de boîte à Paris. Son patron voulait économiser sur sa main-d'œuvre. Il devait lui rembourser le billet d'avion et les frais du visa en travaillant pour une bouchée de pain.

— Moussa, je t'arrête ici. On va continuer demain. Je dois me préparer pour rejoindre Winston.

Il n'a pas l'air vexé.

— D'accord. Tu as beaucoup de vieilles photos sur ton mur, fait-il remarquer en se levant. C'est qui ce monsieur sur ta table ?

— Chester Himes, un écrivain.

— Et lui avec la femme blanche ?

Il montre une photo que je viens de sortir de mon tiroir.

— C'est Miles Davis et Juliette Gréco.

Moussa secoue la tête.

— Tu connais tellement de gens !

— Non, pas personnellement. Ce sont des musiciens, chanteurs, écrivains. J'ai entendu leurs chansons, leurs musiques ou j'ai lu leurs livres. C'est différent.

— Pourtant tu dis leur nom comme si c'étaient des amis !

— Les artistes que j'admire sont mes amis. Tu comprends ?

Aussitôt dit, je regrette la question. Moussa risque de s'éterniser et je veux rester seul.

— Non. Deux personnes doivent se connaître pour être amis.

— Disons que j'admire leurs œuvres au point où je me sens proche d'eux.

— Ah ! Oui, ça je comprends ! Moi aussi, j'admire des grands boxeurs comme Mohamed Ali ! Et quand je regarde un combat de lui, je peux deviner ce qu'il va faire.

— Moussa...

— Je sais que tu es triste. Ça se voit dans tes yeux. La femme-là te donne des problèmes, quoi !

Je souris, vaincu.

— Oui, une affaire totalement infantine. J'ai réagi bêtement.

Il me donne une tape sur l'épaule.

— Pas de problème. Je vais t'appeler demain. On va continuer l'article pour le journal.

Il quitte enfin. Je me demande si Miles Davis s'est souvent disputé avec Juliette Gréco. Il avait suffi de si peu qu'ils se séduisent l'un l'autre. Quelques notes de trompette, des regards échangés, un effleurement simple et foudroyant, quelque part dans un club de jazz parisien.

Je décide de téléphoner à Coco pour lui demander si elle a besoin de quoi que ce soit.

— Non, papa. Tout va bien. Tu as une drôle de voix, t'es enrhumé ?

— Heu... oui, un peu. Je passerai demain te voir. Surtout ne t'appuie pas sur ta cheville gauche. Sinon, elle va prendre plus de temps à guérir.

Elle me promet de faire attention. Je sais qu'elle a déjà l'esprit ailleurs. Un programme à la télé sûrement ou une de ses amies avec qui elle échange des textos sur son portable. Après avoir raccroché, j'ai envie d'appeler Esméralda. Je le fais, un peu embarrassé. C'est la cinquième fois dans la journée. Elle ne me répond pas comme les fois précédentes.

Un historien qui ne dit pas son nom

Ils sont tous là à la pratique. Paul Christian, le contrebassiste, me donne l'accolade. John Novsky, le trompettiste, fait sortir des sons pleins de vibrations pour se réchauffer. Tyrone Jackson, le pianiste, arbore un costume blanc et une cravate noire sur une chemise immaculée. Il regarde sa montre, impatient de commencer. Winston discute avec Bonny Lou Davis, qui me salue d'une bise sur la joue.

— Merci, dit-elle, les yeux pétillants de joie.

Je la regarde sans comprendre les raisons de ses remerciements.

— Winston va me mettre dans son prochain album. Je vais interpréter deux numéros de Gershwin et je ferai partie de la tournée de promotion quand l'album sortira. Oh ! Comme je suis contente. C'est grâce à toi ! Winston m'a dit que tu l'as convaincu !

J'observe Winston à la dérobée. L'homme a du mal à garder son sérieux. Je n'ai aucune souvenance d'avoir discuté de la participation de Bonny au prochain album de Winston. Je décide de jouer le

jeu quand même, parce que je me souviens de la fois où elle m'avait demandé de sonder le saxophoniste pour savoir s'il avait décidé de l'inclure dans son prochain album.

— Tu vois, Bonny, tu t'inquiétais pour rien.

La situation me met mal à l'aise et, pour éviter que Bonny découvre le pot aux roses, je parle de la lenteur de la circulation durant l'heure de pointe. Winston vient à ma rescousse, une feuille de musique à la main.

— Ça, c'est ta partition pour *Come Sunday*, j'ai effectué quelques modifications depuis la dernière fois qu'on l'a jouée ensemble.

Je prends la feuille et me met à lire avec une grande concentration. Bonny constate alors qu'elle ne peut plus me déranger et va rejoindre les autres musiciens.

— Pourquoi lui as-tu dit que j'y étais pour quelque chose dans son embauche ?

La question est presque murmurée et mon ami et moi donnons l'impression d'analyser la partition que je tiens sous la lumière d'un projecteur.

— C'est pour garder une certaine autorité sur elle. Elle est excellente, seulement tu sais comme moi que, si tu lui fais trop de compliments, ça lui monte à la tête.

— C'est vrai. T'aurais quand même pu m'avertir de ton stratagème.

Il hausse les épaules et fait volte-face, frappe dans ses mains pour avoir l'attention de tous, donne les dernières directives. Je m'installe derrière la batterie, consulte l'ordre des morceaux sur un

papier, prends les baguettes, attends le silence, puis compte à trois pour débiter. Comme le dit Stanley Crouch avant de commencer un morceau : « On se revoit de l'autre côté. »



À la pause, Winston me relate son séjour à Montréal. Les belles femmes élégantes qui lui adressaient la parole avec cet accent français auquel il ne résiste pas. Il a eu une aventure de quelques jours, elle ressemblait à Billie Holiday. Daphnée. Son père était musicien et il a accompagné Dizzy Gillespie au Colonial Tavern, à Toronto, dans les années cinquante.

J'écoute d'une oreille attentive tout en craignant qu'il me pose des questions sur ma situation sentimentale. Je ne veux surtout pas en parler.

— The Colonial ? T'es sûr que c'était à Toronto ? Je croyais que c'était The Imperial Room.

Winston pointe un doigt sur moi.

— Tu es nul dans ton histoire du jazz et c'est toi, le Torontois ! The Colonial, c'était pour les petits groupes à Toronto ! Le Imperial Room recevait les orchestres comme le Palais Royale ou Massey Hall.

— Ah ! d'accord. C'était où ? Au Lakeshore ?

— Non. Le Colonial se trouvait sur la rue Yonge, juste après la rue Shuter. Il ne reste plus rien aujourd'hui. On a détruit l'immeuble. On va y construire un hôtel, je crois.

— T'as déjà joué là-bas ?

— Je suis pas si vieux que ça. L'endroit a fermé dans les années soixante-dix. J'étais encore novice.

— Tu vas la revoir, Daphnée ?

— C'était une aventure. Elle a quelqu'un d'autre, elle m'a dit.

— Quelquefois, elles disent ça parce qu'elles savent que tu veux une aventure.

Il sourit.

— Et toi, que devient Miss Perfumado ?

Je baisse la tête et prends l'air abattu.

— Je vois. Vous passez une zone de turbulences. Quand tu voudras m'en parler, je t'écouterai.

Il se lève pour aller avertir les autres qu'on reprend la séance.

Je m'assois derrière la caisse claire. Un roulement rapide capte l'attention de tout le monde. Winston me remercie d'un signe de la tête et il donne des directives à nouveau à chacun de nous. Bonny doit se fondre davantage dans le décor sonore pour le restant des morceaux et n'intervenir qu'aux points convenus. Tyrone continue en pointillé avec ses doigts magiques sur le clavier, Christian appuiera davantage sur les cordes de sa contrebasse quand Winston lui laissera son solo et John colorera les espaces vides qui apparaîtront quand j'utiliserai les balais sur la caisse claire. « Allons-y ! », dit Winston.



Nous finissons la répétition à neuf heures du soir. Winston propose de me ramener dans sa voiture. Je le remercie tout en l'informant que je vais aller

voir Esméralda. Il hoche la tête et tourne les talons. J'entends le rire de Bonny même si elle a le dos tourné. Elle quitte les lieux avec Tyrone qui me lance un « À plus, frère ! », les doigts en signe du « V » de la victoire. Je fais de même. Je sais qu'il va directement au club de jazz où il joue tous les soirs dans la rue King, au sud de la ville. Son nom circule ces derniers jours entre musiciens à cause de son brillant album pour lequel il mériterait le prix Juno. Je ne sais pas quand il se repose. Le bassiste est déjà parti. Il n'y a que le trompettiste John et moi qui nous regardons avec curiosité. Lui se demande pourquoi je l'ai retenu et moi, s'il va m'écouter jusqu'au bout. Il peut être impulsif, surtout quand il est en manque.

— Tu te tiens toujours loin de la bouteille ?

Il a le sourire narquois. Le musicien serre son étui sous le bras et imite maladroitement la voix d'un enfant.

— Oui, papa.

— C'est pas la peine de faire le clown. Rappelle-toi que c'est chez moi que t'as cuvé ton vin la dernière fois. J'ai...

— Comme tu peux le constater, je suis sobre. Je te promets de l'être pour l'éternité, monsieur le policier de l'alcool. Tu peux dire à Winston qu'il n'a rien à craindre. Pourquoi fais-tu toujours le travail de Winston, petit caniche ? T'as peur qu'il ne te mette pas dans son album ?

J'évite la provocation.

— J'ai un message pour toi.

— Pas le temps.

Il fait volte-face, et je le retiens par la manche.

— Samantha Domingo m'a dit de te donner son numéro de téléphone.

Il se retourne, le front plissé.

— Je ne connais pas de Samantha. Une fan ?

— Si, c'est la mère de Diego Suarez, ton ami.

Le musicien baisse les épaules et lâche un soupir.

— Oh ! cette Samantha.

Il me donne un sourire de vaincu.

— Désolé. La prochaine fois que tu veux me parler, je ne m'énerverai pas.

Je lui tends le numéro de téléphone sur un bout de papier.

— Elle veut que tu l'appelles. C'est ma voisine. Elle habite au-dessus de mon appartement.

— Comment sait-elle que je te connais ?

— Elle t'a vu quand Dwight t'a déposé chez moi. C'est elle qui t'a laissé entrer.

— Merde !

— Je sais, le monde est petit.

Je me retourne et il dit :

— John Coltrane et Charlie Parker ont aussi eu des problèmes de dépendance.

— Ce n'est pas à cause de ça qu'ils étaient excellents.

— Je ne touche plus à la drogue depuis un an, *man*. C'est pour ça que je compense avec l'alcool.

— Winston va te chasser si tu continues, tu le sais. Il te l'a dit chez moi. Alors va parler à Samantha, peut-être qu'elle a un moyen de t'aider.

— J'ai pas besoin d'aide. Je peux arrêter seul.

— D'accord. Tu veux que je le dise à Samantha ?

Deuxième soupir.

— Non.

Je quitte en remontant mon col. Peut-être que John me suit. Peut-être pas. J'ai déjà chassé cette conversation de mon esprit. Il a neigé pendant qu'on répétait. Mes pas sur la chaussée sont hésitants. J'évite les amoncellements et la chaleur du tramway qui passe me réchauffe pendant quelques secondes. Puis, le froid. Un peu plus mordant qu'au moment de ma sortie. Une fois à la station de métro Dundas West, j'appelle Esméralda. Cette fois, elle répond.

— Je peux passer ?

Silence au bout du fil.

— Oui, mais ne t'imaginer rien.

— Pourquoi tu ne m'as pas répondu plus tôt ?

— Je faisais ma poterie. Ça me relaxe. Et à ce moment-là, je ne voulais pas te voir.

— Je serai là dans dix minutes environ.

Je sonne en bas et elle me laisse entrer. La porte de son condo est entrouverte, je rentre sans frapper.

L'odeur de tabac m'immobilise un court instant.

— Je ne savais pas que tu fumais.

— Quand je suis soucieuse, il m'arrive de fumer.

Je m'approche d'elle et elle me fait signe de m'asseoir.

— T'es du genre possessif ? C'est ce que je me suis dit après ta petite crise de jalousie.

— Heu... Non. Oui. Enfin, un peu. Mets-toi à ma place ! Je suis resté quatre ans sans écrire une ligne et sans un seul amour dans ma vie. Le désert. Et quand tu m'as parlé d'une possibilité de retourner en Hollande... j'ai flippé ! Je tiens à toi.

— Je n'ai pas encore pris de décision. Quand mon ex aura ses résultats de tests, je déciderai. Seule.

Je croise les mains, assis sur un de ses poufs qui me paraît si inconfortable.

— Ne me regarde pas comme ça, dit-elle. À une période de ma vie, je croyais que j'allais finir mes jours avec cet homme. Je dois au moins considérer la possibilité de me rendre à son chevet si c'est grave.

Silence de ma part. Je me sens tellement ridicule. Toutefois, je persiste à lui jeter un regard plein de reproches.

— Peux-tu me donner un verre d'eau ? Je sors d'une répétition et j'ai couru ici avant que tu ne changes d'avis.

Elle se lève dans sa robe diaphane couleur menthe à l'eau d'une élégance toute raffinée. Sa cigarette est aromatisée et, de ce parfum, j'imagine une terre lointaine vers le pays du soleil levant.

Elle dépose le verre sur la tablette à côté et reprend la cigarette qui l'attendait dans le cendrier en métal. Je bois avidement et mes yeux mi-clos tentent d'éviter les siens scrutateurs. Nous croisons nos regards quand même et quelque chose d'électrique nous force à les baisser.

— Au fait, pourquoi as-tu divorcé de Joanna ?

La fumée du bout de sa cigarette frôle son visage comme un serpent fantomatique.

— J'ai réalisé, il y a quelque temps, trois ou quatre ans, que j'avais divorcé sur un coup de tête. Les raisons étaient, avec le recul, non fondées. Je me suis trompé et j'ai fait souffrir trois personnes

inutilement. Le mal est fait, néanmoins je ne peux m'empêcher de me sentir un peu coupable.

— De quelles raisons parles-tu ?

— Je lui en voulais pour ses ancêtres colons. Je revenais du grand Nord, Yukon. Là-bas, quand tu analyses la situation, tu vois le mal qu'on leur a fait : le manque de services publics, la négligence de l'État et ses conséquences, comme l'alcoolisme. Je lui en voulais comme si elle était l'ennemi, comme si c'était sa faute à cause de ses origines anglo-saxonnes très profondes dans ce pays. Elle n'y était pour rien. J'ai été aveuglé par une colère sournoise contre mon pays.

— Je comprends. T'es un impulsif, toi, commente Esméralda.

— Et toi ? Pourquoi t'es-tu séparée ?

Elle lève les yeux en l'air, un peu gênée et me répond :

— Comme je te l'ai dit, j'ai subi de la violence verbale et du dénigrement. Quand j'ai réussi à m'en sortir, ça n'a pas été simple de rétablir mon amour-propre. Le psy m'a fortement suggéré de rester sans relation amoureuse pendant un an après mon arrivée au Canada. C'est pour ça que j'essayais de t'éviter et que j'hésitais à te donner mon nom. Finalement, je ne l'ai pas écouté.

— Tu regrettes ?

— Non. Ce que j'essaye de te dire est que je suis encore fragile.

Elle fume et j'y vois du délice. À tel point que je m'imagine être sa cigarette. Je l'observe en silence et mon esprit souhaite être son régal. Je voudrais

devenir le vertige qui l'enivre momentanément avant qu'elle ne rejette la fumée. Je veux être cette fumée dans les méandres de son sang.

Elle écrase sa cigarette et son geste me fait penser à une chanson de Nicolas Peyrac. Quelque part dans mes souvenirs d'Afrique, un transistor sous un soleil de plomb joue une chanson de Peyrac, Charles Aznavour ou William Sheller. Un truc triste et beau à pleurer. Un machin que certains chanteurs français savent écrire.

— Puis-je te prendre dans mes bras ?

Elle hoche la tête. Nous nous levons ensemble pour nous enlacer. L'étreinte est douce et longue. On ne dit mot. Juste nos respirations se parlent, cœur contre cœur, un langage défiant la notion de langue ou de phonétique.

Mes yeux s'ouvrent sur la fenêtre. Il neige dehors et je me demande si je vais lui demander de rester. Les autobus doivent être en retard. Elle précède ma pensée.

— Tu peux dormir sur le divan, si tu veux.

Quelque chose dans son invitation m'oblige à choisir le froid. Ce n'était pas méchant, ni indifférent. Elle a réveillé un feu en moi. J'ai envie d'elle, je ressens un désir colossal de la prendre debout sans même le temps de se déshabiller, ni même de s'embrasser. On n'a pas besoin de s'embrasser pour s'embrasser. Un souffle chaud en hiver suffit pour déclencher un feu de Bengale.

— C'est gentil, je préfère rentrer.

Elle est un peu surprise et va vérifier le temps à la fenêtre.

— T'es sûr ? Il tombe beaucoup de neige maintenant.

— Je dois me lever tôt demain. Je dois écrire.

Elle sait que c'est vrai et n'insiste pas.

Nous nous quittons sur le perron de sa porte après un baiser chaste. L'amour est un apprentissage et chaque erreur nous renvoie à la case départ.

Rhume et couscous au bœuf

Je suis resté couché toute la matinée parce que j'ai attrapé froid en rentrant la veille. Je me mouche toutes les dix minutes. Ma gorge est légèrement douloureuse et je soigne ma voix enrouée avec du thé au miel. Les comprimés aident quelque peu également. Esméralda n'a pas appelé hier pour voir si j'étais bien rentré. Je me demande si elle ne veut plus me voir et n'ose pas me le dire. J'écris en position assise dans mon lit, le dos appuyé sur trois oreillers. Le roman avance bien et je commence à voir le bout du tunnel. Nous n'y sommes pas encore et, entre deux lignes narratives, je m'arrête pour cogiter. Un roman est une course où le vainqueur n'est pas forcément le premier arrivé. Il peut s'agir du dernier. La victoire dans le récit se cache en permanence et n'apparaît furtivement qu'à celui ou celle qui sait la voir.

On est maintenant en début d'après-midi et, comme promis, Moussa est là et me raconte la suite de son périple. Je dois remettre mon article demain. Son aventure d'Africain venu sans rien à Toronto doit paraître ce mois-ci. Il me raconte ses années

dans la banlieue parisienne à frôler les murs de sa cité pour éviter les « poulets », car son visa avait expiré. C'est drôle de constater combien les peuples ont un concept différent des forces de l'ordre. Dans de nombreux pays africains, ils sont surnommés « mange-mille » parce qu'ils verbalisent souvent les citoyens innocents pour leur extirper mille francs de la monnaie locale.

Moussa, tout en me racontant sa vie clandestine dans la région parisienne, me prépare un couscous aux dattes. Je crois que ma mine malade a dû le convaincre de me remonter le moral avec un repas savoureux. Il s'interrompt de temps à autre pour me demander où se trouve un condiment. J'indique l'endroit d'une voix enrouée et il poursuit son récit dans son français africanisé. Si je ne comprends pas un terme, ça arrive puisqu'il y a des néologismes, je l'interromps. Il m'explique, volubile, gesticulant, et reprend sa cuisine. Il sort le beurre du frigo pour se faire une tartine vu qu'il n'aura pas le temps de manger avec moi. Moussa commence son travail de manutentionnaire d'école en fin de journée et finit tard dans la nuit.

— J'adorais les sandwiches jambon-beurre ! Les Français-là, même le pain baguette, ils préparent ça bien ! Même si c'est pas « poulet yassa », tu as le ventre plein !

Comme videur de boîte de nuit à Paris, il reçut deux coups de couteau à l'épaule et au dos un soir, et son patron dut s'acquitter des soins et l'Africain remboursa les trois-quarts avec son maigre salaire. Pour éviter d'être blessé une autre fois, il donnait

souvent le premier coup aux ivrognes arrogants. Le patron finit par le renvoyer.

— J'étais soulagé même si je savais que mes jours sans manger allaient commencer.

Le Guinéen lâche un juron dans sa langue maternelle.

— Après deux mois, j'ai trouvé un autre travail. Un atelier qui fait des masques africains. Pour les touristes, quoi.

— Ah ! Tu sais sculpter le bois ?

— J'ai appris avec mon grand-père !

C'est quand son pays fut atteint par une instabilité chronique qu'il fit sa demande d'immigration au Canada. La requête fut acceptée et, deux ans après, il s'est retrouvé à Toronto.

On cogne à ma porte. C'est Winston que Moussa reçoit les bras ouverts.

— Entre et viens manger ! Moi, je dois partir au travail.

Le jazzman est content de le voir. De ma chambre, je peux les entendre échanger quelques nouvelles. Winston parle de son prochain concert et lui propose de mettre son nom sur la liste de ses invités. La prochaine fois, répond Moussa qui doit assister à une réunion syndicale ce soir-là. Le saxophoniste propose alors qu'il en parle à un des adolescents que Moussa croise dans son école. Peut-être que l'un d'entre eux aime le jazz. L'Africain promet de le faire.

Une fois Moussa sorti, je constate le regard inquiet de Winston.

— T'en fais pas, je serai prêt pour après-demain.

— Comme tu le sais, Steve est parti en Europe pour quelques spectacles. Je ne peux pas te remplacer.

Il s'assoit à côté de moi et m'observe finir mon article à la hâte.

— Oh, voilà que je sens encore une de ces odeurs de souffrance ! Ton appartement sent *Stormy Weather* quand je l'interprète par une journée humide comme aujourd'hui.

— Arrête, Winston, j'ai un rhume, c'est tout.

Il secoue la tête. Je suis incapable de jouer la comédie avec lui. Mon ami se saisit de mon ordinateur portable, dépose l'appareil sur ma table de chevet, arrange mes coussins dorsaux et sans rien dire va à la cuisine me servir un plat de couscous au bœuf qui mijote à feu doux depuis le départ de Moussa. Il apporte deux assiettes remplies, une bouteille de vin et deux verres à pied.

— Tu dois manger quelque chose, dans ton état. C'est difficile de travailler avec une peine d'amour.

— Pardon ?

— Allons, tu oublies que tu parles à un spécialiste des émotions. S'il y avait des anciens combattants de l'amour, j'en ferais partie. Mon cœur a plus de cicatrices que Moussa a de rides sur le front.

Son commentaire me fait sourire et je décide de manger tout en lui racontant les derniers chapitres de ma romance avec Esméralda.

— Tu t'inquiètes pour rien.

— Elle n'a pas appelé depuis hier.

— Appelle-la et demande-lui si elle a pensé à toi.

— Quoi ? Tu rigoles ?

— Non, vous n'êtes plus des adolescents. Elle te répondra et tu te sentiras mieux.

Je ne finis pas mon plat et le regarde manger avec grand appétit. Rassasié, mon ami dépose nos assiettes à la cuisine et revient avec deux verres d'eau.

Nous discutons ensuite de musique. Il me propose la version de Max Roach d'un numéro qu'on va jouer. J'accepte sa suggestion et nous discutons d'autre chose.

Au moment de me quitter, je lui dis :

— Pourquoi es-tu mon ami ?

— Parce que c'était écrit dans les astres, quelque part.

— Ta réponse ne me convainc pas.

— Et tu crois qu'elle me convainc ? C'est ça la beauté de l'amitié. On ne sait pas vraiment pourquoi. Oh, il y a des spécialistes qui écrivent des livres savants sur le sujet. Cela dit, le fait qu'on n'est jamais satisfaits par leurs livres montre qu'ils n'en savent pas plus que nous. Tout ce que je sais, c'est que je suis chanceux d'être ton ami.

Il sort sans me dire au revoir et je me lève pour le voir marcher vers chez lui. Le pas est si élégant que je ne veux rien rater.

Coco, c'est la vérité

Je suis chez Coco pour prendre de ses nouvelles. Ma fille est assise, la cheville gauche sur une chaise en face d'elle. Freddy est là également. Je lui ai demandé de passer. Je me mouche bruyamment et ils me regardent impatients.

— Désolé, Freddy, de t'avoir fait venir ce soir. Je sais que tu dois retourner au restaurant. Je ne te retiendrai pas longtemps.

Je me lève et leur fais face.

— Je vous dois des excuses. Le divorce avec votre mère était une grande erreur. Je vous ai fait souffrir, Freddy, tu as dû grandir plus vite que prévu et toi, Coco, je sais que je t'ai manqué terriblement même si j'étais encore dans la même ville. Je... comment expliquer ma décision d'alors. Je...

— J'ai toujours cru que c'était à cause d'une femme rencontrée au Yukon ou quelque part où tu étais allé travailler, commente ma fille sans lever la tête.

— Non ! Enfin, il y a eu une femme. Pourtant, ce n'était pas la raison. Vous savez comme vous n'aimez pas quand je commence à voir tout en « Noir

et Blanc » et que j'accuse le Canada d'être raciste et sexiste et vous levez les yeux en l'air comme pour dire : « Voilà, il recommence... »

Ils restent silencieux, les yeux sur moi.

— La raison de mon divorce a quelque chose à voir avec ça. Joanna... votre mère représentait la descendante directe de ceux qui ont profité le plus de ce pays en édifiant des lois à leur avantage. Elle a un ancêtre qui a fait fortune dans le commerce des fourrures, un autre qui a combattu Louis Riel dans l'Ouest. Je n'y accordais pas d'importance vraiment avant mon voyage au Yukon. J'ai eu un choc quand je vivais là-bas, dans le Grand Nord.

— Quel choc ? demande Coco.

— Le choc d'avoir vécu près des Premières Nations comme journaliste et d'avoir constaté la détresse qui existe dans leur communauté ! Eux qui étaient ici avant tout le monde ! Le taux de suicides chez les jeunes est effarant. Revenir dans les bras de cette femme qui avait été dans les meilleures écoles du pays, descendante d'un Orangiste, ce fut impossible après le choc ! Je ne voyais plus Joanna, je voyais ce que je détestais. Je ne voyais plus ce que j'aimais.

— Qu'est-ce que cela a à voir avec maman ? se renseigne Freddy.

— Rien, justement. C'est ce que j'essaie de dire et c'est pour ça que je vous présente mes excuses. Quand je suis revenu à Toronto, tout me révoltait. Même votre mère. Ses origines ont aggravé mon ressentiment envers tout ce qui me rappelait cette domination !

— Tu viens de nous dire que tu connaissais ses origines avant de l'épouser, fait remarquer Coco.

— Si. Seulement si tu demandes à des Noirs s'ils étaient les mêmes après l'assassinat de Martin Luther King, ils te diront non. Certains ont pris des noms africains, d'autres ont choisi la lutte armée. Pourtant, ils vivaient la même oppression avant le meurtre de King. Mon séjour dans le Grand Nord m'a forcé à réagir à ce que je savais déjà. J'ai associé Joanna à son ascendance. Et je me suis senti comme un traître, un vendu d'être son époux. J'admets que le mariage battait de l'aile. Toutefois, ce qui a scellé sa fin, c'est mon sentiment de honte d'être lié à elle. Il fallait que mes actes reflètent mes convictions. Et... vous en avez payé le prix.

— Quand est-ce que tu t'es rendu compte de... cette erreur, demande ma fille, le visage grave.

— Il y a quatre ans. J'ai arrêté d'écrire tellement ça me rongait. J'avais laissé mes convictions mettre fin à ma vie conjugale.

— Ah ! dit Freddy. C'est pour ça que tu n'écrivais plus.

— Oui. Je n'avais plus aucune envie. Même jouer à la batterie dans l'orchestre de Winston me demandait beaucoup d'effort.

Mon fils me regarde perplexe.

— C'est quand même pas aussi grave que tu le dis. Regarde-toi, tu fais ce qui te plaît, t'es écrivain et musicien. Je suis copropriétaire d'un restaurant chic qui marche bien, je vis avec une femme d'origine asiatique...

— C'est vrai. Cela dit, les traces les plus évidentes de l'oppression sont dans les communautés amérindiennes. Mais je ne suis pas ici pour faire de la politique. Je suis venu pour m'excuser.

— Je suis désolée d'apprendre la raison véritable qui t'a fait quitter maman, dit Coco.

— Ai-je votre pardon ?

— Oui, réplique Freddy. Ce n'était pas aussi pénible pour moi que tu penses après ton départ. C'est vrai que je devais être plus mûr pour aider maman. Je m'en suis bien sorti. Et c'est comme ça que j'ai découvert que j'avais un talent pour la cuisine !

— Et toi, Coco ?

— Je te pardonne aussi. Tout ce que tu viens de dire m'éclaire sur ce que j'avais remarqué chez toi.

— Ah ! bon ?

— Tu avais arrêté de parler de toi. Alors qu'avant, j'avais un papa moins secret.

— Et maintenant ? Suis-je le père que tu as toujours connu ?

Elle fait mine d'hésiter.

— Pas tout à fait. Par exemple, je ne sais rien sur ta vie sentimentale... C'est Freddy qui m'a dit que tu vois une jolie Hollandaise depuis quelque temps.

Je regarde mon fils qui lève les épaules en signe de culpabilité.

— Tu ne m'avais pas dit que c'était un secret.

Je me tourne vers Coco.

— Je comptais te le dire !

— Quand ? Dans trois ans ?

— Pas du tout ! J'estime que c'est encore une relation incertaine. Esméralda et moi...

— Esméralda ? Ça fait pas très hollandais.

— Sa mère était Cubaine.

— Oh, je comprends.

— On cherche encore nos repères. On tâtonne et je ne souhaite pas t'annoncer prématurément que j'ai quelqu'un dans ma vie.

— Alors pourquoi l'as-tu dit à Freddy et à Shu ?

Je sens le reproche de ma fille dans cette question lâchée avec une fausse désinvolture.

— Il ne m'en voudra pas s'il y a rupture demain avec mon amie, tandis que toi, je ne peux pas en dire autant.

Vexée par mon aveu, elle ouvre de grands yeux et me lance le coussin qui lui servait d'appui-pied pour sa cheville d'accidentée.

J'évite le projectile de justesse et ris de la voir outrée.

— C'est de la discrimination sexuelle, ça ! Tu admetts que tu es sexiste, papa ! Tu devrais avoir honte !

Freddy sourit également et décide de ne pas s'en mêler. Il va aux toilettes et nous laisse nous chamailler.

— Pas du tout, Coco. Je sais que si je t'avais parlé d'Esméralda, il aurait fallu que tu la rencontres et qu'elle se joigne à nous à vos anniversaires ! Je ne suis pas à cette étape !

Elle croise les bras et me boude avec le même air qu'elle adoptait quand elle était gamine.

— Promets-moi de me la présenter. Même si ça ne va nulle part.

— Ben ? Pourquoi ?

— Peut-être qu'elle parle espagnol avec une mère cubaine et, comme je parle la langue, cela pourrait déboucher sur une amitié. Pourquoi dois-je me justifier autant ? Alors, tu me promets ?

— D'accord, dis-je pour avoir la paix.

En vérité, je ne sais pas si je le ferai.

Mon fils s'assoit, s'étire et annonce qu'il doit aller au restaurant vérifier si tout va bien. Même quand il charge un de ses cuisiniers de s'occuper de tout, Freddy va toujours faire un tour pour l'heure de fermeture. Ça lui permet de saluer les clients les plus réguliers et de s'assurer que tout est en ordre pour le lendemain.

— J'ai apporté des vivres pour toi, plus tôt. C'est dans le frigo. Surtout ne les oublie pas en partant.

Je promets d'emporter la nourriture de restaurant chez moi. Il est si minutieux que tout est toujours bien emballé et libellé avec date de péremption des mets les plus délicats.

Une fois Freddy parti, je remets le coussin de Coco sous sa cheville, geste qui a pour but d'enterrer la hache de guerre. Elle n'a pourtant pas complètement fini de parler de mon divorce avec sa mère.

— J'ai l'impression que maman a été l'agneau sacrifié.

Je suis à la cuisine en train de nous faire du thé.

— Pas du tout. C'est vrai que c'est l'impression qu'on peut avoir quand on écoute mes raisons pour

avoir rompu le mariage. En réalité, vous étiez les agneaux sacrifiés. Peut-être que j'aurais quitté ta mère cinq ans plus tard pour d'autres raisons, peut-être pas. Être en amour, c'est prendre le risque permanent d'être blessé ou de blesser. Et vous, vous méritiez mieux de moi et vous ne l'avez pas eu.

Coco me donne un de ses sourires énigmatiques dont elle a le secret. Je lui confie que j'aimerais bien savoir ce qui trotte dans sa petite tête. Elle boit son thé vert à petites gorgées et moi je souffle sur mon thé orange.

— Je me demande si je peux raconter à maman ce que tu nous as avoué ce soir.

— Vas-y, je crois qu'elle a le droit de savoir.

Elle fronce les sourcils légèrement.

— Tu préfères le faire toi-même ?

— Non, je ne le ferai pas. Ce serait remuer le couteau dans la plaie. Par contre, toi, tu peux le faire. Si ça vient de toi, Joanna acceptera mieux l'explication.

Coco me donne ensuite un câlin. Je mets de la musique et lui fais écouter quelques morceaux de jazz que l'orchestre de Winston interprétera demain soir. Nous serons en direct sur une chaîne nationale. Elle me promet d'écouter sur son cellulaire. Après mon thé, elle m'appelle un taxi et je rentre me coucher pour être en forme pour le spectacle.

Winston a été fantastique

Nous avons joué pendant une heure et, entre les morceaux, l'animateur de l'émission *Jazz and All That Stuff* a posé quelques questions à Winston. L'atmosphère était décontractée et mon ami a su charmer les spectateurs. Un mot d'humour ici et là, quelques anecdotes sur Ben Webster, son maître à Copenhague, et ses années hippy où il diluait tellement sa musique que certains disquaires le mirent dans la section rock de leur magasin. Mon ami a présenté Bonny Lou Davis comme une chanteuse torontoise de talent. Celle-ci a même interprété deux numéros avec brio. Les musiciens n'ont pas raté une note. Avec Winston, il vaut mieux être aussi parfait que possible. Autrement, on peut être remplacé rapidement.

Le trompettiste John Novsky nous a tous surpris avec un solo dans *These Foolish Things* qu'on n'avait jamais entendu. Il semblait complètement à jeun, ce qui était aussi une bonne nouvelle. Paul Christian a fait tourner sa contrebasse sous les yeux ébahis des spectateurs. Ses notes ressemblaient à la démarche d'un chat sur un toit en tôle brûlante. Prudent,

sautillant tout en gardant l'équilibre. Tyron Jackson, habillé d'un costume mauve et couvert d'un feutre pastel, a glissé ses doigts ornés de bagues sur le clavier, le sourire aux lèvres. Bonny l'a encouragé en disant « Vas-y, Tyron, chatouille-les pour moi » et l'assistance a applaudi. Quant à moi, c'est Winston qui a réagi. Mon solo de batterie lui a fait hocher la tête, ensuite il s'est approché et a tapé du pied tout le long, excité par mon jeu de cymbales. Les applaudissements ont suivi comme une vague déferlante.

Nous sommes maintenant tous dans la pièce qui nous a servi de vestiaire pour nous préparer. Elle est grande et il y a des miroirs aux quatre coins. Nous recevons les admirateurs, les amis et les membres de nos familles qui ont suivi la prestation. Winston est entouré de gens qui demandent un autographe. John discute avec Samantha Domingo, ma voisine, et quelques autres fans. Je m'approche et elle se retourne instinctivement.

— Je vois que John va beaucoup mieux.

— Oui, dit-elle, je crois qu'il est sur la bonne voie. Tu sais qu'il est venu jouer au centre d'aide pour femmes où je suis bénévole.

— C'est très bien ! A-t-il arrêté de boire ?

— Je crois que oui, dit-elle à voix basse. Je l'ai mis en contact avec la jeune thérapeute au centre d'aide où je passe mes journées. Et, à ma grande surprise, elle est venue au spectacle, commente Samantha, en m'indiquant une jolie blonde à côté de lui.

— Ah ! je vois.

John me fait un clin d'œil de loin et je m'approche.

— Je te présente Mona, elle est venue me voir parce qu'elle me trouve irrésistible!

Il rit et Mona ouvre ses grands yeux bleus, surprise.

— Mona, c'est un plaisir de faire votre connaissance.

— C'est moi qui suis ravie. John m'avait parlé de vous. Il a dit que vous êtes un batteur exceptionnel et j'ai pu le constater.

— Allons, Mona, ne dévoile pas tout ce que je pense de lui, il va avoir la grosse tête!

Je lui donne une tape sur le dos.

— Ton solo dans *These Foolish Thing*, c'était hallucinant! Tu dois me dire ton secret!

— L'amour!

Je vois que Mona rougit d'embarras.

Une main se pose sur mon avant-bras. C'est Esméralda. Elle a fait le déplacement.

Elle m'embrasse tendrement sur la joue.

— Félicitations! J'ai écouté à la radio. Je me suis dépêchée de venir à la fin.

— Merci d'être là, dis-je, agréablement surpris.

Je la prends par la main et l'invite à quitter ce lieu bruyant. En sortant, je croise Bonny Lou Davis entourée de trois fans, des adolescents, la mine émerveillée.

— Monsieur le batteur, dit la chanteuse, je te préfère à Steve Doucet!

Elle rit et se tourne vers ma copine.

— Esméralda!

— Je croyais que tu ignorais son nom!

— Ah ! les hommes, dit-elle, en prenant un air faussement agacé. Vous voulez qu'on vous donne tout, tout cuit dans le bec ! Je n'allais quand même pas te faciliter la tâche ! Esméralda est une de mes fans, commente-t-elle en se tournant vers les adolescentes. Elle me suit sur Twitter !

— Nous aussi, disent-elles à l'unisson.

— J'ai beaucoup aimé tes deux interprétations, Bonny Lou !

— Merci, Esméralda. Je t'ai dit que je vais chanter sur le prochain album de Winston ?

— Non ! Quel grand honneur ! Tu dois être aux anges.

Après un au revoir de rigueur, nous sortons bien emmitouflés et sautons dans le premier tramway en direction d'un Second Cup pour un bon café. On ne s'est pas dit grand-chose durant le trajet. Une fois arrivé, je vais chercher la commande et je reviens.

Je passe ma main sur son visage, repousse quelques mèches de cheveux tombés devant ses yeux.

— Tu es encore plus belle, la nuit.

Elle sourit et dépose un baiser sur mes lèvres. Un goût de café mêlé à ce délicieux arôme qui émane de sa bouche et auquel j'ai pensé sans cesse depuis la dernière fois où j'ai passé la nuit avec elle. Esméralda me prend par la main et on marche vers mon appartement. Nous passons devant un parc esseulé, la température a baissé. Pourtant, elle tient à faire de la balançoire sous les lueurs blanchâtres des lampadaires. Elle me parle de sa journée productive. Son projet d'école d'artisanat avance bien. J'écoute sans vraiment me concentrer. Toronto a un

ciel d'hiver piqueté d'étoiles cette nuit. Je voudrais monter aussi loin que possible dans ce firmament nocturne pour les décrocher. Les balançoires font un bruit métallique monotone. Même ce cliquetis ne m'empêche pas de m'imaginer saupoudrer une panoplie d'astres dans sa chevelure.

Il commence à neiger et nous nous dépêchons de rentrer chez moi dans une course où elle est plus rapide. Son fou rire me donne l'impression qu'il existe une banque de joie quelque part et que je suis le seul à ne pas connaître son adresse.

— Tu as triché !

— Non ! C'est pas ma faute si tu passes ton temps devant un ordi à écrire ! Moi, je continue à danser et voilà le résultat !

— Non ! T'es partie sans rien me dire !

J'insiste pour dire qu'elle est partie avant moi, tout en déverrouillant ma porte d'appartement. Elle tire la langue et disparaît avant que je puisse l'attraper par la taille. Nous nous retrouvons sur le divan, je la chatouille pour me venger. Elle rit aux éclats et je me rends compte qu'il est tard. Pour ne pas réveiller les dormeurs de mon immeuble, j'arrête mes guili-guilis.

Je range nos manteaux et je vais mettre *Basin Street Blues* interprété par Sam Cooke. Elle me dit qu'elle a la même chanson chez elle avec la voix de Louis Armstrong. Je me retourne dans un moment de bonheur et je fais quelque chose que je n'avais pas pensé faire. J'imité le chanteur que je viens de mettre. Je connais les paroles par cœur, Bonny Lou l'interprète quand Winston sort de scène. Je claque

des doigts, suis le rythme et j'imprègne ma voix de la nostalgie de Sam Cooke qui parle de la Nouvelle-Orléans, «the land of dreams». Le volume est bas et crée une ambiance pleine d'intimité. Elle se lève nonchalamment et esquisse trois pas insolites pour finir si près de moi que je sens son souffle chaud m'effleurer les tempes.

— Embrasse-moi et tu verras combien je suis importante, murmure-t-elle.

— Oh ! Tu cites du Sylvia Plath ! Je crois que j'ai un de ses recueils dans ma chambre. Qui m'aime me suive !

Dans un poème de Jacques Prévert, il est question d'une robe tombant sur un parquet ciré ne faisant pas plus de bruit qu'une écorce d'orange sur un tapis. Les vêtements de ma copine sont aussi silencieux que dans le poème. J'humecte mes lèvres devant cette nudité sereine, redécouvre son corps, ses courbes où mes doigts négocient des tournants prononcés. Nous foulons la lisière des gestes intimes. L'acte d'amour ne connaît qu'un temps, celui de l'instant. Rien n'importe, sauf le moment des souffles chauds, des salaisons épidermiques. Là, encore et encore, nous nous aimons en amoncellement de murmures et d'onomatopées. La neige fine tombe en s'éparpillant avec le vent venu du lac Ontario.

La neige s'est peut-être arrêtée pendant que je l'aimais. Je ne suis pas sûr. Nous étions dans un vortex, le corridor des paradis instantanés.

Réveil abrupt pour cause de célébrité

On sonne en bas et je suis encore au lit avec Esméralda. Deux fois, puis trois. Elle ouvre les yeux et attend ma réaction. Je souris et dis :

— Je n'attends personne.

— Ça peut être un de tes enfants.

Elle se redresse et remonte les draps jusqu'à sa poitrine. Je me racle la gorge encore un peu endolorie et frotte mes yeux. Elle s'étire pendant que la personne en bas sonne pour la cinquième fois.

— Si tu n'y vas pas, j'y vais.

— D'accord, dis-je en levant les bras, vaincu par l'avertissement.

Une fois mon peignoir sur le dos, je me presse de demander l'identité de la visite persistante.

— C'est moi, ton frère Moussa !

— Moussa, je suis avec quelqu'un. Peux-tu repasser ?

Esméralda s'est approchée sans que je sache et me contredit sur-le-champ.

— Monte, Moussa.

Le son métallique résonne en bas et l'Africain est déjà dans les escaliers.

— Pourquoi t'as fait ça ?

— C'est Moussa. Il est sympa.

Je me souviens que c'est lui qui m'a dit qu'elle prend des cours d'anglais dans l'établissement où il travaille le soir. J'ai soudain l'impression d'être ingrat. Pour essayer de me justifier, j'ajoute un commentaire.

— T'es pas habillée.

— Je saute dans la douche, entre-temps tu lui tiens compagnie.

Je lève les bras en l'air et mon peignoir s'ouvre.

— Tu ferais bien de nouer ta ceinture, je ne crois pas que Moussa partage les mêmes goûts que moi pour les serpents de mer !

Je secoue la tête, déçu de ne pouvoir la suivre pour en discuter davantage. Trois coups à la porte me forcent à faire un double nœud à la taille de mon peignoir.

— Ha, mon frère ! Merci pour l'article dans le *Toronto Star* !

Il a déjà découpé mon texte et il me le montre, le doigt dessus.

— C'est vraiment bien écrit ! Ha, tu « connais bien papier », tu es un savant !

— N'exagérons rien...

— Non, mon ami ! Tu es très, très, très bon ! Je ne sais pas comment tu as tout expliqué si bien ! Quand c'est sorti de ma bouche, c'était pas beau comme ça ! Tu as arrangé ça et c'est magnifique ! Merci !

— De rien, Moussa. Tu veux un café ?

— Oh, non. Tu as de la visite. Je ne veux pas te déranger. Mais je devais te dire ma joie, quoi! J'ai déjà reçu quinze appels d'amis, des collègues de travail! Ils ne savaient pas dans quoi je suis passé pour venir au Canada!

— Allons, reste et prends un café!

— D'accord, mon frère! Comme tu insistes, je vais le faire.

Il sort son téléphone portable et me montre deux courriels de Conakry, capitale de son pays.

— Mes cousins ont lu l'article et ils ont vu la photo. Ils sont si fiers! Je suis devenu un « grand quelqu'un » pour eux!

— Un quoi?

— Un monsieur important!

Il lâche un juron et se tape la cuisse.

— S'ils savaient que je nettoie les toilettes d'une école publique!

— Qu'est-ce qu'ils diraient s'ils savaient?

Il boit une gorgée de son café et fait la grimace.

— Ah... Y a pas assez de sucre dans c'café-là! Faut ajouter, quoi! Je prends quatre cuillères à thé. Tu es un faux frère ou quoi? Tu bois sans sucre? Comme les Blancs?

— Oui. J'ai perdu l'habitude d'ajouter du sucre.

Le Guinéen me regarde avec incrédulité. J'ai l'impression d'avoir renié ma mère.

— Comment as-tu fait pour perdre le goût du sucre dans le café?

— Je commençais à somnoler devant la page blanche quand j'écrivais. Le café sans sucre et sans lait m'aide à rester concentré.

— Ah ! tu as sacrifié l'Africain pour l'écrivain.
Je souris, amusé par son commentaire.

— Tu es plus malin que tu veux l'admettre, toi.

— Nannn ! C'est toi, le savant ! Je vais te faire un beau cadeau pour te remercier !

— Non, pas la peine. Cela dit, tu peux faire quelque chose pour moi.

Il finit sa tasse de café et attend.

— Tu peux me dire comment ta famille en Guinée réagirait si elle savait que tu es préposé au nettoyage.

— Ah ! tu veux écrire ça dans un de tes romans, hein ! Elle serait déçue.

C'est à ce moment qu'Esméralda sort toute prête de la salle de bain. Je la dévisage, surpris par la métamorphose. Les femmes sont des magiciennes qui s'ignorent.

Ils se saluent et l'Africain tient à lui serrer la main.

— Je ne te vois plus au cours du soir à l'école où je travaille. T'as arrêté ?

— Non, j'ai changé de niveau. Maintenant, je suis au niveau avancé. Ce n'est pas le même jour.

— Ah ! je vois.

Il lui sert une tasse de café. Je vais chercher les brioches de Freddy et le Guinéen se souvient des boulangeries parisiennes. Il en mangeait quand il lui restait quelque chose après avoir payé son loyer.

— Ah ! Paris, la « Ville Lumière » ! J'ai beaucoup aimé même si mon estomac était souvent vide !

Moussa se dépêche de montrer l'article à ma copine qui le lit avec beaucoup d'intérêt.

— Moussa, tu m'embarrasses avec tes compliments.

— Je dis seulement la vérité, *wallaye* ! Tu es fort ! Ta plume, mon frère ! Y a pas *match* !

— Y a pas *match* ? m'enquerais-je.

— Ça veut dire qu'il n'y a pas compétition. Tu es dans une classe à part.

Esméralda rit et je ne sais pas pourquoi. Elle ne parle pas français. Du moins, je ne crois pas.

La voilà qui se lance aussi en français. J'ouvre des yeux ébahis.

— *Wallaye*, ma sœur, dis-je. Tu parles français et tu ne m'as rien dit ?

— Juste un peu. J'ai été fille au pair en France à vingt ans. Que veut dire *wallaye* ?

Moussa croise les bras et attend ma réponse.

— C'est l'équivalent de *Wallah*. C'est jurer sur Dieu.

Moussa se lève et tient à me faire l'accolade !

— Oh, tu es encore Africain, frère, quoi ! Tu n'as pas perdu l'essentiel !

Esméralda va faire des œufs brouillés et je fais griller des tranches de pain. Nous dévorons le petit déjeuner dans la bonne humeur. Moussa partage des anecdotes de son séjour en France. Il y met toujours une touche d'humour, ce qui fait passer facilement la pilule. Mon article était bien plus sérieux. Je n'ai qu'à l'observer et je sais qu'il est heureux de parler de sa vie, de ses aventures si nombreuses depuis son départ de Conakry.

Écrire un poème sur une musique de jazz

Une fois mes amis partis, j'ai fait la vaisselle, le ménage et lavé mon linge. Je n'ai pu m'asseoir devant mon ordinateur qu'à deux heures de l'après-midi après un appel de Coco. Des amies à elle l'avaient invitée à écouter John Scofield dans un club pour lui remonter le moral à la suite de son accident. Elle a tellement aimé qu'elle a acheté l'album en ligne et l'écoute en boucle. Je l'ai félicitée pour ce choix de grande qualité.

Une fois l'appel terminé, j'ai mis un de ses morceaux : *Behind Closed Doors*. Puis, j'écris un poème pour accompagner le morceau.

*Elle avance, son sexe en poupe,
Interdite dans son vacarme musqué
Étroite comme l'écluse
Menant au torrent*

*Et je baigne dans une stupeur sans alcool
Ivre sans merci
Sans le moindre espoir
D'étancher ma soif*

La sonnerie de mon appartement me sort brusquement de mon état d'esprit. Quelle journée ! Quand cessera-t-on de me solliciter sans mon consentement ?

C'est l'agent qui s'est occupé de l'assurance-vie de Freddy. Mon fils, copropriétaire de restaurant, a dû penser à s'assurer en cas d'accident funeste, surtout qu'il est toujours entre deux fourneaux. C'est lui qui m'a fortement conseillé de faire pareil. J'avais oublié le jour de notre rendez-vous.

L'homme est un peu plus grand que moi, je dirais six pieds et trois pouces, pâle et bedonnant. Ses joues pourpres lui donnent l'air d'un bébé géant qui n'aime que les biscuits au chocolat. Il s'appelle Vincent Muir et j'avoue avoir du mal à bien prononcer son nom de famille et, comme il se débat avec le mien, on rit un peu de notre maladresse. Je lui offre du thé et quelques amuse-gueules. Nous nous asseyons à ma table à manger, loin de mon ordinateur laissé sur le canapé.

— Ah, votre fils est un véritable cordon bleu ! J'ai recommandé son restaurant à tous mes amis et ils n'arrêtent pas de me remercier.

— Il ne tient pas ça de son père.

— Oh, je suis sûr que, pour être chef cuisinier, il faut avoir de l'imagination ! Il m'a dit que vous écrivez ! En français ! Dommage, je ne le parle pas assez pour vous lire.

— Peut-être que c'est mieux ainsi. Je ne vous ennuierais pas avec mes platitudes.

— Oh, ne dites pas ça ! Je sais que vous êtes un écrivain couronné ! Voyons, quelle idée saugrenue de me dire ça ! Je crois vous avoir vu une fois à la télé... il y a longtemps.

— Oui, quand j'étais jeune et beau. Maintenant, les gens de la télé se méfient de moi. Les articles que je mets dans les journaux sont trop revendicateurs pour qu'on me tende le micro. D'autres m'ont tout simplement oublié.

Vincent ne sait pas si je suis sérieux ou pas. Il préfère changer de sujet de conversation. Ai-je décidé avec quelle compagnie faire affaire ? Il a des suggestions. Je fais de la place sur la table pour qu'il y mette sa paperasse. Il voit l'article du *Toronto Star* que Moussa m'a laissé en cadeau.

— Très émouvant, cet article. Tout à fait bien choisi pour le mois de l'histoire des Noirs. Heu...

— Oui ?

— Je viens juste de réaliser que c'est vous qui avez écrit ça... Je suis bien content de pouvoir vous dire que j'ai apprécié. Je l'ai lu sans regarder le nom de l'auteur ce matin.

Je le remercie du compliment. Il décide alors de se récompenser lui-même en dégustant deux craquelins au pâté d'affilée et il prend du thé pour faire descendre le tout.

— Quel montant avez-vous choisi pour votre assurance-vie ?

Et voilà. Nous sommes maintenant lancés, Vincent et moi, dans un des dialogues les plus hypocrites de l'humanité : discuter en ignorant le

troisième invité à notre table, la mort. Si au moins la mort se faisait voir, on aurait pu éclaircir le débat. On lui demanderait le jour de notre décès et les frais des assurances seraient moins chers et plus ciblés.

Le vendeur d'assurances utilise toujours le conditionnel, prend des gants pour vous expliquer le drame possible et inattendu, l'accident impensable toutefois réaliste, la maladie bénigne puis maligne après analyse sanguine du médecin.

On devrait appeler l'assurance-vie, « assurance-temps ». Il n'est question que de ça et la mort assise non loin reste muette comme une tombe. Puisqu'il est question de mon assurance-vie, je lui confirme que je bois peu et que je ne fume pas. Vincent fait mine d'être soulagé, presque ravi comme si j'étais un membre proche de sa famille. C'est toujours plus facile d'être fier de quelqu'un qui se prive des jouissances de la vie que de s'astreindre soi-même à des restrictions. En regardant ses joues roses et rondes, il pourrait lui-même faire un effort.

Je ne sais pas qui a inventé le terme « hygiène de vie », c'est probablement un agent d'assurance-vie. Je n'ai rien contre eux et ils doivent faire leur travail comme tout le monde. Toutefois, je suis écrivain et les mots sont mes outils. Quand j'entends « hygiène » pour qualifier la vie, j'ai l'impression qu'on a mis une roue de bicyclette sur un camion de marchandise. La vie n'a rien d'hygiénique. On peut avoir une santé de fer et se laisser mourir par amour. Par ailleurs, une personne malade peut prolonger sa vie grâce à l'affection des siens.

L'hygiène de vie n'assure pas la vie, elle promet seulement d'avoir toutes ses dents quand on passe à trépas. Donc l'affaire est caduque.

J'ai envie de lui dire que je mourrai quand même un jour et que la mort assise à côté s'amuse à percer les bulles de notre conversation comme des ballons multicolores remplis d'hélium. Cela dit, je décide d'être raisonnable. Alors, je dis que la prime d'assurance qu'il me propose de payer chaque mois est dans mes cordes.

Ensuite, fatigué de la monotonie du jargon du vendeur d'espoir, il me vient l'idée de lui avouer que ma véritable prime d'assurance-vie est mon œuvre. Chaque livre est lié à l'autre par un fil invisible et ils forment ensemble le collier que je laisse à Freddy et Coco. C'est un collier fait de papiers et d'encre avec une valeur sentimentale bien plus grande que le plus beau bijou en diamant. Pendant que le questionnaire se remplit sur mes habitudes alimentaires, les raisons du décès de chacun de mes parents et l'historique de leurs dossiers médicaux, je me demande pourquoi il nous est impossible de faire revenir à la vie les êtres qui nous sont chers, comme Orphée, grâce à un chant mélodieux accompagné d'une lyre. Certes, dans la mythologie grecque, Orphée a échoué. Par contre, moi, je jouerais les rythmes les plus jazzés sans me retourner et je ramènerais tous les êtres chers que la mort a fauchés. Hélas, ce n'est pas ainsi que le scénario d'une vie se déroule. Personne ne revient. On a d'abord la vie devant soi et ensuite derrière.

Maintenant que la mienne est derrière (pas très loin derrière), l'agent d'assurances explique que ce qui garantira une consolation à mes enfants, une fois que je serai mort, c'est un peu d'argent pour s'occuper des affaires pressantes. Pourtant, moi, je ne serai plus pressé.

La perspective Novsky

J'ai réussi à écrire une fois l'assureur parti. Une sorte d'urgence m'a collé à mon pupitre et je qualifierais mon travail de satisfaisant. Maintenant, John Novsky est au bout du fil et je veux m'en débarrasser pour retourner à mon bureau.

— Comment avance ton roman ?

— Bien. Depuis quand t'intéresses-tu à ce que j'écris ?

— C'est Winston qui ne cesse d'en parler. Il dit que t'as failli ne plus rien écrire et qu'il attend le prochain avec impatience.

— Winston ne parle pas français assez bien pour me lire !

— Il se fait traduire des passages.

— Quoi ? Il ne m'a jamais dit ça !

— Quelques chapitres. Ça te dérange ? Tu t'inquiètes pour les droits d'auteur ?

Je prends une grande respiration.

— C'est pas pour les droits d'auteur que je m'inquiète. C'est qu'il est cachotier, ce Winston. J'aurais bien aimé qu'il m'en parle lui-même !

— Pourquoi ? Ça te plaît qu'un ami te dise qu'il t'admire ? Pas moi.

John a toujours ces commentaires directs comme s'il avait tellement pensé à la question qu'il ne servirait à rien d'y penser moi-même.

— C'est pour me parler de Winston que tu m'appelles ?

Mes mots sortent avec un reproche dans la voix. John ne s'en offusque pas.

— Non ! Je sais que Winston va passer te voir. Je viens de lui parler. Il est en route. Et... je voulais savoir si ton roman était bien avancé.

Silence au bout du fil.

— John, ça n'a pas de sens ce que tu viens de dire. Quel rapport il y a entre mon roman et la visite de Winston ?

— Désolé. Je m'exprime mieux avec ma trompette.

Je commence à me demander s'il est sous l'influence d'une drogue et puis je me souviens de Mona, la belle femme aux yeux bleus, et de la mine si heureuse qu'il avait au concert l'autre soir. Non, ce type est suivi par quelqu'un qui l'aime. La rechute, s'il y en a une, n'est pas pour tout de suite.

— Je dois retourner à mon écriture. On se voit à la prochaine pratique, John.

— Oui, j'y compte bien. J'aime jouer avec toi.

Il raccroche. Je me gratte la tête, perplexe. Ce type est un peu bizarre.

De retour à ma table de travail, j'entends la sonnerie de la porte du rez-de-chaussée. C'est mon ami, le jazzman. Je le fais entrer et il apporte avec lui une fraîcheur hivernale qui me donne envie d'un bon café chaud. Winston accepte avec

plaisir tout en me rapportant les propos élogieux de Barbara de Quincy, sa bienfaitrice, sur notre plus récent concert. Elle l'a écouté à la radio et elle est convaincue que nous avons atteint un niveau de cohésion idéal.

Je dépose ma tasse après la première gorgée. Mes yeux le fixent intensément.

— Es-tu en train de me faire une proposition comme batteur principal de ton groupe ?

— Oui ! Steve a donné sa démission il y a une semaine. Je ne t'ai rien dit parce que je ne voulais pas que tu sentes de pression en jouant avec nous l'autre soir.

C'est là que je comprends l'appel de John Novsky.

— Steve a démissionné... pourquoi ?

— Il a été embauché pour deux ans dans un orchestre sur un grand bateau de croisière. C'est bien payé. Avec son père qui est malade, il pourra trouver quelqu'un à temps plein à Moncton pour s'en occuper.

— Les autres musiciens sont tous d'accord pour que je le remplace ?

— Oui, bien sûr ! T'es celui qui doit remplacer Steve. Et toi ? T'as fini ton roman ?

— Non, bientôt. Je peux faire les deux, tu sais.

— Non, je ne sais pas. Je n'ai aucune idée de comment écrire un livre !

— Un ordi portatif, un endroit où écrire et des sentiments flous plein le cœur.

— Ah ! C'est presque comme pour les musiciens de jazz.

Je me lève sans donner ma réponse et je vais à ma fenêtre. Il neige et l'arbre au centre du jardin de mon immeuble a des couches de blanc sur ses branches dénudées.

— Tu es mon seul grand ami, Winston. Ce moment, je l'attends depuis longtemps.

Je ne me retourne pas, l'émotion est évidente dans ma voix.

— Moi aussi. C'est pour ça que je tenais à te faire habiter près de chez moi. Steve Doucet était mon batteur et...

— Et je n'étais pas prêt de toute façon, je le sais. Tu penses que je le suis maintenant ?

— Sans aucun doute.

J'ai les larmes aux yeux et n'ose me retourner, j'ai peur qu'il les voie. Il s'approche et je suis obligé de lui faire face. Il a l'air ému aussi. Il serre la mâchoire et dit tout bas :

— Je sens l'odeur de *Willow Weep For Me* chez toi.

— Je pourrais ouvrir la fenêtre...

— Surtout pas, *brother*.

Il commence de façon pratiquement inaudible à murmurer quelque chose. C'est bien *Willow Weep For Me*. Il chante quelques lignes d'une voix grave et les mots de Billie Holiday se fauillent dans mon appartement comme la fumée d'un calumet qui cherche la paix, la paix de l'âme.

Willow weep for me

Willow weep for me

*Bend your branches down along the ground and
cover me*

*Listen to my plea
Hear me willow and weep for me...*

On se donne l'accolade et je reprends du café. Il en veut aussi. Entre-temps, j'ai accepté son offre. J'ai hâte de le dire à mes enfants et aussi à Esméralda.

Pas si vite, Jeff, je ne suis pas un cheval de trait

Le lendemain de la proposition de Winston, mon éditeur m'appelle pour savoir ce qu'il en est de ce roman. Ça fait déjà deux mois et demi et Jeff est de plus en plus inquiet. Il parle de sa voix voilée et je m'attends à ce qu'il l'éclaircisse d'un raclement de gorge d'une minute à l'autre. Ce qu'il ne fait pas.

— Je ne veux pas passer pour un harceleur, mais j'aimerais savoir si tu en es à la conclusion.

— Quelle conclusion ? Y a-t-il une conclusion dans la vie sinon le passage à trépas ?

Là, il se racle la gorge et prend le ton agacé d'un homme trop occupé pour être détourné de son but.

— Je n'ai pas le temps de faire de la métaphysique. Vous, les écrivains, vous voulez toujours qu'on s'écarte des sentiers battus. T'as fini ton livre ?

— Jeff, sois patient. Je peux t'assurer que je ne dépasserai pas le temps imparti. Pendant que je t'ai au téléphone, peux-tu me faire une petite faveur ?

— Encore une ? Si c'est pour le prochain loyer, je dois voir le premier jet de ton roman.

— Non, Jeff. Je me demandais si je pouvais te mentionner dans mes dépenses de subvention.

Jeff n'a pas besoin de plus d'explications. Il sait de quoi je parle. Il passe la moitié de sa vie à remplir des formulaires de toutes les couleurs et de tous les conseils des arts pour justifier sa modeste existence. Lui et moi sommes des espèces rares, certains diraient en voie de disparition (j'espère que non). Cela dit, on survit grâce à la carotte que les différents paliers bureaucratiques veulent bien nous tendre. Derrière le dos de l'institution à la main ô combien généreuse, il y a une autre main avec un bâton. Elle sert à frapper quand on ne justifie pas les dépenses à leur satisfaction.

— C'est pour quel conseil des arts ?

Je lui réponds.

— D'accord. Eux sont compréhensifs. T'as qu'à dire que t'as dû dépenser une certaine somme pour m'envoyer des versions d'ébauches de manuscrit par la poste. J'étais à Ottawa il y a un mois.

— Merci. J'avais dit la vérité et ils n'ont pas aimé.

— T'as dit que t'as bu toute la subvention en une nuit ?

Quelquefois, je me dis que Jeff fut un comique dans sa jeunesse. Mais notre relation, commencée quand il était déjà d'âge mûr, m'empêche d'aborder ce genre de question.

— Non, j'ai dit que j'ai acheté un nouveau logiciel pour corriger plus efficacement les erreurs dans mon manuscrit. Un responsable a été gentil en me disant de trouver une autre justification. Ils n'acceptent pas ça.

— Je sais, c'est compliqué.

— Il n'y a rien de compliqué, Jeff. Ce sont des écrivains comme moi qui fournissent les bibliothèques de ce pays. Les profs d'université sont bien contents de parler de mon travail dans leurs colloques à l'étranger. Alors, pourquoi un bureaucrate conclut-il qu'un logiciel ne doit pas entrer dans les dépenses d'un écrivain subventionné ?

Mon éditeur ne veut pas poursuivre le débat. Je soupçonne qu'il est sur le point de faire un ulcère à cause de ce genre de constat illogique.

— J'ai besoin d'une date à laquelle tu finis ton livre.

— Hier.

— Non, sérieusement. J'ai aussi des formulaires à remplir.

— Jeff, tu m'as donné trois mois et il me reste deux semaines avant la fin de ce trimestre. Je te donnerai le roman le dernier jour que tu m'as accordé.

— Ça veut dire...

— Fais le calcul, Jeff. Moi, je ne suis qu'écrivain.

Je raccroche sans attendre qu'il ajoute quoi que ce soit, puis débranche mon téléphone et mon cellulaire. Il faut poursuivre mon travail maintenant.

L'écriture va bon train

Aujourd'hui, Freddy m'a appelé de Vancouver où il passe une semaine chez les parents de Shu. Il les trouve fort sympathiques et compte m'envoyer des photos sur mon téléphone cellulaire plus tard dans la journée. Chaque jour, Shu travaille quelques heures sur sa thèse, enfermée dans la chambre qu'elle occupait quand elle était adolescente. Pendant ce temps, mon fils suit sa mère dans un centre commercial chinois et se familiarise avec les principaux ingrédients pour faire d'excellents repas. Coco a promis de m'appeler ce soir pour qu'on aille prendre un pot. Elle vient d'abandonner sa canne. J'ai hâte qu'elle retrouve enfin sa démarche toute féline.

Le téléphone sonne et c'est Esméralda. Mon cœur bondit et je la salue sans trahir mon émotion. Elle veut que je passe dans l'après-midi à son loft. Hier, on s'est envoyé des messages d'amoureux et ça a dû lui donner des idées. Après mon déjeuner, je reçois un appel de Moussa.

— Ah, cher frère, je viens prendre des nouvelles, quoi ! Comme disent les Parisiens, est-ce que ça baigne ?

— Ça baigne dans l'huile!

— Dis-donc, je voudrais te poser une question... tu sais la femme qui chante, là... Bonny...

— Bonny Lou Davis?

— Oui, tu sais si elle a un copain?

— Je n'en sais rien, Moussa. Je vais la voir bientôt. On doit faire une répétition générale. Tu peux venir et lui parler, elle est facile à aborder.

— Oh, je ne sais pas hein... Mon anglais n'est pas très bon...

— Pas grave. C'est l'intention qui compte.

L'idée fait son chemin dans la tête de Moussa. Il finit par me dire qu'il va y penser.

Je me mets en route tout en conversant avec l'Africain. Il est d'humeur plaintive. Le travail de nuit lui donne des insomnies. Son médecin lui a prescrit des somnifères qui marchent trop bien. Il somnole maintenant dans les couloirs de l'école. C'est inquiétant, dit-il, si son superviseur le surprend, il aura de graves problèmes.

— En Guinée, c'était si simple! On prenait l'écorce d'un arbre chez le guérisseur du quartier. Une tisane avec ça et tu dors bien, quoi. Tu n'es pas fatigué le lendemain!

J'écoute mon ami tout en vérifiant à l'arrêt d'autobus à quelle heure le prochain se pointera. J'ai de la chance, il est au coin de la rue. Je monte et règle le tarif tout en écoutant Moussa. Son neveu, un adolescent qu'il a fait venir d'Afrique, porte maintenant des pantalons qui tombent mi-fesses. En plus, il s'est fait tatouer le continent africain sur son avant-bras.

— C'est l'âge, ça passera.

— Non ! Ce n'est pas ça. C'est la stupidité.

— Il veut ressembler aux autres gars de son âge !

Moussa lâche un juron dans une langue que je ne comprends pas.

— Son père ne sera pas content quand il ira lui rendre visite et il va me blâmer.

Moussa garde les principes d'une Afrique ancienne. Je me souviens du respect des aînés, du silence tant qu'on ne vous adresse pas la parole, des commissions pour acheter ce qui manque à la maison sans avoir le droit de se plaindre. Était-elle encore ainsi, cette Afrique ? N'y a-t-il pas eu un phénomène contraire qui s'est produit ? C'est-à-dire que les petits Africains abreuvés de raps américains, rêvent maintenant de jouer les fiers-à-bras. Ils veulent ressembler à leurs idoles aux bras tatoués qui ânonnent des refrains vulgaires à la télé.

Je ne suis plus un Africain d'Afrique. Je suis un Canadien d'Afrique.

Ce que Moussa ignore est qu'avec le temps, on perd le statut d'Africain d'Afrique. On commence à rêver au continent noir comme un touriste qui souhaite jouir du soleil. Après dix hivers, on devient Africain du Canada. On s'est adapté sans rien oublier du continent noir. Vingt hivers et plus, c'est fini. On a pratiquement tout oublié. On devient Canadien d'Afrique comme moi. Un retour sur ce continent devient obsolète. Notre âme est toujours noire, néanmoins les couches d'hiver successives

ont érodé notre tolérance aux croyances occultes. On ne supporte plus les coupures répétitives d'eau et d'électricité si fréquentes sur le continent noir. Tout cela ne passe plus chez un Canadien d'Afrique. Il n'accepte plus grand-chose d'Afrique à part de garder sa dignité.

Moussa ne mérite pas d'apprendre ce qui l'attend. Ça l'angoisserait inutilement. Nous finissons la conversation au pied de l'immeuble d'Esméralda.

Le survenant qui s'appelle Willem

Quelqu'un m'a précédé dans l'immeuble. J'ai pu me faufiler et prendre l'escalier. Au moment de cogner à la porte, je constate qu'elle n'est pas fermée. J'entre, le sourire aux lèvres, et c'est là que je m'immobilise de surprise. Esméralda est dans les bras d'un homme et c'est une étreinte affectueuse. Je reste figé, incapable de comprendre ce que je vois. Ma copine se tourne immédiatement et, confuse également, elle me fait signe d'entrer.

— Ah ! Je te présente Willem.

Son ex est dans son salon et elle lui fait un câlin qui me laisse perplexe. Je ne bouge pas de l'entrée. L'homme a la cinquantaine, très grand et mince. Il me sourit poliment.

— Est-ce qu'il parle anglais ?

— Très peu. Viens, je vais te le présenter...

— Non, je ne veux pas vous déranger.

— Allons, ne dis pas de bêtises. Viens !

J'entre, hésitant, et serre la main de l'inconnu. J'ai du mal à comprendre les simples mots de salutations sortis de sa bouche en anglais. Je la regarde, les yeux pleins d'interrogations.

— Je... ne savais pas. Il est juste apparu comme ça...

Ses explications augmentent mon trouble. Je décide de ne pas m'asseoir. Trop d'hypothèses se bousculent dans ma tête. Que fait-il ici ? Veut-il la ramener en Hollande ? Pourquoi lui a-t-elle ouvert la porte ? Et cette étreinte ?

— Je ne peux pas rester, Esméralda.

— Pourquoi ?

Je secoue la tête, incapable de donner une raison rationnelle.

— C'est impossible. Appelle-moi, je serai chez moi.

Je me tourne sans saluer Willem.

Dans mon dos, je l'entends parler à Esméralda dans sa langue maternelle. Une fois dehors, je marche comme un automate. Je ne sais pas si c'était la bonne décision de la laisser avec lui. Tout est si compliqué quand on aime quelqu'un et qu'on a peur de la perdre. Peut-être l'ai-je perdue ?

Je pense à la journée qui avait bien commencé et à cette rencontre si douloureuse. Pourquoi cette étreinte ? Je saute dans le premier tramway qui passe devant mon abribus. C'est le bon et me voici dans le métro en direction de chez moi.

Un écrivain que je lisais il y a longtemps me vient à l'esprit. Stefan Zweig a écrit quelque part qu'on pense toujours à l'amour quand il est à son comble, à son point culminant. On omet toujours d'y songer en y incluant les douleurs et les angoisses que notre cœur connaît à cause de lui. Je souris avec une certaine amertume en sortant

de la bouche de métro. Peut-être que l'amour n'est finalement rien qu'un grand mirage, un miroir aux alouettes. Pourtant cette peine naissante qui alourdit ma démarche et creuse des sillons sur mon front est bien réelle.

Une fois dans mon appartement, je ne me morfonds pas. Je m'assois à ma table de travail et reprends mon histoire là où je l'avais arrêtée. J'écris. Ma douleur est assise dans un coin de la pièce à attendre l'heure où elle dominera mon cœur. J'ai conscience qu'Esméralda pourrait avoir une explication pour la présence de Willem chez elle. Elle avait l'air aussi surprise que moi. Pourtant, je ne tiens pas à éviter l'effet que j'ai eu en la voyant dans ses bras. Je ne veux pas ignorer l'insécurité qui m'a envahi en constatant que cet homme chez elle était son ancien amant. Lui, dans ce lieu si intime alors qu'il a été exclu de sa vie. Lui, le violent qui a encore le droit de se blottir dans ses bras. J'écris et mes mots deviennent des flèches enflammées qui illuminent l'obscurité d'une nuit d'encre.

Je parle de toi, Miss Perfumado, ou d'une femme qui te ressemble comme deux gouttes d'eau. Je décris l'harmonica au creux de sa voix et le velours de sa peau. Mes flèches pleines de feu atteignent le sommet de leur trajet. Puis, celles-ci perdent de leur vitesse et commencent leur courbe descendante. Une s'éteint, puis l'autre et encore une troisième. Je me dépêche pour en lancer d'autres, toutes aussi enflammées que les précédentes. Il y a ta chevelure bouclée, ta bouche gourmande, tes seins doux et le triangle de ton intimité où je me suis déjà

perdu comme un pilote dans les Bermudes. Ton magnétisme m'affole et m'intrigue aussi. Je m'en inspire pour écrire. Ma douleur quitte le coin de la pièce et elle veut faire de moi, son compagnon de soirée. Je refuse courageusement tant et aussi longtemps que j'aurai des flèches à lancer dans la nuit. Mes mots sont ma meilleure défense contre tout. Les mots contre les maux. Le chagrin ne peut passer leur rempart tant que je suis inspiré. Il tente d'imprégner les consonnes et les voyelles d'un parfum vénéneux, cependant les mots, hydrofuges, résistent aux sanglots. Miss Perfumado est toujours mienne, tant que j'écris. Tant que je crée, j'ai l'immunité fantomatique. L'immunité fantastique.

Mon cellulaire sonne et c'est elle. Elle veut passer pour m'expliquer et je lui dis que je dois bientôt aller dîner avec ma fille. Ce qui est la vérité absolue. Alors, elle se lance dans son explication. Elle me dit qu'il est arrivé comme un cheveu sur la soupe. Elle avait besoin de moi pour lui faire face. Pourquoi ai-je décampé? Je réponds qu'elle semblait à l'aise, au point de lui ouvrir ses bras. Esméralda lâche un juron au bout du fil. Je n'ai rien compris et je m'obstine à ne rien comprendre, répond-elle. Elle ajoute que mon immaturité l'agace.

— Pourquoi Willem est à Toronto? Je le croyais en Hollande?

— Moi aussi. Il a eu mon adresse par la même amie qui lui avait donné mon courriel.

— Que faisait-il chez toi?

— Il a eu les résultats médicaux. Il est mourant. Si tu m'avais laissé le temps de t'expliquer! Il est

venu pour un adieu. Un cancer avancé du larynx. Il voulait me demander pardon pour ce que j'ai enduré en vivant avec lui. Il n'a plus que six mois à vivre.

— Savais-tu qu'il venait te voir quand tu m'as appelé ?

— Oui, Willem venait de me contacter. Mais je ne pouvais pas t'expliquer tout ça au téléphone. J'espérais que tu me rejoignes avant lui. Il a été plus rapide.

— J'aurais dû rester, dis-je. Désolé.

Ensuite, Esméralda me fait promettre de passer la voir demain et je lui donne ma parole. Une fois l'appel terminé, ma douleur n'est plus au coin de la pièce. Mais je suis encore jaloux. Quand on est jaloux, on est encore fâché. C'est comme un train qui freine et qui a des difficultés à s'immobiliser.

Ma jalousie pivote comme une girouette. C'est le vent des incertitudes. Willem et Esméralda. Esméralda et Willem. L'un dans les bras de l'autre. Je devrais me sentir compatissant envers cet homme qui n'a plus beaucoup de temps à vivre. Peut-être demain, je me sentirai capable de compatir. Ce soir, il n'en est pas question.

Coco est une bouffée de fraîcheur

On est assis chez elle et je masse délicatement sa cheville libérée de son bandage. Pour fêter ça, nous avons commandé des mets du restaurant de Freddy. Il est encore à Vancouver et il a fallu négocier au téléphone pour le convaincre de nous faire un prix d'ami. Une fois chose faite, mon fils a envoyé le livreur du restaurant chez Coco avec deux cartons remplis d'un plat de résistance au riz et aux fruits de mer et d'un dessert savoureux de mousse au chocolat.

— Il y a quelqu'un dans ma vie.

— Ah ! Et qui est l'heureux élu ?

— C'est le maître-nageur de la piscine communautaire où je m'exerce pour ma cheville.

— Oh, c'est tout nouveau ! Alors, est-il présentable à ton papa ?

Elle éclate de rire et moi aussi.

— Tu fais comme si je ne sortais qu'avec des repris de justice !

— Non, je ne dirais pas « repris de justice », cela dit...

Elle rit à nouveau et je laisse ma phrase en suspens pour la faire languir, un sourire sur les lèvres.

— Cela dit quoi ?

— Il y a eu un jeune homme avec trop de « dessins » sur le corps et un autre avec une boucle d'oreille dans le nez comme un taureau...

— Oh ! lâche Coco faussement outrée, t'appelles les beaux tatouages sur des abdominaux parfaits, des « dessins » ? Pas juste.

— Et le taureau ? Qu'as-tu à dire pour ta défense ?

— Ça n'a pas duré deux mois, alors... ça ne compte pas !

— Et monsieur maître-nageur, il doit être en forme ! Comment s'appelle-t-il ?

— Brian. Il est étudiant en sciences dentaires. La natation, c'est en attendant.

— Freddy le connaît ?

— Il l'a rencontré une fois en venant me chercher à la piscine. Mais c'est trop tôt pour que je te le présente. Je te dirai quand je serai prête.

Je me lève et commence à nettoyer nos assiettes et elle m'en fait le reproche.

— T'es toujours en train de bouger. Assis-toi ! Parle-moi de ta... conquête.

— Esméralda. Moi aussi, c'est trop tôt pour en parler.

— Oh, je suis un peu jalouse que tu aies parlé d'elle à Freddy avant.

— C'est un concours de circonstance. Shu et lui étaient invités chez moi, on bavardait et de fil en aiguille...

— Tu l'aimes ?

— Coco, ce n'est pas à ma fille que je dois parler de mes affaires de cœur !

Elle fait semblant de boudier.

— T'es plutôt vieux jeu !

— Je sais. Je me soigne.

On éclate de rire ensemble.

Je lui parle quand même d'elle pour satisfaire sa curiosité sans entrer dans les détails. Une professeure de danse, hollandaise et cubaine. Elle veut ouvrir un atelier d'art plastique à Toronto. Ma fille me demande où a eu lieu la première rencontre. Je lui raconte la danse à l'endroit où jouait le groupe de Winston.

— Elle a accepté de danser *These Foolish Things Remind Me of You* et ce fut le moment où tout commença entre elle et moi.

— C'est ton morceau préféré.

— Ah bon ?

— Oui. Tu jouais ce morceau si souvent quand Freddy et moi étions petits que maman l'a caché un jour pendant une semaine pour nous donner un peu de répit.

— Je ne m'en souviens plus. Je croyais que je jouais souvent les meilleures chansons de Sam Cooke quand vous étiez petits.

— Ça aussi. T'en fais pas, on a un répertoire complet de jazz, blues et R&B dans notre subconscient, Freddy et moi. Si c'est ça notre héritage de ta part, sache qu'il est en sécurité.

Je lui annonce qu'en ce qui concerne un héritage, il y aura au moins l'assurance-vie que j'ai prise récemment. Elle semble peu intéressée par le sujet. Alors, je poursuis sur autre chose et nous

Coco est une bouffée de fraîcheur

finissons sur le divan avec un verre de vin chacun pour célébrer encore une fois sa cheville libérée et aussi le fait que je suis désormais le batteur attitré du groupe de Winston.

La répétition chez mon ami

J'ai envoyé un texto à Esméralda pour dire que je passerai dans l'après-midi après ma répétition chez Winston. Pendant une heure, on a pratiqué chacun de notre côté en suivant studieusement nos feuilles de musique. Après ça, Winston a improvisé sur des classiques, histoire de découvrir de nouvelles approches. Pendant ce temps, je pratiquais mon jeu de caisse claire et mes percussions. La répétition terminée, Winston m'a invité à casser la croûte chez lui. Pendant qu'il faisait une omelette aux fines herbes, j'ai préparé une salade et sorti une bouteille de vin rouge importé d'Italie.

Comme j'ai fini avant lui, je fouine dans sa bibliothèque. Il y a le philosophe Cornel West, auto-proclamé le « jazzman des idées », Alice Walker, une biographie de Martin Luther King, une autre de Ben Webster, une copie de *Native Son* de Richard Wright.

J'entends ses pas et me retourne. Il apporte nos assiettes et me propose d'emprunter quelques bouquins, si je veux. Je lui réponds un peu rapidement.

— Peut-être, la prochaine fois.

— Toi, tu as encore un problème avec Esméralda.

— Pas vraiment.

Il me fait signe de m'asseoir.

— Raconte.

Devant nos assiettes, je lui explique ce qui s'est passé. La présence inattendue de Willem et toute la confusion qui a suivi. J'ai aussi donné les explications de ma copine. Il écoute en mangeant et je ne peux pas deviner ce qu'il pense.

— Et tu la crois ?

— Oui.

Il nous sert du vin et en boit une gorgée.

— Je crains quand même d'être toujours jaloux de Willem. C'est peut-être absurde. J'aime trop Esméralda pour imaginer un jour la perdre. Et hier dans son loft, j'ai senti mon monde s'effondrer pendant quelques secondes et c'est suffisant pour me mettre à douter.

— Douter d'elle ?

— Non, de moi. Si je suis jaloux d'un ex, peut-être que je suis trop possessif. Peut-être que je vais la perdre à cause de ce trait de caractère.

— Tu m'as dit qu'elle avait vécu avec lui... quoi ? Cinq ans ?

— Quelque chose comme ça.

— Et tu penses que cinq ans d'une vie de couple, c'est banal ?

— J'ai pas dit ça.

— Tu as peur de la mort ?

— Heu... Je ne vois pas le rapport. Qu'est-ce que la mort vient faire là-dedans ?

Il dépose sa fourchette et me fait signe d'attendre qu'il avale sa bouchée.

— Je t'ai posé une question simple.

— Non, je n'ai pas peur de la mort. Il y a un écrivain que j'aime bien, Romain Gary, qui dit que c'est « très surfait » et qu'on devrait essayer de trouver autre chose.

— Pourtant, tu as peur de la mort de l'amour.

Je reste sans réponse. Je voudrais lui dire à nouveau que c'est autre chose, toutefois je sais bien qu'il a raison. J'ai donc peur de la mort de l'amour, qu'Esméralda me quitte un jour à cause de ma jalousie non justifiée.

— Tu ne dois pas penser qu'un jour tu pourrais perdre Esméralda. Tu dois te dire que personne, même pas la mort, ne pourra t'empêcher de l'aimer.

Je hoche la tête, convaincu de ce qu'il vient de dire.

— C'est l'intensité qui compte, pas le dénouement.

— C'est exactement ça, confirme Winston.

Nous finissons de manger dans un silence complice et je prends congé pour aller voir Esméralda.

Découverte et révélation de Miss Perfumado

Nous sommes assis face à face dans son petit salon. Nos genoux se frôlent et je lui tiens les deux mains en la regardant dans les yeux.

— J'ai réagi trop vite, maladroitement. Tu avais besoin de ma présence quand Willem était là et je suis parti.

— J'ai quelque chose à te dire moi aussi. Quand tu m'as laissé avec lui, je t'en ai voulu. Et puis, j'ai compris que c'était plus simple de te rappeler pour t'expliquer. Il est resté une heure de temps environ. Ensuite, je lui ai promis de l'appeler le soir pour prendre de ses nouvelles. Il m'a donné les coordonnées de son hôtel et il est parti.

Je suis content d'apprendre que Willem n'a pas demandé le gîte.

— Et puis j'ai commencé à me poser des questions. Quelque chose clochait. Je me suis souvenue qu'on avait le même médecin à Amsterdam. J'ai téléphoné pour vérifier s'il souffrait d'un cancer irrémédiable.

— Et ?

— C'est faux. Il voulait mon apitoiement. J'ai passé un coup de fil à son hôtel pour lui dire que je savais la vérité. Il a essayé de nier. Il m'a dit qu'il avait consulté un autre médecin et je ne l'ai pas cru. Il a finalement craqué. Tout ça, c'était pour me convaincre de revenir avec lui en Hollande.

Elle s'arrête de parler et me fixe. Je la prends dans mes bras pour me faire pardonner. Pourquoi n'ai-je pas pensé à cette hypothèse ? L'idée m'a peut-être effleuré l'esprit et je l'ai ignorée. Puis un sentiment de colère monte en moi. Avoir été trompé de la sorte m'enrage au point où je voudrais faire face à Willem.

— Je veux lui parler.

— Pour lui dire quoi ?

— De ne plus essayer de te contacter.

— C'est déjà fait. Il est chauffeur d'autobus municipaux à Amsterdam. Willem ne peut pas rester longtemps ici. Il s'occupe aussi de sa fille handicapée d'un premier mariage. Et puis, son anglais est vraiment élémentaire. Non, c'était sa dernière tentative, conclut-elle en essuyant ses larmes avec un mouchoir en papier.

Je ne suis pas convaincu et lui propose de venir passer quelques jours chez moi, histoire de s'assurer qu'il ne la harcèle pas avant son départ. Elle accepte et promet aussi de bloquer tous les appels ayant le code régional d'Amsterdam.

Dans le tramway qui nous ramène à mon appartement, je lui tiens la main. Je sais que, cette fois-ci, j'ai agi comme le véritable amoureux que je suis. Tout le long du chemin, je l'observe à la

dérobée. C'est la première fois que je perçois sa vulnérabilité avec autant de fulgurance. Mon instinct est de la protéger tout en lui laissant le temps de se renforcer. Elle me surprend en train de la regarder et son sourire m'égayé et me paralyse à la fois. Je ne peux pas baisser les yeux. Je murmure « Je t'aime pour la vie » et elle a compris. Son visage s'illumine et elle pose la tête sur mon épaule jusqu'à la station de métro.

Moussa et la surprise du jour

Je ne m'attendais pas à sa visite mais, comme d'habitude, Moussa a appelé en me disant qu'il sera devant chez moi dans une dizaine de minutes. Je n'en reviens pas. Esméralda et moi faisons la grâce matinée. Il est vrai qu'il est midi et que mon estomac commence à faire un drôle de bruit.

Nous sautons du lit, elle file à la salle de bain pendant que je range la vaisselle oubliée sur le comptoir de la cuisine après l'avoir lavée. J'utilise l'évier de la cuisine pour me faire une toilette rapide. Je sais que, si je rentre dans la douche avec ma copine, nous n'en sortirons pas de sitôt.

L'Africain est arrivé tout joyeux. Après l'accolade d'usage, il me demande de fermer les yeux. Quand je les ouvre, je vois Bonny Lou Davis juste à ses côtés. La surprise est de taille.

— Alors, finalement je découvre ta tanière ?

— Bonny ! Je suis bien content de te voir !

Je leur indique mon divan et leur demande ce qu'ils veulent boire. Une fois les boissons fraîches sur la table, Esméralda se joint à nous.

— Oh là, là ! A-t-on interrompu quelque chose ? dit la chanteuse, toujours aussi taquine.

— Pas du tout. On faisait la grasse matinée, répond ma copine.

— Et vous ? Doit-on conclure à quelque chose ?

Moussa, chose étrange, ne dit mot et se verse un peu plus de limonade, le sourire en coin.

Bonny éclate de rire et ses bracelets multiples aux avant-bras s'entrechoquent dans un drôle de bruit.

— Moussa et moi sommes des amis... pour le moment. Il est très drôle ! Et puis, il m'avait promis de m'emmener découvrir l'appartement où tu te caches. Impossible de rater ça. Je savais que tu habitais tout près de chez Winston parce qu'il me l'avait dit, mais c'est carrément ton voisin. Et c'est donc sur cette table que tu écris tes romans ?

Esméralda pointe du doigt mon ordinateur portatif ouvert.

— Il déteste éteindre l'ordi. Il croit qu'un jour, il n'arrivera plus à récupérer ses manuscrits !

Les deux femmes rient tandis que Moussa et moi constatons en échangeant un regard que ces deux amies ont déjà commencé à bouleverser notre vie.

— Allons, *Mister Magic*, je te taquine, ajoute ma copine. Tu m'aimes toujours ?

Je lui fais un clin d'œil en guise de réponse.

Mon ami dépose son verre et sort l'article que j'ai écrit sur lui de la poche intérieure de son blouson en cuir noir.

— Lis ça, dit-il à Bonny. C'est un grand journaliste! En Afrique, on m'appelle maintenant «le président».

Bonny sourit tout en parcourant la page de journal aux plis profonds et rectilignes.

— Chapeau! Moussa, je ne savais pas ça de toi. Tu étais champion de boxe?

— Oui, confirme l'Africain en bombant le torse. C'était compliqué d'expliquer ça en anglais. J'ai préféré te donner l'article, quoi.

Esméralda profite de la présence de Bonny pour lui demander si elle prépare des prochains spectacles. La discussion se poursuit avec Moussa nous racontant, dans un anglais mêlé de quelques mots français, des histoires de ring où il est sorti champion.

Quand ils s'en vont, Bonny promet de revenir avec quelques démos qu'elle voudrait bien me faire écouter pour l'aider à écrire la partition des rythmes. Je lui dis que ça me ferait plaisir de travailler avec elle.

Mon éditeur a promis de passer

Jeff vient dans une heure prendre mon manuscrit et le lire chez lui. Mes trois mois se terminent aujourd'hui et il fait presque aussi froid dehors que quand j'ai commencé ce roman. Mais il y a un soleil de plus dans ma vie. Miss Perfumado n'est toujours pas retournée dormir dans son loft. Elle l'utilise plus comme un atelier et j'en suis tout heureux. Hier, au restaurant de Freddy, Coco a fait la connaissance d'Esméralda et mon fils aussi. Il y avait Shu qui a tenu à m'offrir un cadeau de la part de ses parents de Vancouver. Un double album des Jazz Messengers avec Art Blakey à la batterie et Clifford Brown à la trompette. Je suis en train de les écouter en finissant ces derniers mots. Le téléphone sonne et c'est Winston. Barbara de Quincy vient de confirmer que nous jouerons au printemps à Copenhague, Oslo et Stockholm.

— Le roman est terminé.

— Vraiment ?

— Oui, vraiment.

— *That's wonderful, brother!* Il faut fêter ça ! Passe chez moi ce soir avec Esméralda, on va ouvrir le champagne ! Je vais inviter Barbara aussi.

— À une condition...

— Laquelle ?

— Tu sortiras ton sax et tu joueras *Copenhagen, My Love*.

— Pourquoi ?

— Pour que Barbara l'entende et te persuade de l'enregistrer.

— Promis. Je te laisse. Je vais préparer cette petite soirée.

Jeff est venu comme convenu prendre la pile de papiers attachés par un élastique. Le vieil homme avait un sourire plein de gratitude. Il ne veut pas le dire, mais je suis sûr que c'est un de mes plus grands fans.

Table des matières

Ma vie est une œuvre d'art	11
Convaincre s'écrit comment ?	13
Copenhague, mon amour.....	17
Que veux-tu, fille de Toronto ?	21
Emprunter du sel chez mon voisin.....	25
Écrire est une question de rythme	31
Visite d'un donateur qui m'est précieux.....	33
Pourquoi n'ai-je rien publié depuis quatre ans?...	37
Mon âme est noire comme le fond d'un saxophone	40
Miss Perfumado.....	43
Matin silencieux autour de moi.....	60
Merci, Winston.....	64
Comment fait-on pour être heureux?.....	70
Une pratique avant ma rencontre.....	74
Bonny Lou Davis, la chanteuse inattendue	78
Miss Perfumado et un chocolat chaud.....	81
Mes pas me ramènent toujours à toi, fiston	88
On ne dérange pas un enfant qui dort, alors pourquoi un écrivain qui écrit ?	91

Le monde, selon John.....	96
Moussa et sa proposition	102
Le téléphone sonne et je saute sur l'appareil	110
Le cœur est un chasseur solitaire.....	114
Coco et la conduite à grande vitesse	121
La danse des gens heureux.....	129
Un réveil qui ne ressemble pas à celui que j'espérais	134
L'entraînement intensif est une cure pour un batteur.....	137
De la visite plus tôt que prévu	141
Mon éditeur, en visite impromptue.....	148
Une nuit avec toi dans mon appartement.....	154
Winston est dans son studio.....	157
Manifeste du « migrant ».....	161
Une soirée en famille	162
Je rêve de jouer comme Kenny « Klook » Clarke .	164
Un lit d'hôpital et la panique dans mes yeux	167
Comment dire à Moussa que j'ai le vague à l'âme?	173
Un historien qui ne dit pas son nom	179
Rhume et couscous au bœuf	190
Coco, c'est la vérité.....	195
Winston a été fantastique.....	202
Réveil abrupt pour cause de célébrité	208
Écrire un poème sur une musique de jazz.....	213
La perspective Novsky	219
Pas si vite, Jeff, je ne suis pas un cheval de trait .	224

L'écriture va bon train	227
Le survenant qui s'appelle Willem.....	231
Coco est une bouffée de fraîcheur.....	236
La répétition chez mon ami	240
Découverte et révélation de Miss Perfumado	243
Moussa et la surprise du jour.....	246
Mon éditeur a promis de passer.....	249

Indociles

Une irrésistible envie de fuir
CATHERINE BELLEMARE

mépapasonlà
ALAIN PIERRE BOISVERT

Un bon jour,
il va bien falloir faire quelque chose
ALAIN CAVENNE

Les lectures terminales
JEAN DUMONT

Le bonheur est un parfum sans nom
DIDIER LECLAIR

Pour l'amour de Dimitri
DIDIER LECLAIR

Je l'ai écrit parce que j'avais besoin de vivre
ÉMILIE LEGRIS

Hubert, le restavèk
GABRIEL OSSON

Entre l'étreinte de la rue et la fièvre des cafés
PIERRE RAPHAËL PELLETIER

Tango tatouage
JEAN PERRON

Le legs d'Eva
WAUBGESHIG RICE

Xman est *back* en Huronie
JOËLLE ROY

Imprimé sur papier Enviro
100 % postconsommation
traité sans chlore, accrédité Éco-Logo
et fait à partir de biogaz.

Couverture 30 % de fibres postconsommation
Certifié FSC®
Fabriqué à l'aide d'énergie renouvelable,
sans chlore élémentaire, sans acide.

Image de couverture: ©spozhoga | Shutterstock® images

Couverture et mise en pages: Anne-Marie Berthiaume
Révision: Pierre Chartrand

ACHEVÉ D'IMPRIMER EN JUILLET 2017
SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE GAUVIN
GATINEAU (QUÉBEC) CANADA

« Je suis assis à quelques mètres d'elle maintenant qu'elle a fini son appel. Je voudrais lui dire que je suis près du bonheur quand je suis avec elle en train de regarder une vidéo idiote à la télé. Cependant, je ne dis rien. La question qui jaillirait de sa bouche serait pourquoi ne pas être dans le bonheur ? Et je me sentirais contraint de lui avouer que je ne l'ai pas encore trouvé, que je le cherche. Je serais contraint d'admettre par conséquent que le bonheur, j'y ai goûté avec la naissance de Freddy et puis la sienne. Qu'être avec Joanna fut aussi être près du bonheur au début. Or, comment y pénétrer et y rester ? Le bonheur est un parfum sans nom. »

Didier Leclair est né en 1967 à Montréal de parents d'origine rwandaise. Après avoir passé son enfance en Afrique, il s'établit à Toronto en 1987 après des études de Lettres, à l'Université Laurentienne à Sudbury. Lauréat du Prix Trillium en 2001 pour son premier roman, *Toronto, je t'aime*, il a été finaliste du Prix du Gouverneur général en 2004 pour *Ce pays qui est le mien*. *Le bonheur est un parfum sans nom* est son huitième livre.